LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

VI. RECUEIL.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë saint Jacques, à l'Image saint Lambert.

M. DCCVI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



AUX JESUITES DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

Voicy la Carte des nouvelles Philippines que je vous avois promise. C'est une des plus curieuses découvertes qu'on

ait faite en ces derniers temps. Il est surprenant que ces Isles estant situées entre les Moluques, les anciennes Philippines & les Marianes qu'on connoist depuis prés de deux siecles, elles eussent demeuré jusqu'à present inconnuës. On en compte jusqu'à quatre-vingt sept, qui forment un des plus beaux Archipels de l'Orient, renfermé au Nord & au Sud entre la Ligne & le Tropique du Cancer, & à l'Est & à l'Oüest entre les Marianes & les Philippines.

Je ne m'arresteray point à marquer la grandeur de ces nouvelles Isles, leur distance

les unes des autres, leur disposition ni leur arrangement, tout cela se trouvant sur la Carte, où l'œil en découvrira plus d'un seul coup, que je n'en pourrois expliquer dans un long discours.

Nous avons déja fait connoistre ailleurs la maniere, dont ce nouveau Païs a esté découvert. C'est dans la Lettre du Pere Paul Clain de nostre Compagnie, qui se trouve dans la seconde Edition du premier Recüeil de nos Lettres édifiantes. Mais comme beaucoup de personnes n'ont que la premiere Edition de nos Lettres, où celle-cy n'est pas; j'ay crû faire plai-

sir au Public de redonner icy en abregé cette curieuse Relation ; parce qu'on y verra tout à la fois ce qui regarde ces nouvelles Isles, & ce que j'ay esté obligé de rectifier dans les premiers Memoires sur les derniers que j'ay receu de ces pays-là.

Ce ne sont point les Européans, qui ont découvert ces Isles, comme ils ont fait tant d'autres; ce sont les Insulaires mesmes, qui sont venus se découvrir par une avanture assez extraordinaire. Un des Chefs de la Nation s'estant embarqué avec sa femme, fille du du Roy du pays, & un grand

nombre d'autres personnes, pour passer d'une Isle dans une autre assez éloignée, ils furent surpris d'un de ces violens ouragans, qui désolent souvent ces Mers. Ils se soutinrent pendant plus de deux mois, en ramant de toutes leurs forces contre le vent, qui les poussoit vers l'Occident: mais voyant leurs efforts inutiles, & se trouvant épuisez par la faim & par la violence du travail, ils s'abandonnerent enfin à la mercy des vents, qui les porterent malgré eux à la pointe de l'Isle de Samal une des plus Orientales des Philippines.

Comme ils ne s'estoient pas imaginez qu'il y eust au monde d'autres terres que leurs Isles, ils furent étrangement surpris de se trouver dans un pays nouveau, & au milieu d'une Nation qu'ils ne connoissoient pas. La premiere veuë des Espagnols les effraya, ils se jetterent à leurs pieds comme pour demander la vie; mais la crainte se changea bientost en joye, quand au lieu de la mort qu'ils apprehendoient, ils virent avec quelle bonté on leur presentoit toute sorte de rafraichissemens. On estoit dans l'impatience de connoistre ces Etrangers, & de sçavoir d'où

ils venoient, lorsque deux femmes, qu'un semblable accident avoit autrefois jettées en l'Isle de Samal, reconnurent parmy ces nouveaux hostes quelques-uns de leurs parens, de qui elles furent aussi reconnuës. Aprés s'estre embrassez avec des larmes de joye & de tendresse, les deux femmes servant d'Interprétes, on commença à pouvoir contenter sa curiosité. Ils raconterent d'abord leur aventure, & peu à peu l'on apprit ce qui regarde leur Pays.

La Carte que je vous envoye a esté faite d'une maniere nouvelle, aussi bien que la

découverte. Ce n'est point l'ouvrage des Européans, qui n'ont pas encore penetré dans ces Isles; ce sont les Insulaires, qui l'ont eux-mesmes tracée, & voicy comment on s'y prit. On pria les plus habiles d'arranger sur une table autant de petites pierres qu'il y a d'Isles dans leur pays, & de marquer autant qu'ils pourroient le nom, l'étenduë & la distance de chaque Isle. Ils le firent; & c'est cette Carte ainsi tracée par ces Indiens, que j'ay eu soin de faire graver, sans que j'en veüille tout-à-fait encore garantir l'exactitude; ne doutant point que, quand nos Mission-

naires auront parcouru ces Isles, en y preschant l'Evangile, & qu'ils en auront une parfaite connoissance, il ne se trouve dans la Carte beaucoup de choses à retoucher.

Si l'on ajoute foy à la Relation que ces Etrangers ont faite de leur Pays, il doit y avoir un peuple infini. Car quand on les interrogeoit sur cet article, ils prenoient à pleines mains le sable qui estoit à leurs pieds, & le jettoient en l'air, comme pour dire qu'on compteroit aussi-tost ces grains de sable, que la multitude du peuple de leur pays. Ils ne manquent ni d'esprit ni de vi-

vacité ; ce qui joint à une taille avantageuse & bien proportionnée, & à un naturel doux, facile, complaisant & porté à la vertu, rend ces pauvres Insulaires tout-à-fait aimables. Ils ne se font jamais de violence les uns aux autres ; le meurtre & l'homicide leur sont inconnus, & c'est un proverbe parmy eux qu'un homme n'en tuë jamais un autre : ainsi ils ne sçavent ce que c'est que les guerres sanglantes ; & si dans un premier mouvement ils ont quelques querelles entre eux, ce qui arrive de temps en temps, ils se donnent quelques coups de poing sur la teste, & se re-

conciliient presque aussi-tost.

Cela n'empesche pas qu'ils n'ayent des armes assez semblables à celles, dont on se sert dans les Isles Marianes. C'est une lance, ou une espéce de javelot, qui n'est pas armé de fer comme les nostres, mais de quelque ossement du corps humain, qu'ils sçavent aiguiser & monter d'une maniere assez propre.

Ces Peuples sont à demi-nuds, la chaleur du pays ne leur permettant pas d'estre fort couverts. Les personnes de qualité se peignent le corps, & se distinguent par là du peuple. Les hommes & les femmes

laissent croistre leurs cheveux; qui leur flottent sur les épaules. La couleur du visage est à peu prés la mesme que celle des Indiens des Philippines: mais leur langue est entierement differente de toutes celles qu'on parle dans ces Isles Espagnoles, & mesme dans les Isles Marianes. Leur prononciation approche de celle des Arabes, à ce qu'ont remarqué des Européans qui sçavent cette langue.

On présume que ces nouvelles Isles doivent estre abondantes en Or, en Ambre, & en drogues, parce qu'elles sont à peu prés sous les mesmes paral-

lelles que les Moluques, d'où l'on tire les Noix de Muſcade & les plus prétieuſes épiceries. Cependant il paroiſt pluſtoſt par la relation des habitans qu'il n'y a aucuns metaux. Il n'y a point d'animaux à quatre pieds ; ainſi ils ne ſe nourriſſent que de poiſſon, d'oiſeaux de mer ou de volailles, dont ils ne mangent point les œufs, parce qu'ils ne s'en ſont point apparemment aviſez. Ils ne ſe chargent jamais de beaucoup de viandes dans leurs repas ; mais ils s'en dédommagent, en mangeant à toute heure du jour & de la nuit ſans garder d'autre régle que celle que leur preſcrit

leur appetit. Leurs divertiſſemens les plus ordinaires ſont le chant & la danſe, dont les pas ſont meſurez & fort reguliers.

Quoyque ces Peuples nous paroiſſent barbares, il ne laiſſe pas d'y avoir parmy eux une eſpéce de politeſſe, & meſme un gouvernement reglé. Chaque Iſle obéït à ſon chef, qui eſt luy-meſme ſoumis au Roy du pays. Ce Prince tient ſa Cour en l'Iſle de Falu, qu'on appelle auſſi Lamuirec. Cette multiplicité de noms eſt apparemment la cauſe pour laquelle on ne reconnoiſt ſur la Carte preſque aucun de ceux qui ſe trouvent

vent dans la Lettre du Pere Clain, ou bien peut-estre que les Insulaires ayant prononcé d'abord les noms de leurs Isles, plusieurs furent écrits par les Espagnols d'une maniere qui les avoit beaucoup déguisez.

Mais une chose des plus dignes de curiosité de tout ce pays-là, c'est ce que racontent ces Etrangers d'une de leurs Isles. Elle n'est habitée que par une espéce d'Amazones, c'est-à-dire de femmes, qui font une Republique, où elles ne souffrent que des personnes de leur sexe. La pluspart ne laissent pas d'estre mariées, mais les hommes ne les viennent voir qu'en

une certaine ſaiſon de l'année, & aprés quelques jours ils retournent chez eux, emportant avec eux les enfans maſles, qui n'ont plus beſoin de nourrices. Toutes les filles reſtent & les meres les élevent avec un grand ſoin.

Quoyqu'on n'ait entendu parler de ces Iſles en Europe que depuis cinq ou ſix ans, il y a long-temps que du haut des montagnes de Samal on avoit découvert de groſſes fumées de ces coſtez-là; ce qui arrivoit ordinairement l'eſté, quand ces Inſulaires mettoient le feu à leurs terres ou à quelques foreſts pour les défricher. Ces

grosses fumées que les Pescheurs de Mindanao & des autres Isles avoient aussi remarquées, lorsqu'ils s'estoient avancez en haute mer, avoient fait conjecturer qu'il y avoit des terres à l'Est des Philippines, mais on n'en avoit eu de connoissance certaine que quelque temps avant que les Insulaires, dont je viens de raconter l'avanture, eussent abordé à l'Isle de Samal, & voicy de quelle maniere.

Le frere du Roy de ces nouvelles Philippines dans un voyage de mer avoit esté jetté sur la Coste de Carragan dans la grande Isle de Mindanao.

Les Peres Augustins Espagnols, qui ont une belle Mission sur cette Coste, receurent ce Prince avec honneur, luy firent amitié, l'instruisirent de nostre sainte Religion, & luy confererent le Baptesme, dont il eut tant de joye, qu'il ne songea plus à retourner en son pays. Cependant le Roy inquiet de ce que son frere avoit disparu, équippe une Flotte de cent petits bastimens qu'il envoya dans toutes les Isles de sa dépendance pour en apprendre des nouvelles. Un de ces petits bastimens surpris de la tempeste fut encore poussé sur la Coste de Carragan dans l'en-

droit mesme où le frere du Roy avoit abordé. Ceux, qui le cherchoient, estant descendus à terre le reconnurent d'abord: ils se jetterent à ses pieds, luy exposerent le sujet de leur voyage, & l'inquietude où estoit le Roy son frere, & le conjurerent les larmes aux yeux de revenir en son pays. Le Prince les écouta avec tranquilité, les remercia de la peine qu'ils s'estoient donnée, & leur déclara qu'ayant trouvé la perle de l'Evangile, & le plus précieux tresor qui soit au monde, il avoit resolu de le conserver cherement, & pour cela de passer le reste de ses jours parmy les

Chreſtiens ; qu'il les prioit d'aſ-ſeurer le Roy ſon frere qu'il eſtoit content & qu'il ſe portoit bien : mais qu'eſtant Chreſ-tien, il ne pouvoit demeurer à ſa Cour ni s'expoſer à perdre ſa foy, ou du moins à en alterer la pureté.

On doit regarder la découverte de ces nouvelles Iſles, beaucoup moins comme l'effet du hazard, que comme une diſpoſition particuliere de la Providence pour la converſion de ces Peuples enſevelis depuis tant de ſiecles dans les tenebres d'une profonde ignorance. C'eſt dans cette veuë que les Jeſuites des Philippines pri-

rent la resolution, il y a déja quelques années, d'y establir une nouvelle Mission. Ils préparerent tout ce qui estoit necessaire pour une entreprise si importante : le Vaisseau qui devoit porter les Ouvriers Evangeliques, n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile, lorsqu'un violent ouragan l'enleva du port mesme & le mit en pieces. Ainsi tout ce qu'on avoit amassé avec beaucoup de travail & de dépense pendant bien du temps, fut englouti dans un moment au fond de la mer.

Un accident si triste affligea sensiblement les personnes de

pieté qui s'estoient interessées à cette sainte entreprise. Les Missionnaires en furent désolez; mais ils ne perdirent ni le courage ni la veuë du dessein qu'ils avoient formé. Tous les secours leur manquant aux Indes aprés la perte qu'ils venoient de faire, deux des plus zelez passerent en Europe pour engager le Pape & le Roy Catholique à vouloir s'interesser à la conversion d'une Nation, qui paroissoit avoir de grandes dispositions à embrasser l'Evangile.

Le Pere André Serrano l'un des deux Missionnaires eut l'honneur de presenter au Pape

au commencement de cette année la Carte de ces nouvelles Isles, & la Lettre que Monseigneur l'Archevesque de Manile escrivoit à Sa Sainteté sur ce sujet. On luy faisoit connoistre l'innocence des mœurs de cette Nation, sa docilité & la facilité qu'il y auroit à la gagner à JESUS-CHRIST, *si on pouvoit passer dans ces Isles, & trouver les fonds necessaires pour y establir une Mission. Le Pape également zelé pour conserver la pureté de la Foy, & pour étendre le Royaume de* JESUS-CHRIST, *entra dans les veuës de ce Pere, le chargea de ses Brefs, tant*

pour le Roy & le Roy d'Espagne son Petit-Fils, que pour M. les Archevesques de Mexique & de Manile, à qui il escrit pour les engager tous également à appuyer cette bonne œuvre de toute leur autorité.

Le Pere Serrano content de sa négociation reçût la bénédiction du Saint Pere, & partit de Rome au mois de Mars de cette année 1705. Il se rendit à Paris & de-là à Versailles, où il eut l'honneur de salüer le Roy, de luy presenter le Bref de Sa Sainteté & de l'entretenir pendant plus d'une heure des Nouvelles Philippi-

nes & du dessein qu'il avoit d'y faire connoistre JESUS-CHRIST. *Le Roy vit avec plaisir la Carte de ce nouveau Pays, & eut la bonté d'asseurer ce Pere de sa protection, & de luy donner une Lettre pour le Roy d'Espagne son Petit-Fils, afin que ce vertueux Monarque, qui vient d'establir une florissante Mission dans le grand Royaume de la Californie, veüille bien s'interesser au dessein qu'on a de porter la Foy dans ces Isles, & devenir encore le Pere & le Fondateur de cette nouvelle Mission. Je ne doute point que vous ne lisiez avec plai-*

ſir la Lettre du Roy & les Brefs du Pape, que vous trouverez à la fin de cette Epiſtre.

Voilà une grande Carriere qui s'ouvre à l'extrémité du monde, pour ceux que Dieu appelle à la vie Apoſtolique. Le Pere Serrano qui a travaillé pendant trente ans aux penibles Miſſions des Philippines, & qui eſt preſentement à Madrid ſe diſpoſe à conduire ceux qui voudront le ſuivre dans cette Terre promiſe, & à partager avec eux les travaux de l'Apoſtolat. C'eſt un homme, qui joint à une grande ſageſſe & à une viva-

cité d'esprit extraordinaire, une vertu rare & un zele ardent pour le salut des ames. Nous avons lieu d'esperer que Dieu benira les desseins de son serviteur, & que dans peu de temps nous apprendrons les progrez que la Religion aura fait dans ces terres jusqu'icy abandonnées.

Je ne vous dirai rien icy des Lettres, qui composent ce nouveau Recüeil; c'est une suite de nos Relations de la Chine & des Indes Orientales. Le voyage que le Pere Mauduit a fait jusqu'au milieu de la grande Peninsule de l'Inde découvrira à l'Europe un Pays,

qui luy estoit entierement inconnu. Le reste s'expliquera de soy-mesme par la simple lecture. Je continuë d'estre tres-respectueusement,

MES REVERENDS PERES,

Vostre tres-humble & tres-obéissant serviteur CHARLES LE GOBIEN de la Compagnie de JESUS.



AVERTISSEMENT POUR L'INTELLIGENCE DE LA CARTE DES NOUVELLES PHILIPPINES.

A. marque la plus grande de ces Isles nommée *Panlog*.

Le chiffre, qui est au milieu de chaque Isle, marque combien il faut de jours pour en faire le tour.

Le chiffre, qui est entre chaque Isle, marque le nombre des jours qu'on employe pour aller d'une Isle à l'autre.

Ainsi le chiffre 30. qui se trouve dans l'Isle de *Panlog*, marque qu'il faut 30. jours pour faire le tour de cette Isle, & le chiffre 3. qui est entre la pointe de *Guivan* & l'Isle de *Panlog*, signifie qu'il faut 3. jours de navigation, pour faire ce trajet.

Les Indiens qui ont donné occasion à la découverte de ces Isles s'embarquérent en l'Isle d'*Amorsot*, marquée sur la Carte par la lettre *C*. Leur dessein estoit de passer en l'Isle *Paiz* marquée par la lettre *B*, lorsque dans le trajet la tempeste les porta en haute mer, & aprés soixante & dix jours d'une navigation trés-fascheuse, les jetta sur la pointe de *Guivan* en l'Isle de *Samal* que les Espagnols appellent aussi *Ibabao*, par une multiplicité de noms semblable à celle que nous avons déja remarquée.

L'Isle de *Falu* ou de *Lamuirec*, où le Roy tient sa Cour, est marquée sur la Carte par la lettre *D*.

BREF DE N. S. P. LE PAPE, AU ROY.

Chariſſimo in Chriſto Filio noſtro Ludovico Francorũ Regi Chriſtianiſſimo.

A noſtre tres-cher Fils en Jeſus-Chriſt le Roy Tres-Chreſtien.

CLEMENS PP. XI.

CLEMENT PAPE XI.

CHariſſime in Chriſto Fili noſter ſalutem. Quemadmodum ſingularis illa felicitas, quâ, à tot annis Regnum iſtud fruitur, jure eſt adſcribenda peculiari ſtudio fovendæ ac tutandæ Catholicæ Religionis, quod Majeſtas tua tot in occaſionibus luculenter ac magnificè declaravit; ſic meritò credimus nihil

NOſtre tres-cher Fils en Jeſus-Chriſt, Salut : Comme c'eſt avec juſtice qu'on doit attribuer l'eſtat floriſſant où eſt depuis tant d'années voſtre Royaume, au grand zéle qu'a VOSTRE MAJESTE' de cultiver & de défendre la Religion Catholique, dont elle a donné des marques éclatantes en tant d'oc-

casions: Nous nous persuadons aisément que c'est vous faire plaisir que de vous donner occasion d'estendre, & d'augmenter cette mesme Religion.

Nous avons appris par les lettres de nostre venerable frere l'Archevesque de Manile, & par la Relation que nous ont presentée quelques Religieux de la Compagnie de JESUS nos chers Fils, qui sont venus à Rome en qualité de Deputez, qu'au de-là des Philippines, dans cette vaste mer, qui est vers la Chine où vos Vaisseaux navigent quelquefois, on a découvert depuis peu de nouvelles Isles, où la Religion Catholique n'a point encore péné-

fieri gratius tibi posse quàm si occasio aliqua ejusdem Religionis amplificandæ ornandæque tibi ipsi præbeatur.

Detectæ sunt nuper ultrà Philippinas in vastissimo illo circà Sinas Oceano, quem tuæ classes interdum navigant, novæ Insulæ, in quas Religio Catholica nondum penetravit. Id accepimus è litteris venerabilis fratris Archiepiscopi Manilani, & è narratione nobis oblata per dilectos Filios Religiosos quosdam viros Societatis Jesu, qui Romam Procuratorio nomine advenere. Iis in Insulis, ut ipsi referunt, permagno numero sunt homines optimæ indolis,

& ad fidem Catholicam amplectendam satis propensi.

tré. Ces Religieux nous ont rapporté que ces Isles estoient fort peuplées, que les habitans avoient un excellent naturel, & qu'ils estoient assez portez à embrasser la Religion Catholique.

Pro eô itaq; desiderio, quo flagras, propagandi divinum cultum, & Catholicam veritatem, te hortamur ac rogamus, ut opus tanti momenti ad salutem animarum promovere velis, si qua se dabit occasio, ac præsertim ut novam Missionem ad ipsas illas Insulas destinandam commendare per litteras Regi Catholico ne graveris: etsi enim eum satis incitat, accendatque pietas sua, quàm à Majestatis tua

C'est pourquoy comme nous sçavons que vous avez un zéle ardent pour estendre le culte divin & la Religion Catholique, nous vous exhortons & nous vous prions de vouloir bien, si l'occasion s'en presente, vous interesser à une entreprise d'une si grande importance pour le salut des ames, & de vous donner la peine d'écrire au Roy Catholique pour luy recommander la nouvelle Mission qu'on

a dessein d'establir dans ces Isles. Car quoyque ce Monarque y soit déja assez porté par sa pieté qu'il tire du sang & des exemples de Vostre Majesté, nous sommes persuadez qu'une recommendation comme la vostre fera une forte impression sur son esprit.

Nous avons sujet d'applaudir au Roy vostre Petit-Fils, comme nous l'avons fait par nos lettres, de ce qu'il marche avec tant de pieté & d'éclat sur les pas de son illustre Ayeul, & de ce qu'il a un zéle ardent pour l'accroissement de la Religion non-seulement en Europe, mais jusqu'aux extremitez du monde, ayant assi-

sanguine & exemplis hausit, nihilominus intelligimus quantum habitura sit ponderis apud ipsum tam insignis commendatio.

Et habemus sanè unde eidem Regi Nepoti tuo gratulemur, ut nostris litteris fecimus, quod Avi vestigia tam splendidè, tam religiosè premat, studiumque singulare præ se ferat amplificandæ Religionis non solùm in Europâ, sed etiam in remotissimis Regionibus, ubi non ita pridem Præconibus Evangelicis in Insulâ Californiâ laborantibus summam non levem pecuniæ singulis annis erogandam certo & perpetuo censu assignavit.

Quod vero spectat ad Insulas illas

recens detectas adjuvandas & invehendam in easdem Christianam fidem, id maximè præstandum esse videtur à Rege Catholico ut per Gubernatorem Philippinarum navem comparari jubeat, & Operariis illuc mittendis necessaria suppeditari. Quod quantò citiùs fieri poterit, tantò fructus major existet, tantòq; uberior in ipsum & Regna sua superni numinis favor redundabit.

Interim vero dilectum filium Religiosum virum Andream Serranum Societatis Jesu alterum ex Procuratoribus, qui ex Philippinis Insulis, in has partes advenerunt, te hoc proposito aditurum ut de oppor-

gné depuis peu un revenu considerable pour l'entretien des Missionnaires, qui travaillent dans la Californie.

Pour ce qui regarde le secours de ces Isles qu'on vient de découvrir, & le dessein qu'on a d'y establir le Christianisme, il semble qu'il seroit à propos que le Roy Catholique ordonnast au Gouverneur des Philippines d'équiper un Vaisseau & de fournir aux Missionnaires tout ce qui leur seroit necessaire. Plus ce secours sera prompt, plus l'avantage qu'on en tirera sera grand, & plus la benédiction que Dieu répandra sur sa Personne & sur ses Royaumes sera abondante.

Nous recommandons particulierement à VOSTRE MAJESTE' nostre cher Fils André Serrano Religieux de la Compagnie de JESUS l'un des Procureurs, qui sont venus ici des Philippines, lequel aura l'honneur de se presenter devant VOSTRE MAJESTE' pour prendre ses ordres sur une entreprise si importante, & pour vous engager par ses humbles prieres à presser une expedition que vous estes si capable de faire reussir par vostre haute sagesse. C'est avec toute la tendresse possible que nous prions Dieu qu'il vous conserve long-temps en parfaite santé, & que nous vous donnons nostre benediction Apostolique. A Rome le premier jour de Mars 1705. l'an cinquiesme de nostre Pontificat.

tunitate suscipiendi tam salutarem expeditionem tutum agat, atque ad eam urgendam te, quem maximis consiliis parem esse novit suis precibus intendat, enixè commendamus Majestati tuæ, cui diuturnam incolumitatem à Deo precamur, & Apostolicam benedictionem amantissimè impertimur. Datum Romæ die primâ Martii 1705. Pontificatus nostri anno quinto.

LETTRE DU ROY AU ROY D'ESPAGNE.

TRes-Haut, tres-Excellent & tres-Puissant Prince, nostre tres Cher & tres-Amé bon Frere & Petit-Fils. Nous avons appris par le Pere Serrano de la Compagnie de JESUS, Procucureur de la Province des Philippines, la nouvelle découverte faite depuis peu de plusieurs Isles tres-peuplées situées entre les Philippines & les Isles Marianes. Il nous en a raconté luy-mesme dans l'audience que nous luy avons donnée, beaucoup de particularitez que nous avons entenduës avec plaisir, & nous avons esté tres-aise de sçavoir que les Peres de sa Compagnie, animez de leur zéle ordinaire pour la propagation de la Foy, avoient dessein de faire de nouvelles Missions dans ces Isles. Il part pour aller en rendre compte à

Vostre Majesté, & pour luy demander en mesme temps de proteger cette entreprise. Quoyque l'utilité que la Religion en doit recevoir suffise pour engager Vostre Majesté à l'appuyer de son autorité, nous sommes persuadez qu'elle sera bien aise de joindre encore à une raison aussi pressante, celle de la recommandation que nous luy faisons en faveur de ces nouvelles Missions, & qu'elle voudra bien ordonner aux Gouverneurs des Philippines de fournir à ces Missionnaires tous les secours, dont ils auront besoin, pour passer dans ces Isles, & pour y accomplir l'ouvrage où ils sont appellez, & la presente n'estant à autre fin, nous prions Dieu qu'il vous ait, tres-Haut, tres-Excellent & tres-Puissant Prince, nostre tres-Cher & tres-Amé bon Frere & Petit-Fils en sa sainte & digne garde. Ecrit à Versailles le dixiéme jour de Juin 1705.

Vostre bon Frere & Grand-Pere
LOUIS.

COLBERT.

BREF

BREF
DE N. S. P. LE PAPE
AU ROY D'ESPAGNE.

Charissimo in Christo Filio nostro Rhilippo Hispaniarũ Regi Catholico.

CLEMENS PP. XI.

CHarissime in Christo fili noster salutem. Confisi gratam admodum fore eximiæ pietati Majestatis tuæ occasionem explicandi præclarum zelũ, quo pro divini cultûs, & Catholicæ Religionis propagatione fervet, libenti animo eam tibi proponimus, quæ satis insignis in præsens occurrere videtur

A nostre tres-cher Fils en Jesus-Christ PHILIPPE Roy Catholique des Espagnes.

CLEMENT PAPE XI.

COmme nous ne doutons point que VOSTRE MAJESTE' ne soit bien aise d'avoir occasion de faire éclater le zéle qu'elle a pour le culte divin & pour la propagation de la Foy; c'est avec beaucoup de joye que nous luy proposons celle qui se presente, & dont nous

avons esté informez par les Lettres de nostre venerable frere l'Archevesque de Manile, & par ce que nous en ont exposé de vive voix nos chers fils André Serrano & Dominique Medel Religieux de la Compagnie de JESUS venus icy des Philippines.

ex eis, quæ suis litteris venerabilis Frater Archiepiscopus Manilæ, & vivâ voce dilecti Filii Religiosi viri Andreas Serranus, & Dominicus Medel Societatis Jesu ex Philippinis Insulis huc advecti Nobis exposuerunt.

Ils rapportent qu'il y a quelques années, que des Estrangers poussez par la tempeste, ou plustost, comme on le doit croire, conduits par la Providence, abordérent aux Philippines, se disant habitans de certaines Isles, qui n'avoient point esté découvertes selon ce qu'on en pouvoit ju-

Referunt itaque appulsos elapsis annis vi tem; estatis, sed potius, ut pium est credere, fuisse divinâ Providentiâ ad præfatas Philippinas adductos exteros nonnullos homines, qui se ad quasdam Insulas pertinere dixerunt, quas conjicere erat nondum ab ullo Nautarum nostri orbis fuisse detectas, aut saltem esse hac-

ger, ou du moins, dont on n'avoit point eu jusqu'alors de connoissance bien claire; & que ces Isles, qui sont en grand nombre & fort peuplées, devoient estre situées entre les Philippines & les Isles Marianes.

tenus incertâ & obscurâ famâ vix cognitas, & inter Philippinas ipsas, & Marianas Insulas jacere, multas illas quidem numero, & incolis valdefrequentes.

Qu'à juger du caractere & du naturel de ces Peuples, non-seulement parce qu'en témoignoient ces Estrangers, mais encore plus par ce qu'on avoit pû en remarquer, il paroissoit qu'ils estoient d'un esprit docile, fort portez à l'équité, & tout à-fait exempts des superstitions de l'Idolâtrie. Si ces rapports sont conformes à la verité, voilà un grand champ

Quod vero attinet ad eorum populorum indolem, ipsi nedum suo testimonio, sed eo, quod praeferebant miti ac facili ingenio satis explicabant docilem eam esse, & in aequitatem summopere propensam, idololatricae vero superstitionis prorsus nesciam. Quae ubi veritati undequaque consentiant, campum & quidem praeclarum aperire videntur fidelibus, ad inferendam in illas Partes non ma-

ouvert aux Fidelles pour porter dans ces pays qu'on croit n'estre pas bien éloignez des Terres soumises à vostre obeissance, les lumieres de la Foy; si suivant l'inclination que vous avez à favoriser les Missions, vous donnez ordre à vos Ministres de fournir les Vaisseaux & les secours necessaires aux Missionnaires, qui sont prests à se transporter dans ces Isles.

C'est à quoy nous vous exhortons fortement, & nous avons mesme lieu de nous en flatter, par ce que vous avez déja fait pour d'autres pays & particulierement pour cette partie de l'Amerique septentrionale, qu'on

gno admodum, ut creditur, locorum intervallo, à Regionibus quæ Authoritati tuæ subsunt, dissitas Christianam Fidem, ubi tu propenso, quo esse soles, in piũ missionũ opus animo, sacris Operariis eò proficisci paratis navigia & commeatum per Administros tuos suppeditari mandes.

Quod ut facere velis, te etiam atque etiam hortamur, & te quidem facturum non levi nobis argumento pollicemur, cum exploratum habeamus quanto fervore & quàm liberali manu eandem Dei causam aliis in lo-

cis, & præcipuè in eâ America Septentrionalis Insulâ, quæ California dicitur, promoveris, unde certè nobis magna suppetit tibi gratulandi occasio, & perpetua tuo nomini laus accessit.

Itaque animarum lucri, quod nunc quoque à propositâ novâ professione speratur, ac proinde meriti, quod jure maximum inde sperandum est, itemque spiritualis mercedis particeps procul dubio efficieris, ac precipuus tanti boni author merito reputaberis. De quâ re, quæ sanè pro munere nostro nobis valde cordi est tecum pluribus aget cum Nuncius noster ordinarius, tum idem ipse dilectus filius

appelle la Californie, où vostre zéle n'a rien épargné pour l'avancement de la Religion; ce qui est pour nous un grand sujet de vous feliciter, & ce qui doit vous donner une gloire immortelle.

Vous participerez par là au gain des ames, qui sera, comme on l'espere, tres-considerable dans cette nouvelle Mission; aussi-bien qu'au merite & à la recompense qu'on peut en attendre, & ce sera avec justice qu'on vous regardera comme le principal Auteur d'un si grand bien. Sur quoi, comme sur une affaire, que dans la place que nous occupons, nous avons fort à cœur, vous serez plus parti-

culierement instruit par nostre Nonce Ordinaire, & par le mesme André Serrano nostre cher Fils, Religieux de la Compagnie de Jesus, qui par le zéle ardent, dont il est animé pour cette sainte entreprise, se rend digne de la faveur Roïale de Vostre Majesté, à qui nous le recommandons tres particulierement, & à qui nous souhaitons une longue vie comblée de toutes sortes de prosperitez, en luy donnant tres-affectueusement nostre benediction Apostolique. Donné à Rome le 1. de Mars 1705. de nostre Pontificat le 5.

Religiosus vir Andreas Serranus è Societate Jesu quem laudabili zelo promovendi tam salutarem expeditionem intimè incensum, ac propterea Regio tuo favore dignum, etiam atque etiam cõmendamus Majestati tuæ, quam diù sospitem & bonis omnibus cumulatam esse cupimus, eidem Apostolicam benedictionem amantissimè impertimur. Datum Romæ die prima Martii 1705. Pontificatus nostri anno quinto.

BREF
DE N. S. P. LE PAPE
A Mr L'ARCHEVESQUE
DE MEXIQUE.

Venerabili Fratri Archiepiscopo Mexicano.

CLEMENS PP. XI.

VEnerabilis Frater salutem. Spectatam pietatem ac zelum Fraternitatis tuæ affuturam nobis esse confidimus, dum quod muneris nostri ratio postulat ad propagandam Christi fidem in alias terrarum partes, in quas nondum invecta est, arreptâ propitiâ occasione, a-

A nostre venerable Frere l'Archevesque de Mexique.

CLEMENT PAPE XI.

NOstre Venerable Frere salut. Dans le dessein que nous avons de nous servir, selon le devoir de nostre charge, des occasions favorables pour travailler à la propagation de la Foy dans les Pays, où l'Evangile n'a pas encore esté receu; nous ne doutons point

que vostre pieté & vostre zéle ne vous porte à nous seconder.

Nostre Venerable Frere l'Archevesque de Manile par ses Lettres, & quelques Religieux de la Compagnie de Jesus, qui sont nouvellement arrivez des des Philippines à Rome en qualité de Procureurs, nous ont asseuré que depuis quelques années on estoit comme certain de découvrir de nouvelles Isles dans les Mers de la Chine ; surtout depuis que quelques habitans de ces Isles, qui ont esté jettez sur les Costes des Philippines, en ont rendu témoignage. On á connu par la description qu'ils ont faite de leur

nimū cogitationesq; nostras dirigimus.

Admoniti itaque per litteras à venerabili Fratre Archiepiscopo Manilæ & coram à Religiosis viris Societatis Jesu, qui Procuratorio nomine ab Insulis Philippinis Romam nuper advenere, spem ibi certam elapsis annis affulsisse detegendi novas Insulas in Oceano Sinico, ex quo nonnulli illarum partium incolæ in eas oras conjecti fidem de illis fecerunt, & locorum conditione populorumque indole explicata non obscurè indicarunt magnam ibi messem proponi, ubi eò mittantur Evangelici Operarii, qui in fide erudiant homines pacis perse ac æquitatis amantes, eó-

que

quæ magis ad Christi fidem suscipiendam idoneos, quò nihil usque modo erroris de Idolatricâ superstitione contraxerunt, licet alioquin in tenebris, quoad veri Dei cultum, & in umbrâ mortis versentur.

Ut itaque fax veritatis in eas Insulas pro spirituali tot animarum salute inferatur, omnino cupimus, & postquam eximiam pietatem Catholici Regis ad promovendum, quâ solet, liberali manu tantum opus incendere curavimus, Fraterternitatem quoque tuam omni studio hortamur, ut quibus in rebus per te aut per fideles vigilantia tua commissos opem tum spiritualem, tum tem-

pays & des mœurs de leurs compatriotes, qu'il se préparoit de ce costé-là une grande moisson, pourvû qu'on y envoyast des Ouvriers Evangeliques pour instruire dans la Foy ces Peuples, qui d'eux-mesmes sont portez à la Justice & à la paix. Les dispositions qu'ils ont pour embrasser l'Evangile sont d'autant plus heureuses qu'ils n'ont point esté élevez jusqu'icy dans l'erreur d'une idolâtrie superstitieuse, quoyque d'ailleurs ils vivent dans l'ignorance du culte, qui est dû au vray Dieu, & qu'ils marchent dans les ombres de la mort.

Nous souhaitons

donc avec ardeur qu'on porte la lumiere de la verité dans ces Isles pour le salut éternel de tant d'ames ; & aprés avoir eu soin d'exciter la pieté genereuse du Roy Catholique à proteger un si grand ouvrage par les liberalitez qu'il a coutume de faire, nous exhortons aussi de toutes nos forces vostre Fraternité de procurer avec toute l'attention, dont vous estes capable, tout ce que vous pourrez de secours spirituels & temporels, soit par vous, soit par les Fideles commis à vostre vigilance, pour l'execution d'un dessein si avantageux à la gloire de Dieu. C'est le moyen d'augmenter vos merites devant le Seigneur, & de nous obliger à augmenter nostre bienveillance pour vous. Nous vous donnons avec toute la tendresse possible nostre benediction Apostolique. A Rome, ce premier jour de Mars 1705.

poralem negotia, quod tanti momenti est, ad divinam gloriam conferre cognoveris, eam præstare diligentissimè velis, quod cumulum addet tuis apud Deum meritis, & nostram tibi benevolentiam uberius conciliabit, & Fraternitati tuæ Apostolicam benedictionem peramanter impertimur. Datum Romæ die primâ Martii 1705.

BREF
DE N. S. P. LE PAPE
A Mr L'ARCHEVESQUE
DE MANILE.

Venerabili Fratri Archiepiscopo Manilæ.

A nostre venerable Frere l'Archevesque de Manile.

CLEMENS PP. XI.

CLÉMENT PAPE XI.

VEnerabilis Frater salutem & Apostolicam benedictionem. Nullis conclusa finibus Apostolica nostra charitas tunc maximè exultat cum in cordibus eorum qui in remotissimis à nobis terrarum partibus agunt, fervere zelum amplificandæ

NOstre venerable Frere salut & benediction Apostolique. La charité Apostolique, dont nous sommes embrasez, fait que nous ressentons une joye extréme, lorsque nous voyons que les Ouvriers E-

vangeliques, qui sont dans les Pays les plus éloignez, ne laissent point rallentir le zéle qu'ils ont d'estendre la Religion Catholique, & qu'ils conservent pour nous & pour le Saint Siege une filiale & respectueuse obéïssance.

Catholicæ Religionis, & filialem in nos, atque in hanc sanctam Sedem observantiam vigere conspicimus.

Ce sont les sentimens, dont nous avons esté penetrez, lorsque nous avons appris par vos Lettres & par le rapport que nous ont fait les Procureurs des Missions de la Compagnie de Jesus arrivez icy depuis peu, qu'estant les uns & les autres attentifs à la Propagation de la Foy, vous aviez conceu le desir & l'esperance de porter l'E-

Hoc sanè gaudio affecti fuimus ubi tum ex Fraternitatis tuæ litteris, tum ex narratione nobis factâ à Religiosis viris Procuratoribus Societatis Jesu, qui ex istis partibus huc nuper advenerunt, agnovimus spem ac desiderium à te, & ab illis, qui solliciti sunt de fidei incrementis conceptum invehendi ipsam fidem in alia loca, ad quæ nondum delata est,

lis quo per fortuitum elapsis annis nonnullorum hominum ad istas Insulas appulsum innotuit, Regiones unde illi prodierunt, amplas esse & populorum frequentiâ cultas, ibique homines ingenio mites, ac in æquitatem propensos facilè imbui posse suavissimis Evangelicæ Legis præceptis, ut potè qui Ethnicæ superstitionis nullũ unquam antea præjudicium, quo mens eorum labefactari posset, persenserint.

vangile en des lieux, où il n'a point encore esté annoncé: sur tout depuis qu'on a appris par quelques personnes du Pays, qui avoient abordé par hazard aux Philippines, que les Isles qu'ils habitent estoient en grand nombre & tres-peuplées; que les hommes y estoient d'un naturel fort doux & & bienfaisant, qu'ils aimoient la justice, & que n'ayant point esté corrompus par une éducation payenne & superstitieuse, ils seroient plus aisément susceptibles des impressions de la Loy Evangelique.

Adjecimus itaque nos ipsi quo majori potuimus studio animum ad

Nous avons donc songé efficacement à leur procurer un si

grand bien, & pour cette fin nous avons fait nos efforts par nos Lettres, & par le moyen de nostre Nonce auprés du Roy Catholique, pour luy persuader de ne pas laisser échapper une si belle occasion de gagner des Ames à Dieu, & de se rendre agreable à sa divine Majesté, ne doutant pas qu'il ne l'embrasse avec cette pieté & cette generosité, qui luy fait accorder par tout ailleurs sa protection Royale à tous les Missionnaires occupez à instruire les Nations estrangeres.

tantum Dominici gregis bonum promovendum, egimusque tum nostris tum per Nuntium nostrum omni Officiorum genere apud Catholici Regis Majestatem, ne dimitteretur tam praclara lucrandi animas, & demerendi Deum occasio, quàm imò Rex ipse complecti vellet eâ pietate atque magnanimitate, quâ ipse alibi Operariis veritatem ad exteras nationes allaturis adfuerat.

Dans la confiance que ces soins ne seront pas inutiles, nous avons crû devoir vous

Dum itaque fructum nostra solicitudinis relaturos nos esse confidimus, significandum tibi

esse duximus, quantum res ipsa nobis cordi, sit non tam ut commendemus curam ac vigilantiam tuam, quàm ut tibi sponte incitato stimulos addamus, quatenus consiliis tuis, & fusis ad Deum precibus, & piis crediti tibi Populi studiis, atque conatibus urgeas, hoc opus Deo procul dubio gratissimum, dum nos singularis benevolentiæ, quâ te complectimur, perpetuum pignus Apostolicam benedictionem Fraternitati tuæ peramanter impertimur. Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris die primâ Martii 1705. Pontificatûs nostri anno quinto.

marquer combien nous avons cette affaire à cœur; non pas tant pour vous presser d'y apporter tout le soin & la vigilance, dont vous estes capable, que pour vous exciter toujours davantage à avancer par vos conseils, par vos prieres, & par celles des Peuples, qui vous sont confiez, une œuvre si agreable à Dieu. Cependant nous vous donnons nostre benédiction Apostolique, comme un gage de la bienveillance singuliere que nous avons pour vous. Donné à Rome à S. Pierre sous l'anneau du Pescheur le premier jour de Mars de l'année 1705. & la cinquiéme de nostre Pontificat.

LETTRE
DE MONSEIGNEUR
LE CARDINAL
PAULUCCI,
AU REVEREND PERE
ANDRE' SERRANO
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,
PROCUREUR
DES PHILIPPINES.

MON REVEREND PERE,

LEs Brefs que nostre Saint Pere le Pape a escrit au Roy

Admodum Reverende Pater.

EX iis quæ Summus D. N. nuperrimè scripsit Serenissimis Regibus

Christianissimo & Catholico nec non Archiepiscopis Mexicano & Manilensi, multòque etiam uberiùs ex iis quæ pluriès Paternitati tuæ coram explicavit, satis, ut arbitror intelligere potuisti quàm gratum atque jucundum acciderit suæ Sanctitati Nuncium à te ipso non ità pridem allatum, quod propitia offeratur occasio propagandæ Catholicæ Religionis in eas Oceani Sinici Insulas quæ antehac orbi nostro nullo planè commercio notæ divini Numinis Providentiâ recens detectæ sunt: quantoque insuper studio & zelo sua Sanctitas promovendum susceperit negotium tanti momenti, quod in ma-

Tres-Chrestien & au Roy Catholique aussi-bien que ceux qu'il a adressez aux Archevesques de Mexique & de Manile, mais beaucoup plus encore ce que vous avez entendu souvent vous-mesme de sa propre bouche, a dû suffisamment vous faire connoistre les sentimens de joye & de consolation avec lesquels Sa Sainteté a appris la nouvelle que vous lui avez apportée, qu'il se presentoit une heureuse occasion d'étendre la Religion Catholique dans des Isles des Mers de la Chine inconnuës jusques icy au reste du monde, & qui viennent d'estre découvertes par un providence

particuliere de Dieu. Vous avez veu avec quelle ardeur & quel zéle Sa Sainteté travaille à avancer de tout son pouvoir une entreprise qu'Elle prévoit devoir estre si glorieuse au nom Chrestien, & si avantageuse au salut des ames, & dont elle espere que le succez sera heureux, avec le secours de la misericorde de Dieu.

Cependant ce Souverain Pere des Fideles, dont la charité tendre & Apostolique n'a point de bornes, peu content de ce qu'il a fait jusqu'icy, & des instructions qu'il vous a données pour le succez de cette affaire, n'a pas crû avoir encore pleinement sa-

ximam Christiani nominis gloriam, animarumque salutem cessurum probè novit, ac sperat divinâ opitulante gratiâ ad optatum exitum perductum iri.

Verumtamen Summi Patris eximia & verè Apostolica charitas, quæ multis profecto finibus contineri se patitur, per ea quæ hactenus gessit, quæque abundè te monuit, Pastoralis Officii debito satis adhuc factum non esse ducens, cum te Româ brevi discessurum audiverit,

tit reditum ad Philippinas Insulas aggrediaris, meas hasce litteras, quasi itineris comites, ad te dari jussit, ut Pontificiam ea in re solicitudinem assiduè tibi in mentem revocent, & quàm enixè commendent.

tisfait au devoir de sa charge Pastorale. Ayant donc appris que vous devez bientost partir pour retourner aux Philippines, il m'a ordonné de vous escrire, afin que mes Lettres que vous porterez avec vous pendant vostre voyage & que vous vous remettrez souvent devant les yeux vous rappellent le souvenir de la sollicitude Paternelle du Souverain Pontife sur cette entreprise, & vous soient un motif pressant & continuel d'en procurer l'execution de toutes vos forces.

Itaque sua Sanctitas, me interprete, te cujus perspecta pietati ac zelo plurimùm confidit,

C'est dans cette veuë que Sa Sainteté qui compte extrémement sur vostre pieté & sur

voſtre zele, qui luy ſont parfaitement connus, ſe ſert aujourd'hui de moi pour vous avertir & vous exhorter tout de nouveau de la maniere la plus forte, de n'épargner ni peines ni travaux, & d'employer toute voſtre induſtrie pour le ſuccez d'un deſſein ſi grand & ſi avantageux à la Religion. Sur tout l'intention de Sa Sainteté eſt que voſtre premier ſoin ſoit d'aſſembler au pluſtoſt une troupe ſainte de zelez Miſſionnaires qui aillent éclairer ces Iſles nouvellement découvertes, & porter le flambeau de l'Evangile à ces malheureuſes nations, qui marchent dans les te-

rurſus etiam atque etiam admonet & hortatur, ut nulli labori, nullis officiis, nulli parcat induſtriâ quâ tam ſanctum & pium opus urgeri, ac perfici poſſe cognoveris. Illud autem in primis diligenter curare te vult, ut neceſſaria ad memoratas novas Inſulas expeditio Sacrorum Operariorum, quantociùs fieri poterit, adornetur, & peragatur, quorum ope infelices illi mortalium greges, qui in tenebris ambulant, lucem Evangelicæ veritatis aſpicere ac Creatorem & Salvatorem ſuum agnoſcere incipiant. Alios præterea pios fideles per te excitari vehementer cupit Sanctitas ſua, ut

quæcumque poterunt spiritualia vel temporalia subsidia ad provehenda in illis partibus fidei semina & incrementa, liberali animo conferre velint.

nebres, afin qu'elles commencent à ouvrir les yeux à la lumiere, & à connoistre leur Createur & leur Sauveur. Sa Sainteté demande ensuite de vous que vous exhortiez le reste des Fideles à procurer liberalement selon leur pouvoir à ces Peuples abandonnez les secours spirituels & temporels necessaires pour répandre parmy eux la semence de l'Evangile & pour la cultiver avec fruit.

Quibus omnibus conficiendis etsi sua Sanctitas minimè vereatur te sponte tuâ sedulò intentum fore, nihilominus novos hosce stimulos, tanquam calcar currenti admovendos tibi duxit, ut certiùs in-

Quoyque Sa Sainteté soit bien convaincuë que vous estes de vous mesme assez porté à seconder ses saintes intentions, Elle a crû cependant devoir inspirer cette nouvelle ardeur à vostre zéle

tout enflammé qu'Elle le connoist, afin que vous comprissiez davantage qu'Elle n'a rien plus à cœur que de vous voir satisfaire pleinement à ce que demande de vous en cette occasion la gloire de Dieu, les souhaits ardents du Souverain Pontife, l'Institut & l'esprit de vostre Compagnie, dans laquelle vous trouverez d'illustres & de nombreux exemples que vous devez vous proposer pour modeles.

telligas. Sanctitati suæ nihil magis in votis esse, quam ut tu hac in re & Dei honori, & Pontificio desiderio, & tui Ordinis instituto, unde plurima, & quidem egregia tibi suppeditabuntur exempla, quæ imitanda tibi proponere debes, quàm cumulatissimè satisfacias.

Mais afin que les Missionnaires, qui embrasez du zéle de la gloire de Dieu, passeront dans ces nouvelles Isles, entreprennent ces glorieux travaux avec plus de ferveur, &

Cæterùm ut Missionarii, quos ad transmittendum in antedictas novas Insulas divinæ gloriæ zelus accendet eò libentiùs hujusmodi profectionem suscipiant, ibique

Catholicæ fidei prædicationi alacrius etiam, atque studiosius incumbant, Summus Pater universis eisdem Missionariis, & eorum cuilibet, in mortis articulo constitutis si verè pœnitentes & confessi, ac sacrâ Communione refecti, vel quatenus id facere nequiverint, saltem contriti, nomen Jesu ore, si potuerint, sin minùs corde, devotè invocaverint, plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam, & remissionem cum Apostolicâ benedictione, misericorditer in Domino concedit, & elargitur, strenuo itaque erectoque animo Pontificiis mandatis obsequere, in omnibus labora, opus fac

les continuent avec plus de consolation, le Souverain Pontife accorde avec sa benediction Apostoliq. Indulgence pleniere de tous leurs pechez à tous ces Missionnaires & à chacun d'eux à l'heure de la mort, pourvû qu'ils soient veritablement penitens, qu'ils se soient confessés, qu'ils ayent participé au Sacrement de l'Eucharistie, ou que s'ils ne le peuvent pas, du moins ils soient sincerement contrits, qu'ils ayent prononcé de bouche, s'il est possible, ou du moins qu'ils ayent devotement invoqué de cœur le saint Nom de Jesus. Obéïssés donc avec promptitude & ferveur aux ordres de Sa Sainteté, su-

portés toutes les peines qui vous arriveront, acquités-vous des fonctions d'un Prédicateur de l'Evangile, remplissez vostre ministére, sûr que la Couronne de Justice se garde pour vous, & que le Seigneur qui est le juste Juge, vous la donnera au jour marqué. Pour moi, en m'acquitant des ordres de Sa Sainteté, qui m'a chargé de vous déclarer ses intentions, je prie Dieu qu'il daigne benir vos travaux & vos soins, & qu'il vous accorde un voyage heureux, & une continuelle augmentation de ses graces. A Rome le 28. Fevrier 1705.

MON REVEREND PERE,

Prest à vous servir.

Le Cardinal PAULUCCI.

Evangelistæ, ministerium tuum imple, sciens repositam esse tibi coronam justitiæ, quam reddet tibi Dominus in illâ die justus judex. Dum ego Pontificio nomine hæc tibi significare jussus Deum precor conatus studiaque tua secundare benignè velit, tibique prosperum iter, cum assiduâ cælestium gratiarum accessione largiri. Datum Romæ die 28. Februarii 1705.

Paternitatis tuæ ad officia,

F. Cardinalis PAULUCCIUS.

TABLE



TABLE.

Epistre aux Jesuites de France sur la découverte des nouvelles Philippines avec la Carte de ces Isles. page iij

Avertissement pour l'intelligence de la Carte des nouvelles Philippines. p. xxxj

Bref du Pape au Roy. p. xxxiij

Lettre du Roy au Roy d'Espagne. p. xxxix

Bref du Pape au Roy d'Espagne. p. XLj

Bref du Pape à M. l'Archevesque de Mexique. p. XLvij

ũ vj

TABLE.

Bref du Pape à M. l'Archevesque de Manile. p. Lj

Lettre de M. le Cardinal Paulucci au Pere Serrano Missionnaire de la Compagnie de Jesus p. Lvj.

Lettre du Pere Mauduit au Pere Le Gobien sur la nouvelle Mission de Carnate. page 1

Relation d'un Voyage du Pere Mauduit à l'Oüest du Royaume de Carnate en 1701. p. 17

Mémoire sur l'estat des Missions de la Chine, presenté par le Pere François Noel, au Reverend Pere General de la Compagnie de Jesus. p. 68

Lettre du Pere Pierre Martin au Pere Le Gobien sur la Mission d'Aour dans le Royaume de Maduré. p. 107

TABLE.

Lettre du Pere Tachard à M. le Comte de Crecy sur l'estat des Missions des Jesuites François, dans les Indes Orientales, p. 229

Fin de la Table.

LETTRE



N
A
Faravolwol
Apigap
Tolobas
Coop
Pariali
Sabo
17
16
15
14
13
12



LETTRE

DU

PERE MAUDUIT

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Le Gobien de la mesme Compagnie.

A Carouvepondi ville du Royaume de Carnate dans les Indes Orientales, le 1. Janvier 1702.



MON REVEREND PERE,

P. C.

Dans les Lettres que je me donnai l'honneur de vous escrire

les années precedentes, je vous marquois que nos Superieurs ayant resolu d'établir une nouvelle Mission au Royaume de *Carnate* dans le voisinage & sur le modele de celle de *Maduré*, ils m'avoient choisi pour executer cette grande entreprise. Comme les coûtumes & les mœurs de ces peuples sont fort extraordinaires, & qu'il est necessaire de les connoistre & de s'y conformer en tout ce qui n'est pas contraire à la loy de Dieu, pour les gagner à Jesus-Christ, je crûs que je devois aller m'en instruire dans le Maduré mesme auprés du Pere François Lainez & du Pere Joseph Carvalho, qui vient de perdre la vie pour la confession de la Foy dans les prisons de **Tanjaour.* Je tra-

* C'est la ville Capitale d'un Royaume de mesme nom sur la coste de Coromandel.

vaillai environ six mois avec eux dans cette Mission, & j'y baptisai huit à neuf cens personnes, dont la plus grande partie instruits déja par ces Peres, estoient disposez à recevoir le premier Sacrement de l'Eglise. J'y serois volontiers demeuré plus long-temps pour profiter à loisir des lumieres & des exemples de ces deux saints Missionnaires : mais nos Superieurs me pressoient de prendre incessamment la route du Nord, pour me rendre à *Cangivaron* Capitale du Royaume de *Carnate*.

Aprés avoir recommandé à la sainte Vierge la nouvelle Mission que j'allois établir, & l'avoir mise sous sa protection, je commençai à travailler, & en moins de cinq ou six mois, je bâtis deux Eglises proche la ville de *Cangivaron*, & je baptisai prés

de cent cinquante perſonnes. Comme on ne peut preſque rien faire en ce pays ſans le ſecours des Catechiſtes, ainſi que je vous l'ai déja mandé pluſieurs fois, je cherchai d'abord avec ſoin des Sujets propres à cet important emploi, & je m'appliquai à les former. C'eſt une neceſſité d'en avoir toûjours un grand nombre; car outre qu'il y a beaucoup de travail, le Catechiſte d'une baſſe *Caſte** ne peut ſervir à inſtruire les Indiens d'une *Caſte* plus élevée. Les *Brames* & les *Choutres* qui font les principales *Caſtes* & les plus étenduës, ont un mépris bien plus grand pour les *Parias*, qui

* *Caſte* dans les Indes Orientales eſt l'aſſemblage de pluſieurs familles d'un meſme rang ou d'une meſme profeſſion. Voyez la premiere Lettre du cinquieſme Recueil page 17. où l'on explique plus au long ce qui regarde les Caſtes des Indes.

ſont au deſſous d'eux, que les Princes n'en pourroient avoir en Europe pour le plus bas peuple. Ils ſeroient deshonorez dans leur pays, & décheus des droits de leur *Caſte*, s'ils avoient écouté les inſtructions d'un homme qu'ils regardent comme un malheureux. Il nous faut donc & des Catechiſtes *Parias* pour les *Parias*, & des Catechiſtes *Brames* pour les *Brames*, ce qui nous jette dans un grand embarras; car il n'eſt pas aiſé d'en former, ſur tout parmi les derniers, parceque la converſion des *Brames* eſt tres difficile, & qu'eſtant fiers naturellement & enteſtez de leur naiſſance & de leur ſuperiorité, au deſſus des autres *Caſtes*, on les trouve toûjours bien moins dociles & plus attachez aux ſuperſtitions de leur païs.

Dieu cependant m'a fait la grace de convertir deux jeunes *Brames*, qui ont de l'esprit & un tres-beau naturel. Il y a quelques mois que je les ay baptisés, & je les instruits avec un grand soin, dans l'esperance d'en faire un jour d'excellens Catechistes. J'ay eu aussi le bonheur de m'attacher un Catechiste *Parias* fort habile. Comme il a esté autrefois Prestre des Idoles, il est parfaitement instruit de tous les secrets de la Religion Payenne. Et cela lui donne un grand avantage, pour faire connoistre à ses compatriotes le déplorable aveuglement où ils sont, de rendre à je ne sçai quelles divinitez, le culte, qui n'est dû qu'au veritable Dieu.

Il y a quelque temps qu'un Catechiste de la Mission de Maduré me pria de me trouver à

Pouleour, pour y baptiser quelques Catechumenes *Parias*, & pour y confesser quelques Neophytes de cette *Caste*. La crainte que les *Brames* & les *Choutres* ne vinssent à sçavoir que j'avois fait cette demarche, & ne me regardassent comme un homme infame & indigne d'avoir jamais aucun commerce avec eux, m'empescha d'y aller. Les paroles de l'Apostre saint Paul que j'avois leuës le matin à la Messe me determinerent à prendre cette resolution. *Nemini. dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium vestrum.* 2. *Cor.* 6. 3. Je fis donc venir ces pauvres gens à trois lieuës d'ici dans un lieu écarté, où j'allai les trouver pendant la nuit & avec de grandes précautions; & j'en baptisai neuf avec quelques habitans d'un petit village que je laissai remplis de joye

& de consolation, de se voir mis au nombre des enfans de Dieu. Peu de temps aprés je baptisai une *Deva Dachi*, ou *Esclave divine*, c'est ainsi qu'on appelle les femmes, dont les Prêtres des Idoles abusent, sous pretexte que leurs Dieux les demandent & les retiennent à leur service. Je me souvins en cette occasion de ce que dit Nostre-Seigneur dans l'Evangile, qu'*il y aura de ces malheureuses pecheresses, qui entreront plustost dans le Royaume de Dieu que plusieurs de ceux, qui se croyent justes.* Car cette *Deva Dachi* reçut le Baptesme avec de si grands sentimens de pieté, que je ne pûs retenir mes larmes.

Matth. 21. 31.

Le 23. du mois de Mars de l'année passée, il y eut icy une Eclipse de Lune. Comme les *Brames* sont les depositaires de

la ſcience & de la doctrine parmy les Indiens, & qu'ils s'appliquent particulierement à l'Aſtronomie, ils n'avoient pas manqué de predire cette Eclipſe. J'examinai leur calcul, & je ne le trouvai pas tout-à-fait juſte, ce qui me donna occaſion de faire un type de cette Eclipſe où j'en marquai exactement le temps & la durée. J'envoyai ce type à *Cangivaron* & dans les villes voiſines, & il ſe trouva juſte, car l'Eclipſe arriva preciſément à l'heure que j'avois marquée, ce qui donna à ces Peuples une haute idée de la ſcience des *Brames* du Nord, c'eſt le nom qu'on nous donne en ce pays.

Rien n'eſt plus extravagant que le ſentiment des Indiens ſur la cauſe des Eclipſes. Toutes les fois que l'ombre de la terre nous cache la Lune, ou que la

Lune nous empesche de voir le Soleil, ce qui fait les Eclipses, comme tout le monde sçait, ces Peuples superstitieux s'imaginent qu'un Dragon engloutit ces deux Astres, & les derobe à nos yeux. Ce qui est plus ridicule, c'est qu'afin de faire quitter prise à ce prétendu monstre, ils font pendant ce temps-là un charivari épouventable, & que les femmes enceintes s'enferment avec un grand soin dans leurs maisons, d'où elles n'osent sortir, de peur que ce terrible Dragon, aprés avoir englouti la Lune, n'en fist autant à leurs enfants.

Quelques *Brames* m'estant venus voir en ce temps-là, ne manquerent pas de me parler de l'Eclipse. Je leur fis voir clairement que tout ce qu'on disoit du Dragon qui engloutit le Soleil & la

Lune, dans le temps que ces deux Astres sont éclipsez, n'estoit qu'une fable grossiere, dont on amusoit le Peuple. Ils en convinrent aisément. *Puisque vous estes de si bonne foy*, leur repartis-je, *permettez-moy de vous dire que, comme vous vous estes trompez jusqu'à present sur la cause des Eclipses, vous pourriez bien vous tromper aussi, en croyant que Bruma, Vichnou, & Routren, sont des Dieux dignes d'estre adorez; puisque ces prétendus Dieux n'ont esté que des hommes corrompus & vicieux, que la flatterie & la passion ont érigez en Divinitez.* Il n'est pas difficile de convaincre des gens, qui n'ont aucuns principes : mais il n'est pas aisé de leur faire quitter leurs erreurs, ni de leur persuader d'agir conformément à la verité connuë. Quand on leur reproche quelque vice, ou qu'on les reprend d'une mauvaise ac-

tion ; ils répondent froidement que cela eſt écrit ſur leur teſte, & qu'ils n'ont pû faire autrement. Si vous paroiſſez étonné de ce langage nouveau, & que vous demandiez à voir où cela eſt écrit, ils vous montrent les diverſes jointures du craſne de leur teſte, prétendant que les ſutures meſmes ſont les caracteres de cette écriture myſterieuſe. Si vous les preſſez de déchiffrer ces caracteres, & de vous faire connoiſtre ce qu'ils ſignifient, ils avouënt qu'ils ne le ſçavent pas. *Mais puiſque vous ne ſçavez pas lire cette écriture*, diſois-je quelquefois à ces gens enteſtez, *Qui eſt-ce donc qui vous la lit? qui eſt-ce qui vous en explique le ſens, & qui vous fait connoiſtre ce qu'elle contient? D'ailleurs ces prétendus caracteres eſtant les meſmes ſur la teſte de tous les hommes, d'où vient qu'ils agiſſent ſi dif-*

ferremment, & qu'ils sont si contraires les uns aux autres dans leurs veuës, dans leurs desseins & dans leurs projets? Les *Brames* m'escoutoient de sang froid, & sans s'inquieter ni des contradictions où ils tomboient, ni des consequences ridicules qu'ils estoient obligez d'avoüer.

Enfin lorsqu'ils se sentoient vivement pressez, toute leur ressource estoit de se retirer sans rien dire. On voit par là quel est à peu prés le caractere des gens de ce pays, & que la conversion des *Brames* est un ouvrage plus difficile qu'on ne s'imagine.

Depuis environ un an, les conversions n'ont pas esté si frequentes qu'elles l'estoient dans les premiers mois que je me suis establi icy. J'ay souvent envoyé mes Catechistes dans les villages & dans les Bourgades voisi-

nes, pour y annoncer le Royaume de Dieu; mais le ſuccez n'a pas répondu à mes intentions ni à leurs travaux. Dans la pluſpart des lieux, où ils ont eſté, on n'a pas ſeulement voulu les entendre; & il n'y a eu qu'un petit nombre d'ames choiſies, qui ayent écouté la divine parole, & qui s'y ſoient renduës dociles. On fait ſouvent bien des courſes & bien des voyages ſans gagner perſonne à Jeſus-Chriſt. Je n'ay quitté qu'avec regret la Miſſion de Maduré. Ah, quand auray-je la conſolation, Mon Reverend Pere, de baptiſer quatre ou cinq cens perſonnes dans un ſeul jour comme fit l'année paſſée dans le *Marava* * le Pere François Lainez? Cet ouvrier infatigable avec

* C'eſt une Principauté ſur la Coſte de *Coromandel*, entre le Royaume de *Tanjaour* & celuy de Maduré, dont elle eſt tributaire.

qui j'ay eu le bonheur de demeurer quelque temps, comme je vous l'ay marqué au commencement de cette Lettre, m'a dit souvent qu'il ne falloit pas se rebuter, si on ne faisoit pas d'abord un grand nombre de conversions; qu'il en est à peu prés des Missionnaires comme des Laboureurs; qu'il faut semer beaucoup, si l'on veut receuillir beaucoup; que les commencemens de la Mission de Maduré, où la recolte est aujourd'huy si abondante, avoient esté tres-difficiles, & qu'on y avoit presché pendant plusieurs années sans y convertir presque personne. Je tasche de profiter des saintes instructions que cet ancien & experimenté Missionnaire a eu la bonté de me donner; & j'espere qu'un jour la divine semence que nous nous efforçons de répandre de costé & d'autre fructifiera au centuple.

Comme noſtre deſſein eſt d'eſtablir une Miſſion ſolide, non ſeulement dans le Royaume de *Carnate*, d'où je vous écris cette lettre, mais encore dans les autres Royaumes, qui nous environnent; on a jugé à propos que je priſſe une connoiſſance exacte de ces pays, afin de voir en quels lieux il ſera plus avantageux de s'eſtablir. C'eſt ce qui m'a obligé d'entreprendre un aſſez long voyage du coſté de l'Oüeſt, dont je ne ſuis de retour que depuis deux mois. Je vais vous en rendre un compte exact dans la petite Relation que je joins à cette Lettre. Je ſuis avec reſpect,

MON REVEREND PERE,

Voſtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur, MAUDUIT, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.



RELATION

D'un voyage que le P. Mauduit Missionnaire de la Compagnie de JESUS, a fait à l'Oüest du Royaume de Carnate en 1701.



LE 3. Septembre de l'année 1701. je partis de *Carouvepondi*, où je fais ma residence ordinaire, & qui n'est qu'à deux ou trois lieuës de *Cangivaron* Capitale du Royaume de *Carnate*, & je me rendis ce jour-là mesme d'assez bonne heure à *Ayenkolam*, qui estoit autrefois une Ville considerable, & qui n'est aujourd'huy qu'un gros Bourg. Un Chrestien

que j'avois baptiſé depuis quelques mois me reçût chez luy avec beaucoup de charité, mais je ne m'y arreſtay pas. Je continuay mon chemin, & j'allay coucher plus loin dans un grand Pagode, qui eſt dédié à un Singe, que les Indiens adorent comme une Divinité. Comme il n'y a dans tout ce pays ni hoſtelleries ni Caravanſeras, où l'on ſe puiſſe loger, quand on fait voyage, on ſe retire d'ordinaire dans les Temples, pour y paſſer la nuit. Je me plaçay avec mes Catechiſtes au milieu de ce Pagode, nous y fiſmes nos prieres ordinaires, & aprés nous eſtre proſternez pluſieurs fois devant l'Image de Jeſus crucifié que j'avois attachée à un des pilliers, nous chantaſmes en *Tamul* divers Cantiques pour glorifier Dieu dans un lieu, où il eſt ſi ſouvent deſ-

honoré. Un des *Brames*, qui a soin de ce Temple, chagrin de voir que nous méprisions les Idoles, & que nous leur tournions le dos, nous en vint marquer son indignation; mais sans nous mettre en peine de ses reproches, nous continuasmes de chanter, jusqu'à ce qu'il fallut prendre un peu de repos. Je passay une tres-mauvaise nuit. L'ardeur du Soleil, que j'avois eu presque à plomb sur la teste pendant tout le jour, & les mauvaises eaux que j'avois esté obligé de boire, me causerent une fiévre tres-violente. Cet accident ne m'empescha pas cependant de me remettre le lendemain en chemin, & d'arriver à *Alcatile*, grande ville fort peuplée, mais sale & mal bastie, comme ont coustume de l'estre presque toutes les villes des Indes.

J'y vis, les yeux baignez de larmes, de tristes restes d'une ceremonie diabolique, que les Maures * s'efforcent d'abolir, depuis qu'ils se sont rendus maistres de la plus grande partie de ce pays. Il y avoit peu de jours qu'une femme ou penetrée de douleur de la mort de son mary, ou touchée du desir de faire parler d'elle, s'estoit jettée dans le bucher sur lequel on bruloit le corps du deffunt, & y avoit esté consumée par les flammes. On voyoit encore les colliers, les bracelets & les autres ornemens de cette malheureuse victime du demon, attachez aux branches des arbres, qui environnoient le lieu où s'estoit faite cette triste ceremonie. On y avoit mesme eslevé un Mausolée pour conser-

* C'est le nom qu'on donne aux Mahometans dans les Indes Orientales.

ver à la posterité la memoire d'une action si heroïque dans l'idée de ces Peuples, qui mettent les femmes au nombre de leurs Divinitez, quand elles ont le courage de se brusler ainsi toutes vives aprés la mort de leurs époux.

Je couchay à *Alcatile* dans la maison d'un *Brame*, qui adoroit tous les jours le demon sous la figure & sous le nom de *Poulear*. Ayant trouvé cette Idole eslevée dans la chambre où l'on me logea, je crus devoir la renverser par terre. Le *Brame* vint le lendemain avec des fleurs & de l'eau, pour honorer selon sa coustume le Dieu *Poulear* & pour luy faire un sacrifice : mais voyant & l'Idole renversée & une espece d'Autel que j'avois dressé en sa place, pour celebrer nos saints mysteres, il se retira, & me donna toute la commodité de faire

les exercices de noſtre ſainte Religion. Je les fis en effet avec autant de paix & de tranquillité que dans une ville chrétienne. Ce petit éclat attira pluſieurs perſonnes dans cette maiſon; ce qui me donna occaſion de leur parler de Dieu, & du malheur qu'ils avoient de ne pas connoiſtre cet Eſtre ſouverain, qui eſt la ſource de tous les biens. Ils écouterent avec attention tout ce que je leur dis : mais ils n'en furent point touchez, & il n'y en eut aucun, qui marquaſt pour lors vouloir embraſſer la Religion chreſtienne. J'eus ſeulement la conſolation de baptiſer un enfant, qui eſtoit à l'extremité, & qu'on m'apporta pour luy donner quelques remedes. Je laiſſai encore dans de tres-bonnes diſpoſitions un homme & une femme de la ſecte des

Linganistes. Aprés les avoir instruits, je dis au mary qu'il falloit qu'il me mist entre les mains le *Lingan* qu'il avoit au cou. Cette proposition luy fit changer de visage, ses yeux devinrent affreux, & sa bouche demi-beante ; enfin il me parut un autre homme ; mais comme je le pressai vivement, il obéït, & me donna son *Lingan.* Le *Lingan* est une figure monstrueuse & abominable, que quelques-uns de ces Idolâtres portent au cou pour marquer le devouëment & l'attachement qu'ils ont à une espece de Priape, la plus infame de toutes leurs divinitez. La femme de ce *Linganiste* marqua beaucoup plus de ferveur que son mari, car elle arracha elle-mesme avec plaisir du cou & des bras de son fils, je ne sçai quelles écritures superstitieuses qu'on

y avoit attachées. Je baptisai cet enfant, & je laissai le pere & la mere avec trois ou quatre personnes d'un village voisin entre les mains d'un bon Chrestien, pour achever de les instruire & pour les preparer au saint Baptesme, que j'esperois leur conferer à mon retour.

Avant que de quitter *Alcatile*, j'allai voir un fameux Docteur *Linganiste*, qui s'estoit acquis beaucoup d'estime & de reputation dans tout le pays. Je le trouvai occupé à la lecture d'un livre, qui parloit du Seigneur du Ciel & de la Terre. Aprés les civilitez ordinaires il me demanda, si la loy de ce Souverain Maistre n'estoit pas la veritable Religion. Je lui repondis qu'il n'en falloit pas douter, & qu'il n'y en avoit point d'autre : j'ajoustai qu'il seroit inexcusable, s'il

s'il n'embrassoit pas cette Religion, & s'il n'en suivoit pas les maximes. Il me parla de la Religion chrétienne avec éloge, & me montra mesme des Livres qui en traitoient. Je lui dis que tout mon desir estoit de faire connoistre à tous les peuples cet Estre souverain, dont il m'avoit parlé, & que je le priois de vouloir bien m'aider dans une si sainte entreprise. *Ce travail seroit fort inutile*, me repartit ce Docteur, *l'esprit des Indiens est trop borné, & ils ne sont point capables d'une connoissance si élevée. Quoyque les perfections infinies de ce souverain Estre soient incomprehensibles*, lui dis-je, *il n'y a personne qui ne le puisse connoistre autant qu'il est necessaire pour le salut. Car il en est en quelque maniere de Dieu comme de la mer; quoyqu'on n'en voye pas toute l'étenduë, & qu'on*

n'en connoisse pas la profondeur, on ne laisse pas de la connoistre assez pour faire des voyages d'un fort long cours, & pour se rendre au lieu où l'on a dessein d'aller. La comparaison lui plut, mais je ne pûs l'engager à embrasser le Christianisme, ni le porter à faire connoistre le vray Dieu. Il estoit à peu prés du caractere de ceux, dont parle l'Apostre, qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme ils devoient. Les mœurs de ce Docteur estoient trop corrompuës, & le gros *Lingan* qu'il portoit au cou, estoit comme le sceau de sa reprobation.

J'aurois fort souhaité convertir le *Brame*, qui m'avoit reçû si charitablement dans sa maison, & qui paroissoit m'écouter avec beaucoup de docilité, mais il avoit trois femmes qu'il aimoit, & l'attachement qu'il avoit pour

elles, ne lui permettoit pas de ſuivre la lumiere qui l'éclairoit. La Polygamie a toûjours eſté dans l'Orient un des plus grands obſtacles qu'on ait trouvé à la converſion des Gentils.

Je laiſſai à *Alcatile* un de mes Catechiſtes, pour inſtruire les Catechumenes que j'y avois faits, & je me diſpoſai à continuer mon voyage toûjours à l'Oüeſt. J'y trouvai de grandes difficultez. On me dit que les Maures & les *Maraſtes** ſe faiſoient de ce coſté-là une cruelle guerre, & que tous les chemins eſtoient fermez. *Eh bien nous prendrons la route du Nord*, repartis-je ſur le champ à ceux qui ſembloient vouloir m'effrayer, *& aprés que nous aurons marché quelque temps*

* Ce ſont les ſujets du fameux Sevagi, qui ſe rendit au dernier ſiecle ſi redoutable dans les Indes.

de ce costé-là, nous tournerons vers le Sud-oüest. On m'assura que l'embarras seroit à peu prés le mesme, à cause de la revolte des *Paleagarers*, qui sont de petits Princes tributaires des Maures. Je vis bien à la maniere, dont on me parloit, qu'on n'avoit envie que de rompre mon voyage, & que de m'empescher de penetrer plus avant dans le pays. Ainsi sans m'arrester davantage à tout ce qu'on me disoit, j'implorai l'assistance de Dieu, & je pris la route de *Velour*, qui est à l'Oüest d'*Alcatile*.

J'entrai dans cette grande Ville accompagné de mes Catechistes, dont quelques-uns estoient *Brames*; & j'allai loger chez un *Brame*, ce qui m'attira beaucoup de consideration, & me fit passer pour un *Sanias**

* C'est un Religieux penitent.

d'une grande autorité. Sur le bruit qui s'en repandit, le *Durey*, c'est le Gouverneur de la Ville, accompagné d'un grand nombre de personnes distinguées, vint me rendre visite. Je fis tomber la conversation sur le souverain Seigneur de toutes choses, & sur ses admirables perfections. Il m'écouta avec plaisir, & il me parut, autant que j'en pus juger par ses discours, n'estre pas éloigné du Royaume de Dieu. La forteresse de *Velour*, est une des plus considerables de tout le pays. Les Officiers de ce poste important estoient alors broüillez avec les principaux *Brames* de la ville. Le Gouverneur me demanda s'ils ne se reconcilieroient pas bientost, & s'ils ne s'uniroient pas entr'eux par une bonne paix. Je luy repondis que la paix leur

estoit absolument necessaire, & que s'ils vouloient suivre mes conseils, ils la feroient incessamment; puisque les Maures, qui les environnoient de toutes parts, ne cherchoient qu'à profiter de leurs divisions; que quelques *Marastes* avoient déja pris leur parti, & qu'on ne devoit pas douter qu'un plus grand nombre ne suivist dans peu de temps un exemple si pernicieux. Le Gouverneur content de ma réponse me quitta aprés m'avoir fait beaucoup d'honnêtetez, & m'avoir assuré de sa protection. Les *Brames* ayant fait reflexion aux avis que j'avois pris la liberté de leur donner, se reconcilierent avec les Officiers de la forteresse, & firent avec eux une paix solide. Je ne manquai pas d'en faire compliment au Gouverneur, qui fut si content de

ma conduite, qu'il eut la bonté de me donner une maison, & de m'en mettre luy-mesme en possession, en me marquant qu'il feroit dans la suite quelque chose de plus pour moy. Il m'appella quelques jours aprés pour sçavoir mon sentiment sur la maladie de sa femme, qui estoit incommodée depuis long-temps. Je vis cette Dame, je luy parlai de Dieu, & de la necessité qu'il y a de se sauver: elle m'écouta avec attention, & je la laissai dans de tres-bonnes dispositions pour nostre sainte Religion.

Comme les Maures infestoient tout ce pays, & qu'ils faisoient souvent des courses jusqu'aux portes de *Velour*, on n'y parloit que de guerre, & on n'estoit occupé que des préparatifs qu'on faisoit pour se défendre, & pour repousser les ennemis; ainsi je

ne crus pas devoir penser alors à aucun établissement dans cette grande ville. Je baptisai seulement douze ou quinze *Parias* que je trouvai suffisamment instruits ; & aprés avoir recommandé à quelques-uns de mes gens que je laissai là, quelques Catechumenes ausquels je promis de conferer le Baptême à mon retour, je continuai mon voyage vers l'Ouest.

Le pays est beau & agreable, & il me parut assez peuplé. Mais il l'estoit bien davantage avant que les Maures s'en fussent rendus les maistres. Leurs troupes, qui estoient repanduës dans la campagne, ne me causerent aucun embarras. Je vis sur ma route plusieurs petites villes, & entr'autres *Palliconde*, dont la situation est admirable. Les *Rajas Putres*, qui sont Seigneurs

de ces villes, me receurent avec beaucoup de civilité. Ces Princes dont la *Caste* est fort illustre, sont venus du Nord s'établir en ce pays, & s'y maintiennent par la protection des Maures, dont ils ont embrassé les interests. Je me suis souvent entretenu avec ces *Rajas*, & ils m'ont toûjours marqué beaucoup d'amitié: Ils m'ont mesme témoigné qu'ils auroient de la joye de voir quelque Missionnaire s'établir dans leurs Estats.

Je passai ensuite par la petite ville de *Kuriyetam*, & j'allai me loger chez un marchand. Je fis tous les exercices de nostre sainte Religion dans sa maison, & j'annonçai Jesus-Christ à sa nombreuse famille & à plusieurs autres personnes, qui n'en avoient point entendu parler. Ce Marchand touché de mes exhorta-

tions, m'apporta lui-mesme des fleurs & du *Sanbrani*, qui est une espéce d'encens, pour l'offrir au vrai Dieu. J'aurois eu plus de joye, s'il s'y estoit offert luy-mesme: mais le temps n'estoit pas venu, & j'espere que Dieu achevera ce qu'il semble avoir commencé pour la conversion de ces pauvres gens.

J'arrivai deux jours aprés à *Erudurgam*. C'est une ville située auprés de cette longue chaisne de montagnes, qui coupent presque d'une extremité à l'autre la grande Peninsule de l'Inde, qui est en deçà du Gange. On m'arresta à la porte de cette ville, parce que le fameux *Ramraja*, qui a fait de si grandes conquestes dans les Indes, surprenoit autrefois les Villes & les Forteresses sous un habit de *Sanias*, c'est-à-dire, sous un habit

semblable à celui que je portois. Je dis aux Officiers que je n'avois point d'autre dessein en venant à *Erudurgam* que d'y faire connoistre le veritable Dieu, & de retirer les Peuples de la profonde ignorance, où ils estoient sur leur salut. On se contenta de ces raisons; & aprés m'avoir fait attendre long-temps à la porte, on me laissa enfin entrer. Dés le soir mesme un Docteur Mahometan me vint voir, avec quelques *Brames* idolâtres. C'estoit un homme qui avoit de l'étude & de la capacité. Il me fit plusieurs questions fort spirituelles, il parloit la Langue *Tamul* avec beaucoup de facilité & d'élegance, & je n'en fus pas surpris, quand on m'eut appris qu'il estoit du Royaume de *Tanjaour*. Il me parut par toutes ses manieres estre un fort honneste

homme, & meriter l'eſtime qu'on avoit pour luy. J'aurois fort ſouhaité le gagner à Jeſus-Chriſt, & l'attacher à noſtre ſainte Religion ; mais outre que je ne demeurai qu'un jour en ce lieu-là, ce Docteur eſtoit Maure, c'eſt-à-dire, un homme beaucoup plus éloigné du Royaume de Dieu, que ne le ſont les Payens meſme.

Je trouvai de grandes difficultez à continuer mon voyage. Il me falloit traverſer des montagnes preſque inacceſſibles. Les Catechiſtes que j'avois envoyés de ce coſté là en avoient eſté effrayez plus d'une fois. Ils me diſoient que les Princes, qui ſont au delà de ces hautes montagnes, eſtoient en guerre, & qu'il n'eſtoit pas de la prudence de s'expoſer dans un temps ſi dangereux à aller dans un pays

qu'on ne connoissoit pas. Les Indiens sont naturellement timides & tout les effraye. Sans avoir égard à leurs rapports, je me mis en chemin pour aller à *Peddu nayaken-durgam.* Quoyqu'il n'y ait qu'une demie journée d'*Erudurgam* jusqu'à cette ville, nous marchasmes deux jours entiers par des bois & par des montagnes affreuses, sans sçavoir où nous allions, parce que nous nous estions égarez. Outre la faim & la lassitude, dont nous estions accablez, les Tygres & les autres bestes feroces, dont ces montagnes sont pleines, nous donnoient de grandes inquietudes. Dans cette extremité nous nous mismes en prieres, & nous eusmes recours à la sainte Vierge, qui sembla nous exaucer; car un moment aprés nous découvrismes une

route, qui nous remit dans nostre chemin. Nous trouvasmes mesme de bonnes gens qui voulurent bien nous servir de guides jusqu'au village voisin.

Aprés nous estre un peu délassez, nous passasmes enfin ces hautes montagnes, dont on nous avoit fait tant de peur, & nous traversasmes un gros Bourg, sans trouver personne, parce que tous les habitans avoient pris la fuite, par la crainte des Maures qui couroient la campagne; enfin aprés bien des fatigues nous arrivasmes à *Peddu-nayakendurgam*, petite ville, mais alors si peuplée, parce que les habitans des lieux circonvoisins s'y estoient refugiez, que nous ne trouvasmes qu'une méchante cabane, pour nous retirer. Nous y passasmes la nuit avec beaucoup d'incommodité, & j'allai

le lendemain à la forteresse, pour saluer le Prince. On m'arresta à la porte, & je ne pûs estre admis à l'audience qu'aprés avoir esté interrogé par quelques *Brames*, qui me firent diverses questions, & qui me conduisirent enfin par bien des détours dans l'appartement du *Paleagarer*. Je trouvai un fort bon homme, qui me reçut avec honnêteté : je lui presentai quelques fruits du pays & un peu de Jais, que les Indiens regardent comme quelque chose de precieux. Le Prince estoit assis & avoit devant lui une espéce de petite estrade, où il m'invita de m'asseoir. Comme je ne crûs pas devoir me mettre dans un lieu plus élevé que celui où il estoit, j'étendis ma peau de Tygre à terre, selon la coûtume de ce pays, je m'assis ensui-

te, & je lui exposai le sujet de mon voyage à peu prés en ces termes. *Je n'ay quitté mon pays, Seigneur, & je ne me suis rendu ici avec des peines & des travaux immenses que pour retirer vos sujets des épaisses tenebres où ils vivent depuis si long-temps, en adorant des Divinitez, qui sont l'ouvrage des mains des hommes. Il n'y a qu'un souverain Seigneur de toutes choses, qui a créé le Ciel & la Terre; c'est ce souverain Maistre de l'Univers, que tous les hommes doivent connoistre, & à qui ils doivent estre soûmis; c'est sa loy qu'ils doivent suivre, s'ils veulent estre éternellement heureux, & c'est cette Loy sainte, dont je viens instruire vos Peuples. S'ils l'embrassent & s'ils la gardent avec fidelité, on ne verra plus parmi eux ni troubles, ni divisions, ni violence, ni injustice: la charité, la douceur, la pieté, la justice & toutes*

tes les autres vertus seront la régle de leur conduite. Soûmis & fidelles au Prince qui les gouverne, ils s'acquiteront de ce qu'ils doivent au souverain Seigneur, & parviendront par là à la souveraine felicité. Aprés lui avoir expliqué les principaux attributs de Dieu, & lui avoir donné une grande idée de la Morale chrétienne, je lui demandai sa protection. Il me la promit avec bonté, me fit trouver un logement commode pour ma demeure, & ordonna à un de ses Officiers de me donner à moy & à mes gens tout ce qui seroit necessaire ce jour-là pour nostre subsistance.

Dés qu'on a passé les hautes montagnes, dont je viens de parler, on ne se sert plus dans tout le pays que de la langue *Talanque* ou *Canaréenne*. Je trouvai cependant auprés de cette ville un

gros Bourg rempli de *Tamulers*, qui s'y estoient retirez pour se mettre à couvert de la violence des Maures. Plusieurs *Brumenati* me visiterent, c'est le nom qu'on donne aux femmes des *Brames*. Elles me firent plusieurs questions, & entre autres elles me demanderent, si leurs maris, qui avoient entrepris de longs voyages, réussiroient, & s'ils seroient bientost de retour en leur pays. Je leur répondis que je n'estois point venu pour les tromper, comme faisoient tous les jours leurs faux Docteurs, qui les seduisoient par les fables qu'ils leur debitoient avec tant de faste & d'ostentation; mais que mon dessein estoit de leur enseigner le chemin du Ciel, & de leur apprendre les moyens necessaires pour y parvenir, & pour acquerir les biens éternels.

Elles m'écouterent avec attention, me saluerent ensuite avec beaucoup de civilité, comme elles avoient fait d'abord, & se retirerent sans me donner aucune esperance de conversion. Il y eut plusieurs autres personnes de moindre qualité, qui demanderent à se faire instruire, & qui furent plus dociles à mes instructions. C'est ce qui m'engagea à laisser un de mes Catechistes pour les disposer au saint Baptesme, & à leur promettre que je repasserois par leur ville à mon retour.

J'allai ensuite à *Bairepalli*; mais je n'y trouvai qu'un seul homme, tous les habitans ayant pris la fuite à l'approche des Maures. Le lendemain je me rendis à *Tailur*, c'est une petite ville qui appartient à un autre *Paleagarer*. La forteresse en est

assez bonne; j'y dis la Messe, & j'y trouvai le chef d'une nombreuse famille qui m'écouta volontiers, & qui me parut avoir un veritable desir de son salut, quoiqu'il fust de la secte des *Linganistes*. Je passai ensuite par *Sapour*, qui n'est qu'à une petite journée de *Tailur*. *Sapour* estoit autrefois une ville fort peuplée, ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, où plusieurs *Tamulers*, qui s'y sont retirez depuis longtemps, m'écouterent avec plaisir, & me promirent de se servir des moyens que je leur marquai pour se faire instruire de nostre sainte Religion.

J'arrivai le mesme jour à *Coralam*, dont les Maures se sont rendus Maistres depuis peu de temps. *Coralam* a esté une ville des plus considerables des Indes. Quoiqu'elle ait beaucoup

perdu de l'éclat & de la splendeur où elle estoit autrefois, elle ne laisse pas d'estre encore fort grande & fort peuplée. J'eus beaucoup de peine à y entrer, & encore plus à y trouver une maison. Les personnes chez qui je logeai m'entendirent avec plaisir parler de Dieu, sur tout les femmes, qui me marquerent qu'elles estoient disposées à suivre la Religion que je leur preschois, pourveu que leurs maris l'embrassassent; car c'est la coustume en ce pays, que les femmes suivent la Religion de leurs maris. Aussi le principal soin d'un Missionnaire est de gagner les chefs de famille, qui font en peu de temps plus de fruit en leur maison, que n'en pourroient faire les plus fervens Catechistes.

J'eus de longs entretiens avec

un *Brame*, qui me fit diverses questions, & qui me parla beaucoup du Dieu *Bruma*. Je lui fis voir combien les sentimens qu'il avoit de la Divinité, estoient ridicules & extravagans. Tantost il asseuroit que *Bruma* avoit un corps, & tantost qu'il n'en avoit point. *Si Bruma a un corps*, lui disois-je, *comment est-il par tout? & s'il n'en a point, comment osez-vous asseurer que les Brames sont sortis de son front, les Roys de ses épaules, & les autres Castes des autres parties de son corps?* Cette objection l'embarrassa & l'obligea de se retirer. Mais il me promit de me revenir voir. Il y revint en effet accompagné d'un Maure. Ce Maure qui avoit beaucoup voyagé, & qui avoit demeuré trois ans à Goa, me regarda attentivement, & élevant sa voix, s'écria

que j'estois un *Pranguis* *. Cette parole fut un coup de foudre pour moi, parce que je ne doutois pas que ce seul soupçon ne fust capable de renverser tous nos projets, & je ne me trompai pas.

Un des principaux de la ville m'avoit offert quelques jours auparavant de me bastir une maison, pour y faire en toute liberté les exercices de nostre sainte Religion, & plusieurs personnes m'avoient promis de se faire instruire ; mais dés qu'ils eurent appris ce que le Maure avoit dit, l'idée que j'estois un *Pranguis*, fit de si fortes impressions sur leur esprit, que je les vis en un moment entierement changez à mon égard. Ils me traiterent cependant toûjours avec

* C'est-à-dire un homme infame, tel que les Indiens regardent les Européans.

honneur ; mais ils me firent dire que le temps n'estoit pas propre à faire un établissement, que le Gouverneur devoit bientost changer, qu'il falloit attendre son successeur, & sçavoir sur cela ses sentimens, dont on ne pourroit s'informer que dans quelques mois. Je connus bientost que tout ce qu'ils me disoient n'estoit qu'un honneste pretexte, dont ils se servoient pour retirer la parole qu'ils m'avoient donnée, & pour se défaire de moi. Quelque envie que j'eusse de commencer un établissement à *Coralam*, où il y a beaucoup à travailler pour la conversion des ames, je ne crûs pas devoir demeurer plus long-temps dans un lieu, où le soupçon que j'estois *Pranguis* pouvoit avoir de fâcheuses suites pour nos desseins. Ainsi je resolus

lus de partir incessamment. Je me trouvois alors au milieu des terres, c'est-à-dire également éloigné de la coste de *Coromandel* & de celle de *Malabar*. J'aurois bien souhaité poursuivre mon voyage du costé de l'Oüest; mais la crainte d'estre reconnu pour *Praguis*, & la saison des pluyes, qui approchoit, m'obligerent d'aller au Nord, chercher chez quelque *Paleagarer*, ce que je ne devois pas esperer de trouver parmy les Maures.

Je quittai donc *Coralam*, & le lendemain je m'arrestai à *Sonnakallu*. C'est un lieu entouré de montagnes, qui lui servent de défense. Je ne pûs voir le *Paleagarer*, parce qu'il avoit une grosse fluxion sur les yeux; mais je saluai son premier Ministre, qui me reçut avec honneur. Je par-

lai de noſtre ſainte Religion à pluſieurs perſonnes, qui me parurent eſtre touchez de ce que je leur diſois, & qui me prierent de leur envoyer quelqu'un pour les inſtruire.

De-là je vins à *Ramaſa-mutteram*, qui eſt une ville aſſez conſiderable ; mais avant que d'y entrer, nous nous arreſtaſmes mes gens & moy pour nous repoſer. A peine nous eſtions-nous aſſis, qu'une bonne Veuve s'approcha de nous pour ſçavoir qui nous eſtions, & quels eſtoient nos deſſeins. Nous les lui expliquaſmes, & nous lui diſmes que nous eſtions des ſerviteurs du ſouverain Seigneur de l'univers, qui venions pour le faire connoiſtre aux habitans de cette ville, & pour leur apprendre le chemin du Ciel, dont ils eſtoient fort éloignez. J'ajoutai que ſi

quelque personne charitable vouloit nous aider à bastir en ce lieu-là un Temple à ce souverain Maistre, je m'y arresterois quelque temps, & que j'y laisserois ensuite quelqu'un de mes disciples, pour instruire ceux, qui voudroient embrasser nostre sainte Religion. La Veuve gousta cette proposition. Elle m'offrit d'abord une petite maison qu'elle avoit hors de la ville. Je lui remontrai que si nous estions dans la ville mesme, nous y ferions nos fonctions avec plus de commodité pour nous & avec plus d'avantage pour les habitans. Elle me répondit que j'avois raison, qu'elle en vouloit faire la dépense, & que je n'avois qu'à lui envoyer dans quelques mois quelqu'un de mes gens pour consommer cette affaire. Je la remerciai de sa bon-

ne volonté, & je lui promis de lui faire sçavoir de mes nouvelles.

Je me rendis ensuite à *Punganour*, grande ville & tres-peuplée, mais sale & mal bastie, quoiqu'elle soit la Capitale de tout le pays. Dés le lendemain j'allai trouver l'*Alvadar*, qui est le premier Ministre, & comme le Maistre du Royaume, le Roy estant un jeune Prince, qui se tient presque toûjours enfermé dans la forteresse avec la Reyne sa mere. L'*Alvadar*, qui estoit environné de plusieurs *Brames*, me reçut avec civilité. Je le priai de me presenter au Roy, il me dit que le temps n'estoit pas propre, & qu'on ne pourroit le voir qu'aprés que la feste que l'on celebroit avec grande solemnité, seroit passée. Ce retardement m'obligea de demeu-

rer à *Punganour* plus long-temps que je n'eusse souhaité. J'annonçai Jesus-Christ au milieu de cette grande ville. On m'écouta, mais comme la pluspart des habitans sont de la secte des *Linganistes*, on fut peu touché de mes discours. Il n'y eut qu'une seule femme qui se convertit avec ses quatre enfans, & un jeune homme d'un beau naturel, qui estoit au service d'un Seigneur Maure, & qui resolut de quitter son maistre, pour se retirer dans son pays, & pour y faire profession de la Religion chrestienne.

Il y avoit prés de quinze jours que j'estois à *Punganour*, lorsque l'*Alvadar* m'envoya la permission de bastir une Eglise au vrai Dieu, dans le lieu que je voudrois choisir. Mon desir estoit de parler au jeune Roy & à la

Reine ſa mere dans l'eſperance que je pourrois gagner à Jeſus-Chriſt cette Princeſſe, dont on m'avoit fait de grands éloges. Mais quelques efforts que je fiſſe, je ne pûs avoir l'honneur de les voir. Un *Tamuler* homme d'eſprit m'aſſeura que ce refus venoit de la crainte qu'avoit l'*Alvadar*, que je ne fiſſe quelques reproches au Roy ſur le *Lingan* qu'il portoit depuis quelques années : mais je ſuis perſuadé que ſi j'euſſe pû faire quelques preſens à ce Prince & à la Reine ſa mere, on n'auroit fait aucune difficulté de m'introduire en leur preſence, & de me procurer l'audience que je demandois.

Avant que de ſortir de cette grande ville, je baptiſai trois enfans de la femme dont j'ai parlé. Pour elle, comme elle

avoit porté long-temps le *Lingan*, je crûs qu'il la falloit éprouver plus long-temps, aussi-bien que son fils aisné que je pris à mon service, dans l'esperance d'en faire un jour un excellent Catechiste. Car outre qu'il entendoit déja plusieurs langues, il sçavoit fort bien lire & écrire en *Tamul*. Pendant que je me disposois à baptiser ces trois Catechumenes, dix ou douze *Tamulers* entrerent dans la chambre, où se devoit faire la ceremonie. L'équipage où je les vis me surprit. Ils avoient chacun à la main quelqu'un des instrumens, dont on se sert pour bastir : je crûs qu'on me les envoyoit pour mettre la main à l'œuvre, & pour élever une Eglise au vrai Dieu. Je leur demandai s'ils venoient à ce dessein. *Nous le souhaiterions fort*, repartirent ces bonnes gens,

& nous nous ferions un grand plaiſir de contribuer à une ſi ſainte œuvre ; mais nous ne pouvons vous offrir que nos bras, & nous ſommes bien faſchez de ne pouvoir faire davantage. Je les remerciai de leur bonne volonté, & je les priai de la conſerver pour quelqu'autre occaſion. Ils aſſiſterent au Bapteſme des trois Catechumenes, dont ils furent fort édifiez, & me conjurerent de leur laiſſer un de mes Catechiſtes pour les inſtruire, ce que je fis avec plaiſir.

Mon deſſein eſtoit en quittant *Punganour* d'aller à *Terapadi.* C'eſt une fameuſe Pagode du coſté du Nord, où les Gentils vont en pelerinage de toutes les parties des Indes, & y portent des preſens conſiderables : mais je fis reflexion que parmi la multitude de gens, qui

y alloient en foule en ce temps-là, je pourrois rencontrer quelqu'un, qui me feroit passer pour *Pranguis*, & qui par là détruiroit entierement l'œuvre de Dieu. Ainsi je pris le parti de revenir à *Tailur*. Ce ne fut pas sans peine, car il me fallut prendre de longs détours pour éviter la rencontre des Maures, qui desoloient tout ce pays-là. Aprés avoir marché assez longtemps, je m'arrestai auprés d'un estang pour y prendre quelque repos. Une femme d'un âge fort avancé m'ayant aperçû, vint s'asseoir assez prés de moy. Je lui parlai de son salut & du danger où elle estoit de se perdre éternellement. Elle m'écouta avec une attention extraordinaire & de grands sentimens de pieté. Elle comprenoit parfaitement tout ce que je lui enseignois, &

me le repetoit avec beaucoup de fidelité, ce qui me faisoit bien voir que pendant que mes paroles frapoient ses oreilles, le saint Esprit l'instruisoit interieurement, & lui faisoit gouster tout ce que je lui disois. Elle me marqua un desir extrême de recevoir le Baptesme. Comme je fis quelque difficulté de la baptiser, elle me representa qu'estant accablée d'infirmitez & âgée de prés de cent ans, elle ne pourroit se transporter en aucune Eglise des Chrestiens, qu'ainsi elle seroit dans un danger evident de ne jamais recevoir ce Sacrement, qui est necessaire au salut; que je ne devois pas douter que Dieu ne m'eust conduit à ce dessein sur le bord de cet estang. Elle me conjura avec une si grande abondance de larmes de ne lui pas refuser la gra-

ce qu'elle demandoit, que la voyant suffisamment instruite, je me rendis à ses instances, & je la baptisai avec la mesme eau auprés de laquelle le Seigneur nous avoit conduit elle & moy par une providence si particuliere. Le Baptesme sembla donner de nouvelles forces à son corps, & remplit son ame d'une joye & d'une consolation si sensible, qu'elle ne le pouvoit exprimer.

Je logeai à *Tailur* chez mon ancien hoste, qui me fit le meilleur accüeil qui lui fut possible. Quoyqu'il fust *Linganiste*, je le laissai dans de fort bonnes dispositions. S'il se fait Chrestien, comme il me l'a promis, je suis asseuré qu'il gagnera à Jesus-Christ un grand nombre de ses compatriotes, & que sa famille, qui est tres-nombreuse,

suivra ſon exemple.

Je repaſſai par *Peddu-nayakendurgam*, & j'y laiſſai deux de mes diſciples, parce que c'eſt un pays, où il y a beaucoup de bien à faire. J'y trouvai des gens fort dociles, & qui m'avoüerent de bonne foy qu'au milieu des bois & des montagnes dont ils eſtoient environnez, ils eſtoient comme des beſtes. *Ecoutez-moy*, leur dis je, *& je vous apprendrai le chemin qu'il faut tenir pour parvenir au Royaume celeſte, & pour vous rendre éternellement heureux. Ouvrez les yeux à la lumiere que je vous preſente, & laiſſez-vous conduire.* Quelques-uns me promirent de ſe faire inſtruire par ceux que je leur laiſſois: il y en eut d'autres qui m'avoüerent ingenument que le Royaume, dont je leur parlois, n'eſtoit pas fait pour eux, & qu'ils n'y de-

voient pas penser. Ce n'estoit pas le temps de les desabuser d'une erreur si grossiere, parce que le but de mon voyage n'estant que de découvrir le pays, & de m'instruire de ce qui est le plus avantageux pour les desseins que nous avons d'y establir solidement la Foy, je ne m'arrestois dans les lieux par où je passois, qu'autant qu'il estoit necessaire pour prendre ces connoissances.

En passant par *Velour*, j'avois promis à quelques Catechumenes de les baptiser à mon retour, si je les trouvois suffisamment instruits. C'est ce qui me porta à en prendre le chemin, sans faire assez d'attention au danger auquel je m'exposois, & à l'estat où se trouvoit cette ville. Les Maures, qui avoient dessein depuis long-temps de

s'en emparer, la tenoient comme bloquée, & couroient tout le pays. J'eus le malheur de tomber entre leurs mains, dans un passage, dont ils s'estoient saisis un quart d'heure avant que j'y arrivasse. On me conduisit au Capitaine, qui commandoit ce petit corps. Il me regarda avec fierté, & me reçût d'abord assez mal; mais il s'adoucit dans la suite, & me renvoya le lendemain assez honnestement. Je n'entrai point dans *Velour*, pour ne pas donner de soupçon aux Maures, qui n'auroient pas manqué de me chagriner; mais je pris le chemin d'*Alcatile*, où j'arrivai heureusement, & où j'appris que les Catechistes que j'avois laissé à *Velour* avoient pris la fuite à l'approche des Maures, qu'ils estoient tombez entre leurs mains par leur imprudence, &

qu'aprés avoir esté pillez & dépoüillez, ils avoient esté attachez à des arbres. Cette nouvelle m'affligea beaucoup, mais j'adorai la divine conduite du Seigneur sur nous, & je me soumis à sa sainte volonté.

Je fis quelques Catechumenes à *Alcatile*, & j'en eusse fait asseurément un plus grand nombre, si toute la ville n'eust pas alors esté occupée à celebrer la feste d'une de leurs plus fameuses Divinitez. Je logeois chez un homme fort entesté de ses faux Dieux & fort zelé pour leur service. Pendant le peu de temps que je demeurai dans sa maison, je lui donnai une si haute idée de nostre Religion, qu'il voulut partager les fleurs qu'on lui apportoit tous les jours, entre le vrai Dieu que nous adorions chez lui & le Démon qu'il

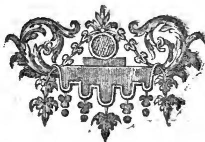
adoroit dans le Temple; mais je lui dis que ces deux cultes estoient incompatibles, qu'on ne pouvoit servir à deux maistres, accorder la lumiere avec les tenebres, ni le vrai Dieu avec *Poulear*. Je prie le Seigneur d'éclairer cet homme charitable, dont la conversion auroit des suites tres-avantageuses pour la Religion. Je ne quittai qu'à regret *Alcatile*, mais il estoit temps de me rendre à *Carouvepondi*, qui est le lieu d'où j'estois parti deux mois auparavant.

Le fruit que j'ai tiré de mon voyage, c'est que j'ai connu les lieux où nous pourrons établir des Missionnaires & envoyer des Catechistes. Il semble que le temps soit venu de travailler solidement à la conversion de ces pays ensevelis depuis tant de siecles dans les tenebres du Paganisme.

ganisme. Il faut se haster de peur que les Mahometans, qui s'emparent peu à peu de tous ces Royaumes, n'obligent ces Peuples à suivre leur malheureuse Religion. Rien n'édifie davantage ces Idolâtres, ni ne les engage plus fortement à embrasser la Religion Chrestienne que la vie austere & penitente que menent les Missionnaires. Un Missionnaire de *Carnate* & de *Maduré* ne doit point boire de vin, ni manger de chair, ni d'œufs, ni de poisson; toute sa nourriture doit consister dans quelques legumes, ou dans un peu de ris cuit à l'eau, ou un peu de lait, dont mesme il ne doit user que rarement. C'est une necessité d'embrasser ce genre de vie, si l'on veut faire quelque fruit, parce que ces Peuples sont persuadez que

ceux, qui instruisent les autres & qui les conduisent, doivent vivre d'une vie beaucoup plus parfaite. Helas que nous serions heureux, si par chaçun de nos jeusnes nous pouvions obtenir de Dieu la conversion d'un Idolâtre. Pendant que j'ai travaillé dans le *Maduré* à la conversion des ames, trois ou quatre Baptesmes repondoient à un jeusne: Depuis que je suis dans cette nouvelle Mission, trois ou quatre jeusnes repondent à un Baptesme, c'est encore beaucoup: mais j'espere de la bonté de Dieu que le nombre des Baptesmes égalera bientost le nombre de nos jeusnes, & que dans quelques années il les surpassera infiniment. C'est ce que je vous prie de demander tous les jours à Dieu, afin qu'au milieu d'une moisson si

abondante nous remplissions les greniers du pere de famille, en nous acquitant parfaitement des devoirs qui sont attachez à nostre vocation & à nostre ministere.





MEMOIRE
SUR L'ESTAT DES MISSIONS
DE LA CHINE,

Presenté en Latin à Rome, au R. P. General de la Compagnie de JESUS l'an 1703. par le Pere François Noel Missionnaire de la mesme Compagnie; & depuis, traduit en François.



MON TRES-REVEREND PERE,

J'obéïs à l'ordre de vostre Paternité, & j'employe à lui rendre

compte de l'estat present de nos Missions, le temps que me laisse la grande & importante affaire des honneurs qu'on rend à la Chine à Confucius & aux Morts, pour laquelle j'ai esté envoyé icy avec le Pere Gaspard Castner, comme députez l'un & l'autre de Messeigneurs les Evesques de Nankin, de Macao, d'Ascalon & d'Andreville, & de tous les Jesuites Missionnaires de la Chine. Comme je n'ai sçeu mon depart de ce grand Empire qu'au temps précisément qu'il falloit s'embarquer, je n'ai pas eu le loisir d'attendre toutes les Lettres de nos Peres, qui eussent contenu sans doute plusieurs choses édifiantes & curieuses touchant l'estat particulier de chacune de leurs Eglises : mais je n'ai pas laissé d'avoir des nouvelles de plusieurs, qui m'a-

voient eſcrit auparavant, & qui m'avoient fait connoiſtre en partie leurs occupations, & les biens que Dieu fait par leur miniſtere. Je n'avancerai rien, dans ce Memoire, dont je ne ſois bien inſtruit, & ſans chercher à groſſir les objets, je vous marquerai autant qu'il me ſera poſſible le nombre exact & précis des converſions & des Bapteſmes, qui ſe ſont faits depuis quelques années dans pluſieurs de nos Provinces. Je ne dirai rien de la ſituation & de la vaſte étenduë de cet Empire, de la multitude de ſes villes, du nombre de ſes habitans, des mœurs, des ſciences, du gouvernement, de la Police & de la Religion de ces Peuples avec leſquels j'ai demeuré prés de vingt ans. Je m'en rapporte à ce qu'en a eſcrit le Pere le Comte dans ſes *Nou-*

veaux Memoires de la Chine, ne pouvant rien dire de plus nouveau ni de plus curieux. Je viens à ce qui regarde nostre Mission.

Nos Peres Portugais, qui sont les premiers fondateurs de cette Mission, avoient deja icy un grand nombre de belles Eglises, quand nos Peres François y arriverent, il y a prés de vingt ans. On comptoit à *Cham-hay*, à *Sum-kiam*, & à *Cham-cho*, dans la seule Province de *Nankin* plus de cent Eglises, & plus de cent mille Chrestiens. Mais le bonheur qu'ont eu les Jesuites de France de se rendre agreables à l'Empereur, & de le rendre favorable à la Religion, a mis les uns & les autres en estat de faire bien de nouveaux établissemens. Les Portugais ont acquis des maisons dans les villes de

Pao-tin, de *Chintin*, & dans plusieurs autres, où l'on n'avoit point encore presché Jesus-Christ; & dans la Capitale de l'Empire, à *Pekin*, ils ont basti une Eglise pour les femmes, ce qui estoit fort necessaire, & ce qu'on souhaitoit depuis long-temps. Car il n'en est pas à la Chine comme en Europe, où les Eglises sont communes aux deux sexes. La bienseance & la coûtume ne permettent pas que les hommes & les femmes se trouvent ensemble dans un mesme lieu. On regarderoit ces assemblées comme quelque chose de monstrueux. Ainsi les Dames ont de petites Chapelles particulieres, où les Missionnaires vont avec beaucoup de circonspection & de grandes précautions les prescher au travers d'une grille ou d'une separation de

de barreaux, & leur administrer les Sacremens. Comme elles sont naturellement vertueuses & fort innocentes, la Religion s'insinuë aisément dans leur cœur & dans leur esprit, & elles en pratiquent les devoirs avec une ferveur & une modestie charmante. Celles de Pekin ont signalé particulierement leur zele à enrichir leur nouvelle Eglise de ce qu'elles avoient de plus précieux, plusieurs ayant donné pour les ornémens d'Autel leurs perles, leurs diamans, & leurs autres bijous, comme firent autrefois les Dames de l'ancienne Loy.

Les Peres François de leur costé ont ouvert de nouvelles Eglises à *Jao-tcheou*, à *Kiou-kiang* & à *Vou-tcheou* dans la Province de *Kiamsi*, sans compter celles qu'ils sont prests de fonder dans

les Provinces de *Houcoüam*, de *Tche-kiam*, & de *Nankin.* Mais rien n'approche de la belle Eglise qu'ils ont fait bastir à Pekin dans la premiere enceinte du Palais de l'Empereur. Ce grand Prince, qui protege depuis long-temps la Religion Chrestienne, ne s'est pas contenté de leur donner la permission d'élever ce superbe Monument à la gloire du vrai Dieu, il a voulu encore y contribuer par ses liberalitez, & le Roy tres-Chrestien, à qui cette Mission a des obligations tres-particulieres, a eu la bonté d'y envoyer une magnifique argenterie & de riches paremens d'Autel.

Quoyque nous ayons déja trois Eglises à Pekin, elles ne suffisent pas, & nous avons resolu d'en bastir une quatriéme dans la partie Orientale de cette grande

ville, aussi-tost que nous aurons les fonds necessaires. Cela n'est pas infini comme en Europe, parce que les Ouvriers & les materiaux se trouvent là à assez bon marché. Comme on a déterminé de la dédier à saint Joseph, le Patron & le Protecteur de cette Mission, nous esperons que Dieu pourra inspirer à quelque zelé serviteur de ce grand Saint d'en vouloir faire la dépense. On ne peut dire les benedictions pleines de merveilles que nous avons plusieurs fois reçûës du Ciel sous les auspices de ce puissant Intercesseur. Ce fut le jour mesme que l'Eglise celebre sa feste, qu'aprés bien des peines & des travaux, nous obtinsmes enfin en mille six cent quatre-vingt douze cet Edit fameux enregistré dans tous les Tribunaux de la Chine, par le-

quel l'Empereur nous accordoit la permission de prescher la Loy de Jesus-Christ dans toutes les terres de son obeïssance. Nous avions eu plusieurs années auparavant le présage heureux de quelque grande grace, qui nous arriveroit par les prieres du Chef de la sainte famille. L'Empereur ayant pris une Image de saint Joseph que l'Empereur *Chunchi* son pere avoit autrefois reçeuë de l'illustre Pere Adam Schall, l'avoit par respect élevée au dessus de sa teste, & en avoit ensuite fait present au Pere Antoine Thomas son Mathematicien. C'est cette Image que le Pere Thomas envoya depuis à vostre Paternité, comme un des plus beaux Monumens des bontez de l'Empereur de la Chine pour nos Peres, & de son respect pour la Religion Chres-

tienne. Je ne dis rien icy davantage sur ce qui regarde cet Edit. On a dû estre instruit de ce grand évenement dans toute l'Europe, par la belle Histoire qu'en a escrite le Pere Le Gobien, & qui a esté traduite en diverses Langues.

Outre les Eglises dont j'ai parlé, il faut compter encore celles de d'*Ou-ho* & de *Vousie* dans la Province de *Nankin*, celles des Provinces de *Houcoüam*, de *Fokien* & de *Canton*, qu'ont basti nouvellement nos Peres, & les deux belles Eglises que le R. P. Charles Turcotti de nostre Compagnie nommé par le saint Siege Evesque d'Andreville & Vicaire Apostolique a fait faire dans *Canton* mesme, & dans *Fochan*, cette grosse bourgade où l'on compte plus d'un million d'ames.

Je pourrois ajouſter enfin la Chapelle magnifique pour le pays, qu'on a élevée dans l'Iſle de *Sancian*, ſur le premier tombeau de ſaint François Xavier: mais mon Compagnon le Pere Gaſpard Caſtner en a preſenté à voſtre Paternité un recit imprimé à la Chine, avec le plan de l'édifice & l'hiſtoire de la nouvelle Chreſtienté de cette Iſle, où il n'y avoit eu juſqu'icy que des Infideles. Je ſouhaſterois maintenant, Mon tres-Reverend Pere, connoiſtre toutes nos Egliſes de la Chine, comme j'en connois quelques-unes, pour vous rendre un compte exact de tout ce qui s'y paſſe. Il y a preſentement plus de ſoixante & dix Miſſionnaires de noſtre Compagnie à la Chine; c'eſt-à-dire qu'il y a beaucoup plus de Jeſuites qu'il n'y a d'Eveſques,

d'Ecclesiastiques & de Religieux des autres Ordres en les comptant tous ensemble.

Les Jesuites de Pekin baptiserent cinq cens trente personnes en 1694. six cens quatorze en 1695. & six cens trente-trois en 1696. & à peu prés autant les années suivantes. Je ne parle que des adultes. Pour les enfans on en baptise beaucoup plus, sur tout de ceux qui se trouvent tous les matins exposez dans les ruës. C'est une conduite étonnante dans un pays aussi bien policé que la Chine, qu'on souffre un si criant desordre. Comme le peuple est infini à Pekin, & que ceux qui se croyent surchargez d'enfans, ne se font aucun scrupule de les abandonner dans les ruës & dans les places publiques, où les uns meurent miserablement, & les

autres ſont devorez des beſtes, un de nos premiers ſoins eſt d'envoyer tous les matins des Catechiſtes dans les differens quartiers de cette grande ville, baptiſer tous les enfans, qui ſont encore en vie, & qu'ils rencontrent ſur leur chemin. De vingt à trente mille qu'on expoſe chaque année, nos Catechiſtes en baptiſent environ trois mille. Si nous avions vingt ou trente Catechiſtes, qui n'euſſent que ce ſeul employ, il en échapperoit aſſez peu à noſtre zéle. En 1694. on baptiſa trois mille quatre cens de ces enfans. En 1695. deux mille ſix cens trente neuf; & en 1696. trois mille ſix cens ſoixante & trois, & de meſme à peu prés les années ſuivantes.

C'eſt icy une recolte certaine pour le Paradis, qui n'eſt

point exposée comme la conversion des Adultes à bien des rechûtes dans le peché, ou dans l'Idolâtrie. Il ne nous seroit pas difficile de trouver des Catechistes pour cet employ, qui ne demande qu'un peu de peine & de bonne volonté; mais il nous faut des fonds pour leur payer une pension dont ils puissent vivre & s'entretenir, & c'est ce qui nous manque. Il nous est souvent venu en pensée qu'icy, à Rome dans la Capitale du monde Chrestien, & par tout dans les grandes villes d'Europe, beaucoup de gens qui sont obligez à de fortes restitutions pour du bien d'Eglise qu'ils ont dissipé, ou qui ont de grandes reparations à faire envers la Majesté divine, qu'ils ont tant de fois offensée ou fait offenser par d'autres, devroient se croire

heureux de trouver une maniere si seure de luy rendre ame pour ame, & de dédommager les fondateurs de leurs Benefices, du mauvais usage que contre leurs intentions ils pourroient avoir fait de leurs liberalitez. Ils entretiendroient à Pekin un de ces Catechistes pour six ou sept pistoles par an.

Le progrez que fait la Religion est encore plus considerable dans les Provinces, qu'il ne l'est à Pekin. Le Pere Pinto baptisa lui seul prés de quinze cens personnes en mille six cens quatre vingt seize & mille six cens quatre-vingt dix-sept. Le Pere Provana, qui demeure à *Kiamtcheou* en la Province de *Kiamsi*, en baptisa plus de mille ces deux mesmes années. Le Pere Simoens un pareil nombre dans la ville de *Chintin* en une seule année,

le Pere Laureati en baptisa environ neuf cens en dix mois dans la ville de *Si-ngnan-fou* Capitale de la Province de *Chensi*, & le Pere Vanderbeken cinq cens en moins de cinq mois dans la ville de *Can-tcheou* en la Province de *Kiam-si*. Les Peres Simon Rodriguez & Vanhamme qui ont leur Mission dans les villes de *Cham-cho* & de *Vou-cham*, baptisent regulierement chaque année cinq à six cens personnes. Dans les villes où les Chrestientez sont plus anciennes & plus nombreuses, comme à *Cham-hay*, dont je vous ay deja parlé, on en baptise chaque année onze à douze cens. Je ne vous dis rien des autres Eglises, parce que je ne suis pas assez instruit de ce qui s'y passe.

Si nous avons de la joye de voir chaque jour le troupeau de

Jesus-Christ s'augmenter, nous n'en avons pas moins d'apprendre avec quelle ferveur la plus-part des Chrestiens s'acquitent de leurs devoirs. Les Associations de la Passion de Nostre-Seigneur & les Congregations de la sainte Vierge ne contribuënt pas peu à les entretenir dans de si saintes dispositions. On tient ces Assemblées tous les mois, & quelquefois plus souvent. Aprés les exercices de devotion accoutumez, on choisit cinq ou six Congreganistes des plus fervens & des plus habiles qu'on charge d'aller visiter les maisons des Chrestiens, & de s'informer si tout le monde est baptisé, si l'on fait exactement la priere du matin & du soir, si l'on approche des Sacremens, si l'on assiste les malades, si l'on a de l'eau beniste, enfin si

l'on travaille à gagner les Infideles à Jesus-Christ par de bons discours & par de saints exemples. Dans l'Assemblée suivante ces Deputez rendent un compte exact de leur commission, & nous voyons par une experience constante que rien n'entretient davantage l'union & la pieté dans les Eglises où ces saintes Associations sont establies. Les femmes animées par l'exemple des hommes ont fait aussi entr'elles des societez, où elles pratiquent à peu prés les mesmes exercices. Il y a environ huit cens Dames à Pekin, qui s'assemblent en differens quartiers de la ville, & qui s'apprennent les unes aux autres à instruire & à gagner à Dieu les personnes de leur sexe autant qu'elles en sont capables.

La frequentation des Sacre-

mens ne contribuë pas peu à fortifier la foy & la devotion de ces fervens Neophytes. Il m'est arrivé plus d'une fois de pleurer de joye, quand je les voyois venir de trente & quarente lieües à mon Eglise avec des fatigues incroyables, pour avoir le bonheur de se confesser & de recevoir la sainte Communion. Quoique la plusspart des Chrestiens soient ou Artisans ou Laboureurs, ils ne laissent pas dans leurs Assemblées, à l'imitation des premiers Fideles, de ramasser des aumosnes, qu'on employe à secourir les malades, & ceux qui sont dans une extrême pauvreté, & à imprimer des Livres de pieté pour la conversion des Idolâtres, & l'édification des Fideles, qui n'en pourroient pas acheter.

Vous me demanderez peut-

estre, Mon tres-Reverend Pere, à l'occasion de ce que je dis, que la pluspart des Chrestiens sont gens du peuple, si l'on ne convertit pas aussi à la Chine des personnes de qualité, des sçavans & des Mandarins. Pour repondre juste à une question que l'on m'a faite souvent icy & ailleurs, je vous prie de remarquer que selon les idées que nous avons en Europe, tout est peuple à la Chine, & qu'il n'y a point de noblesse, si ce n'est les Princes du sang, un petit nombre de Princes Tartares & quelques familles particulieres, que l'Empereur a honorées d'un titre d'honneur. Comme toutes ces personnes demeurent ordinairement à la Cour ou dans la Tartarie, on ne doit pas s'étonner si dans les Provinces on voit peu de Chrestiens qui soient gens

de diſtinction. Je ne connois hors de la Cour qu'un ſeul Prince Tartare qui ait embraſſé depuis quelques années noſtre ſainte Religion avec ſa femme & plus de cinquante de ſes domeſtiques. Sa maiſon eſt illuſtre & fort diſtinguée parmi les Tartares, ſon Oncle ayant épouſé la Tante du feu Empereur *Chunchi*. Il ne peut donc y avoir que du peuple qui ſe faſſe Chreſtien dans l'étenduë de l'Empire. Pour ce qui eſt des gens de la Cour, on éprouve à la Chine comme par tout ailleurs qu'il eſt difficile à un homme puiſſant & en faveur, ſur tout s'il eſt payen, d'entrer dans le Royaume des Cieux. Cependant outre les Marchands, les Soldats, les Artiſans, les Laboureurs & les Peſcheurs, qui rempliſſent ordinairement nos Egliſes, il ne laiſſe pas d'y avoir

avoir aussi quelques Bacheliers, quelques Docteurs, & mesme quelques Mandarins ; mais en petit nombre, si ce n'est dans le Tribunal des Mathematiques de Pekin.

Les grands Mandarins, les Officiers generaux d'armées & les premiers Magistrats de l'Empire ont de l'estime pour le Christianisme : ils le regardent comme la Religion la plus sainte & la plus conforme à la raison. Ils honorent ceux qui la preschent, ils leur font amitié, ils prennent plaisir à les entendre parler des maximes de nostre Morale, ils les loüent, ils les admirent ; mais quand nous leur parlons de les suivre, & de quitter la Religion du Pays, ils ne nous entendent plus. L'attache aux plaisirs des sens, & la crainte de se distinguer des per-

ſonnes de leur condition empeſchent la grace d'achever ſon ouvrage, & de faire impreſſion ſur ces ames envelopées dans la chair.

On m'a demandé ſouvent encore depuis que je ſuis icy, s'il ſe fait des miracles à la Chine, & quelle ſorte de miracles. Comme nous ne ſommes pas credules, & que nous ne donnons le nom de miracles qu'à des choſes qui le meritent dans la plus grande rigueur, nous nous contentons d'appeller évenemens miraculeux certains faits qu'on ne peut gueres attribuer qu'à quelque operation extraordinaire de la vertu divine: & les Lettres & les Relations de nos Peres ſe trouvent toutes remplies de ces ſortes d'évenemens. En voici quelques-uns plus recens pour ſervir d'exemples d'une infinité d'autres que je pourois rapporter.

Une jeune femme payenne, mais qui avoit toute sa famille Chrestienne, estant allée voir ses parens tomba malade d'une maladie violente. Sa famille allarmée envoya aussi-tost querir un Catechiste nommé Paul, homme d'une vie tres-innocente & d'un zêle ardent pour le salut des ames, & pour la conversion des Infideles. Au nom de Paul la malade comme transportée, s'écria, *vous allez querir Paul avec un grand empressement; mais asseurez-vous qu'il ne se pressera pas, & qu'il sera long-temps à venir.* En effet les occupations du Catechiste ne lui permirent pas de se rendre où on l'appelloit, aussi promptement qu'il l'eust desiré. On estoit incertain du jour & de l'heure de son arrivée, quand au moment qu'on y pensoit le

moins, la malade parut troublée & cria par deux fois de toute ſa force, *retirons-nous, retirons-nous, le voilà qui approche.* On ſortit de la maiſon, & comme on courut à la riviere, par où le Catechiſte devoit venir, on fut fort étonné de le voir arriver: mais on le fut encore davantage, quand à ſon entrée dans la maiſon, la jeune femme ſe ſentit entierement guerie. Paul l'ayant interrogée ſur ce qu'elle penſoit d'une gueriſon ſi prompte & ſi extraordinaire, elle repondit que des hommes d'un regard affreux & capables d'imprimer de la terreur l'avoient ſaiſie, & la tenoient liée ſi fortement avec des chaiſnes, qu'elle eſtoit hors d'eſtat d'agir: mais que dés qu'il s'eſtoit montré, ils avoient pris la fuite, & l'avoient laiſſée en liberté. Elle

ajouta qu'elle souhaitoit estre chrestienne, & qu'elle prioit instamment qu'on la baptisast au plustost. Le Catechiste l'instruisit & la baptisa avec son mary.

Une fille de douze à quinze ans tomba malade prés la ville de *Cham-hay*. Sa mere qui estoit Chrestienne la voyant en danger, la fit baptiser & passa la nuit auprés d'elle, l'avertissant de temps en temps d'implorer le secours de la sainte Vierge. L'enfant obéït, & vers le matin dit à sa mere: *Mes prieres sont exaucées, & j'ay le bonheur de voir la sainte Vierge. Priez-la, ma fille*, luy dit sa mere, *de vous rendre la santé. Ah ma chere mere*, repartit la jeune fille, *la sainte Vierge n'est pas venuë pour cela; mais pour me conduire au Ciel.* Et dans ce moment elle expira

au grand étonnement de sa mere.

La Magie & l'infestation des Démons sont tres-communs à la Chine: mais les Neophytes s'en délivrent aisément par le signe de la Croix, & par la vertu de l'eau benite. Un Catechumene quoyque persuadé de la verité de la Religion Chrestienne, differoit de se faire baptiser, parce qu'il avoit commerce avec un Magicien, & qu'il estoit attaché à quelques superstitions qui l'aidoient à gagner sa vie. Instruit du pouvoir du signe de la Croix sur les Démons, il voulut éprouver un jour si par son moyen il arresteroit l'effet des enchantemens de son maistre. Ainsi au milieu d'une operation diabolique du Magicien, le Catechumene fit le signe de la Croix en secret, & sans qu'on s'en apper-

çust, & arresta l'enchantement. Le Magicien étonné recommença son operation, mais il ne fut pas plus heureux, & le signe de la Croix en empescha l'effet pour la seconde fois. Le Catechumene en fut si vivement touché, que dés ce moment il renonça à toutes ses superstitions, & demanda le Baptesme, qu'il reçut avec beaucoup de foy & de pieté. Il n'y a pas encore long-temps que dans un Village de la dépendance de la ville de *Chim-tin* dans la Province de *Pecheli* plus de cinquante maisons furent délivrées de l'infestation des Démons par la vertu de l'eau benite.

Les occupations ordinaires de nos Peres dans les lieux de leur demeure sont d'entendre les confessions des Infideles, d'administrer les Sacremens aux

malades, d'instruire les Idolâtres, & de disputer quelquefois avec des Lettrez. Leur travail est beaucoup plus grand dans les Missions qu'ils font à la campagne. Aussi-tost qu'un Missionnaire arrive dans une Bourgade, tous les Chrestiens s'assemblent à l'Eglise, s'il y en a une; & s'il n'y en a pas, dans la maison de quelque Chrestien des plus considerables. Aprés la priere, le Pere fait une exhortation, & entend les confessions, pendant que ses Catechistes disposent les Fideles à participer aux Sacremens de la Penitence & de l'Eucharistie, & les Catechumenes à recevoir le Baptesme. Le lendemain aprés la Messe le Pere baptise ceux qu'il trouve suffisamment instruits, & reçoit au nombre des Catechumenes les Infideles, qui se veulent con-

vertir

vertir. L'aprés-disnée le travail recommence, & le Pere ne quitte point la Bourgade que tout le monde ne soit content.

Dans les Eglises plus nombreuses, comme dans l'Isle de *Cummim*, où l'on compte plus de trois mille Chrestiens, on distribuë son temps d'une autre maniere. On donne les premiers jours aux hommes & les suivans aux femmes. Les Catechumenes viennent aprés, on les examine, on les baptise, s'ils en sçavent assez, & on les admet à la participation des divins mysteres. On s'applique ensuite à terminer les differens, s'il y en a quelques-uns. En chaque lieu on choisit deux ou trois des principaux Chrestiens pour conduire les autres, & pour les instruire en l'absence du Mission-

naire. En chaque maiſon on fait afficher une conduite de vie, ſur laquelle toute la famille ſe doit régler, avec un Calendrier, qui marque outre les Dimanches & les Feſtes qu'il faut s'aſſembler, les jours de jeûne qui ſont d'obligation. Enfin on diſtribuë des Catechiſmes, des Livres de pieté, de l'eau benite, des Chapelets, des Images, & tout ce qui eſt capable d'entretenir la pieté des Fideles, & d'animer leur foy.

La Religion s'établit plus aiſément à la campagne que dans les villes, parce qu'on y a plus de liberté. Dans les Villes on dépend du Gouverneur & des Mandarins; il faut les viſiter, ce qui ne ſe peut ſelon le Ceremonial, ſans preſens & ſans frais: au lieu que dans les Villages

pour exercer librement ses fonctions, on n'a besoin de l'agrément de personne. La ferveur est grande parmi les Chrestiens, sur tout dans les commencemens. Aussi est-ce un temps favorable, & dont il faut bien profiter. Je l'ay éprouvé moy-mesme plus d'une fois, & particulierement dans la petite ville d'*Ouho*, & dans les Villages qui en dépendent. A la premiere visite que j'y fis, je baptisai cent seize personnes, & à la seconde de cinq cens soixante, parmy lesquels il y avoit dix-huit à vingt Bacheliers, & un Mandarin qui avoit esté dix ans Gouverneur d'une petite ville. Un succez si heureux me porta à bastir une Eglise dans cette petite ville, & deux autres moins considerables avec quelques

Chapelles dans les Villages circonvoisins.

Il y a à la Chine non-seulement un grand nombre de Villes, mais des Provinces entieres, où l'on n'a point encore annoncé Jesus-Christ. Dans la Province de *Nankin* il y a cinq villes du premier ordre, & plus de quatre-vingt du second, où il n'y a ni Eglises ni Missionnaires. Nous n'avons que quatre ou cinq maisons dans les Provinces de *Honan* & de *Chensi*, quoyqu'il y ait en chacune huit Villes du premier ordre, & plus de cent du second. Nous n'avons aucun établissement dans les Provinces de *Sou-tchoüen*, de *Quitchou* & de *Leaoton*, où il y a plusieurs Villes & Bourgades tres-peuplées. C'est aux Missionnaires à bastir les Eglises, & à

faire tous les autres frais, s'ils veulent avancer les affaires de la Religion: car si l'on exigeoit quelque chose des Chrestiens du pays, ce seroit ruiner bientost l'œuvre de Dieu, mettre un obstacle invincible à la conversion des Infideles, & se confondre avec les Bonzes, qui obligent leurs disciples à leur faire des aumosnes pour vivre, & pour loger leurs fausses Divinitez. Ainsi les hommes Apostoliques, qui n'ont à la Chine pour vivre qu'une petite pension qu'on leur envoye chaque année d'Europe, ne peuvent former de grandes entreprises, ni faire tous les voyages qu'ils jugeroient necessaires pour la conversion des Peuples: & avec tout le zéle dont ils brulent, il faut souvent que manque de se-

cours ils demeurent dans un mesme endroit bien plus long-temps qu'ils ne souhaiteroient.

Si la Chine estoit Chrestienne, nous porterions la Foy dans la Tartarie, c'est un vaste champ où l'on pourra travailler avec le temps. La Tartarie Orientale se peuple tous les jours. L'Empereur y fait bastir des Villes, & l'on y voit des Villages fort peuplez. Pour la Tartarie Occidentale, il n'y a ni Villes ni Villages que du costé des *Yousbecks*, & de la Mer Caspienne ; ce qui n'empesche pas que cette étenduë de pays ne soit habitée par differentes Nations que l'Empereur de la Chine a soumises depuis quelques années à son Empire. Toutes les richesses de ces Peuples ne consistent qu'en de nombreux troupeaux, avec les-

quels ils errent de costé & d'autre. Ils ne s'arrestent gueres plus de trois mois dans un mesme lieu. Quand ils en ont consumé les fourrages, ils decampent & passent dans un autre endroit, où ils font la mesme chose. La conversion de ces Tartares errans sera difficile, parce qu'ils sont fort entestez des *Lamas*, qui sont leurs Docteurs, & pour qui ils ont une soumission aveugle.

Il y a deja quelques années que nos Peres ont formé le dessein de s'establir à *Chin-yam* Capitale de *Leaoton*, & de toute la Tartarie Orientale. Cette ville est considerable, & l'Empereur y a établi quatre Tribunaux souverains pour y juger en dernier ressort toutes les affaires des Tartares : car le

Leaoton paſſe aujourd'huy pour eſtre de la Tartarie, & on n'en regarde plus les habitans comme Chinois, mais comme de veritables Tartares. Je ne doute pas que le Prince Tartare qui s'eſt converti, & dont je vous ay parlé, n'employe tout ſon credit pour faire reuſſir ce projet. Il s'eſt retiré depuis deux ans à *Chin-yam* avec toute ſa famille, qui eſt plus fervente que jamais. Si l'on établiſſoit une Miſſion ſolide en cette ville, on pourroit paſſer de-là dans le Royaume de *Corée*, qui eſt auſſi tributaire de l'Empire de la Chine, & qui eſt beaucoup plus grand que nos Cartes ne le repreſentent; & peut-eſtre trouveroit-on enſuite quelque entrée au Japon, qui n'en eſt ſeparé que

par un petit détroit.

Voilà de grands projets que nous vous proposons, Mon tres - Reverend Pere, mais ils ne passent, ni les vuës que doit former pour la gloire de Dieu un General de la Compagnie de JESUS, Successeur de saint Ignace, ni le courage que doivent avoir herité de saint François Xavier les Successeurs de son Apostolat.

Dieu nous fasse la grace d'en voir l'accomplissement, & que comme Vostre Paternité ne nous a jamais laissé manquer d'ouvriers jusqu'icy, le cœur des personnes riches veüille aussi s'ouvrir de tous costez pour ne pas laisser manquer les Ouvriers Evangeliques des moyens necessaires pour avancer l'œuvre de Dieu, & par eux-mes-

mes, & par les Catechiſtes ſur qui ils ſe déchargent d'une partie de leurs travaux, auſquels dans l'abondance d'une ſi grande moiſſon, il ne peuvent pas ſuffire.





LETTRE

DU PERE

PIERRE MARTIN

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Le Gobien de la mesme Compagnie.

A Aour dans le Royaume de Maduré le 11. Decembre 1700.



MON REVEREND PERE,

P. C.

Je vous tiens parole, & je reprens aujourd'huy la suite des

nouvelles que je n'eus pas le temps de vous écrire dans ma derniere Lettre. Je commence par une Relation ſuccinte de la perſecution que le Pere de Saa a ſoufferte dans ces derniers temps.

Ce Miſſionnaire, qui me reçut avec tant de bonté à mon entrée dans le Royaume de Maduré, avoit gagné à Jeſus-Chriſt entre pluſieurs perſonnes conſiderables, un Neophyte d'une *Caſte* tres diſtinguée, & proche parent d'un ennemi mortel des Chreſtiens. Celui-cy ſe mit dans l'eſprit de pervertir le nouveau Chreſtien, & de le ramener au culte des Idoles ; mais voyant ſes prieres, ſes promeſſes & ſes menaces également inutiles, & que rien ne pouvoit faire perdre à ſon parent le précieux don de la Foy, il tourna toute ſa fureur

contre le Missionnaire, qui l'avoit converti, & resolut de le perdre avec tous les Chrestiens. Dans ce dessein, il presenta une requeste au Gouverneur de la Province, dans laquelle il demandoit qu'on arrestast le Docteur étranger, qui séduisoit les Peuples, & qui empeschoit qu'on n'adorast les Dieux du Pays.

L'or qu'il fit briller aux yeux de cet Officier interessé le rendit plus zélé & plus vif qu'il n'eust apparemment esté. Une Compagnie de ses Gardes eut ordre de s'asseurer au plustost du Missionnaire. Cette troupe animée par l'autheur de la persecution, qui se mit à leur teste, vient fondre pendant la nuit sur sa maison, y entre avec violence, la pille & la saccage, sans que le Pere de Saa pust dire une pa-

role, quand il l'auroit voulu. Il estoit arresté par une fluxion violente, qui s'estant jettée sur la gorge & sur le cou luy avoit osté l'usage de la voix. Son estat douloureux ne toucha point ces barbares, ils l'arresterent avec tous ses Catechistes, & le traisnerent avec ignominie à la maison du Gouverneur. Cet Officier fit au Pere de grands reproches de ce qu'il venoit suborner les peuples, & détruire une Religion qu'on professoit, disoit-il, dans tout le pays, depuis plus de deux cent mille ans: que pour venger l'honneur de ses Dieux offensez, il le condamnoit à avoir sans delay le nez & les oreilles coupées. C'estoit vouloir oster au Missionnaire toute créance, & le mettre hors d'estat de se faire écouter: car ce supplice rend infame dans

les Indes non-seulement celuy qui l'endure, mais ceux encore, qui auroient le moindre commerce avec un homme ainsi mutilé.

Cet ordre si barbare alloit s'exécuter ; un soldat avoit déja le sabre à la main, lorsqu'un des Juges s'avisa de dire au Gouverneur qu'il valoit mieux casser les dents à ce blaspheмateur, pour proportionner en quelque sorte le chastiment au crime qu'il avoit fait de décrier leurs Dieux. Le Gouverneur qui gousta cette raison, ordonna sur le champ à deux soldats de luy faire sauter les dents de la bouche à coups de poing, ou si cela ne suffisoit pas, avec un instrument de guerre qu'un d'eux tenoit alors à la main. Les soldats plus humains que leur Maistre frapperent le Pere : mais ils le faisoient mol-

lement, & plusieurs coups ne portoient point. Le Gouverneur s'en apperçût, & les menaçant de son sabre, il ne fut content qu'aprés qu'on eût cassé au Pere quatre ou cinq dents. La multitude des coups qu'il reçût sur la teste & sur le visage, & que sa fluxion rendoit infiniment douloureux, fit craindre qu'il n'expirast entre les mains de ses bourreaux : il éleva plus d'une fois les yeux & les mains au Ciel, & offrit sa vie à Dieu, en le priant de vouloir bien éclairer ces pauvres aveugles.

Les Catechistes les mains liées derriere le dos assisterent au supplice de leur Maistre. On tascha de les intimider ; on ne reussit pas, & ils marquerent tous avoir de la peine de n'y pas participer. Il y en eut mesme un, qui plus courageux que les autres

tres, s'avança, & ſe mettant entre le Pere & les ſoldats, leur dit d'un ton de voix élevé. *Pourquoy veut-on nous épargner? c'eſt nous bien plus que noſtre maiſtre, qui devons eſtre punis, puiſque c'eſt nous qui l'avons amené dans ce pays, & qui l'aidons en tout ce qu'il fait pour la gloire du Createur du Ciel & de la Terre que nous adorons.* Le Gouverneur ne put ſouffrir la ſainte liberté du Catechiſte, il le fit meurtrir de mille coups, & dans le tranſport de ſa colere, il eſt certain qu'il l'euſt fait mourir auſſi-bien que le Pere, s'il en euſt eu l'autorité.

Aprés cette premiere exécution, on les renvoya tous en priſon dans l'eſperance d'en tirer quelque groſſe ſomme d'argent : mais le Pere manda qu'il faiſoit profeſſion de pauvreté,

qu'on ne devoit rien attendre de luy ni de ses disciples, & que d'ailleurs il leur estoit si glorieux de souffrir pour la cause du Seigneur du Ciel & de la Terre, qu'ils donneroient volontiers de l'argent, s'ils en avoient, pour obtenir qu'on augmentast leurs supplices, & qu'on voulust mesme leur oster la vie. Une réponse si ferme déconcertá le Gouverneur, qui se contenta de bannir le Pere de Saa des terres de son gouvernement, & de faire encore quelque mauvais traitement à ses Catechistes. La Sentence du Pere portoit qu'*on chassoit ce Prédicateur étranger, parce qu'il méprisoit les grands Dieux du Pays, & qu'il faisoit tous ses efforts pour détruire le culte qu'on leur rendoit.*

C'est ainsi que ce saint Missionnaire sortit de prison. Il a-

voit la teste & le visage si extraordinairement enflez qu'on auroit eu peine à le reconnoistre. Les soldats qui avoient ordre de le conduire jusqu'au lieu de son exil, ne purent le voir dans un estat si pitoyable, sans en estre touchez de compassion, & sans luy demander pardon des mauvais traitemens qu'ils luy avoient faits malgré eux. Le Pere attendri leur donna sa benediction, & pria encore Nostre-Seigneur de dissiper les tenebres de leur ignorance. Il se mit ensuite en chemin : mais comme sa foiblesse estoit extrême, & comme il tomboit presque à chaque pas ; les soldats s'offrirent à le porter tour à tour entre leurs bras. Il ne le voulut pas, & se traisna comme il put jusqu'au terme de son bannissement.

Je le trouvai presque gueri de ses playes, quand j'arrivai à *Camien-naiken-patty*. Ses dents, qui avoient esté toutes ébranlées, luy causoient encore des maux tres-aigus ; mais la douleur ne luy ostoit rien de sa gayeté ordinaire, ni du desir ardent qu'il avoit de rentrer dans le champ de bataille à la premiere occasion qui se presenteroit.

Le Gouverneur, qui l'avoit jugé, ressentit bien-tost les effets de la vengeance de Dieu. Le tonnerre tomba deux fois sur sa maison, désola ses troupeaux, & luy tua entr'autres une vache qu'il faisoit nourrir avec beaucoup de superstition. Cette mort le toucha sensiblement ; mais ce qui augmenta sa douleur, fut que le mesme coup de tonnerre, qui frappa cet animal si cher, fit disparoistre une

grosse somme d'or, qui estoit le fruit de son avarice & de ses tyrannies. Mais enfin pour mettre le comble à sa désolation, on luy osta presque au mesme temps son Gouvernement, pour une raison que je n'ay pas sçeuë, on le mit aux fers, & on le condamna à payer une grosse amende.

Un soldat qui avoit parû plus ardent que les autres à tourmenter le Pere, en fut puni d'une maniere moins funeste. Il fut blessé dangereusement à la chasse, & regardant cet accident comme une punition de sa cruauté, il pria un de ses parens d'aller se jetter aux pieds du Missionnaire, de luy demander pardon en son nom, & de le supplier de procurer quelque soulagement à son mal. Le Pere le fit avec joye, & luy envoya

ſur le champ des remedes par un de ſes Catechiſtes. Ces chaſtimens étonnerent les Gentils, & donnerent une haute idée du pouvoir du Seigneur du Ciel, qui protegeoit ſi viſiblement ſes ſerviteurs, & ceux qui luy eſtoient recommandez de leur part.

Aprés avoir demeuré prés d'un mois à *Camien-naiken-patty* à cauſe des troubles du Royaume, qui rendoient les chemins impraticables, j'en partis pour me rendre à *Aour*, qui eſt la principale maiſon de la Miſſion de Maduré.

Le P. Bouchet qui a ſoin de cette maiſon, & à qui je ſuis en partie redevable de la grace que les Peres Portugais m'ont faite de me recevoir dans leur Miſſion, ayant appris que j'eſtois arrivé ſur la frontiere de Maduré, mais

que les troupes répanduës dans le Royaume à cause de la guerre, m'empeschoient de l'aller joindre, envoya au devant de moy un fervent Chrestien, qui connoissoit parfaitement toutes les routes. Je me mis sous la conduite de ce guide, qui me fit bientost quitter le grand chemin, pour entrer dans le pays de la *Caste des Voleurs.* On la nomme ainsi, parce que ceux qui la composent, faisoient autrefois métier de voler sur les grands chemins. Quoyque la pluspart de ces gens-là se soient faits Chrestiens, & qu'ils ayent horreur aujourd'huy de l'ombre mesme du vol, ils ne laissent pas de retenir leur ancien nom, & les Voyageurs n'osent encore passer par leurs forests. Les premiers Missionnaires de Maduré furent assez heureux pour ga-

gner l'eſtime de cette *Caſte*: de ſorte qu'aujourd'huy il n'y a gueres de lieu dans le Royaume, où nous ſoyons mieux reçûs & plus en ſeureté qu'en leurs bois. Si quelqu'un, je dis de ceux meſmes qui ne ſont point encore convertis, eſtoit aſſez temeraire pour enlever la moindre choſe aux Docteurs de la Loy du vray Dieu, on en feroit un chaſtiment exemplaire. Cependant comme l'ancienne habitude & l'inclination naturelle ne ſe perdent pas ſi viſte ni ſi aiſément, on éprouve long-temps ceux qui demandent à ſe faire Chreſtiens ; mais quand une fois ils le ſont, on a la conſolation de voir, que bien loin d'exercer leurs brigandages, ou de faire le moindre tort à qui que ce ſoit, ils détournent autant qu'ils peuvent leurs com-

patriotes

patriotes de ce vice.

Depuis quelques années cette *Caste* des Voleurs est devenuë si puissante, qu'elle s'est renduë comme indépendante du Roy de Maduré: ensorte qu'elle ne luy paye que ce qu'elle juge à propos. Il n'y a que deux ans que les *Voleurs* s'estant engagez dans le parti d'un Prince, qui prétendoit avoir droit à la Couronne, assiégerent la ville de Maduré, qui estoit autrefois Capitale de cet Estat, la prirent, & l'en mirent en possession: mais ils ne conserverent pas long-temps leur conqueste; estant beaucoup plus propres à faire un coup de main qu'à défendre une ville dans les formes. Si-tost que le *Talavai* (c'est le nom qu'on donne au Prince, qui gouverne aujourd'huy le Royaume sous l'autorité de la Reyne) eut ap-

pris la prise d'une Place si importante, il assembla des troupes, se mit en marche, arriva de nuit devant la ville, en fit enfoncer une porte par trois ou quatre Elephans, & y rentra avec une partie de ses troupes, avant que ses ennemis eussent eu le temps de se fortifier ni mesme de se reconnoistre. On tua plusieurs des *Voleurs* dans l'ardeur du combat, & on en prit un beaucoup plus grand nombre. Le Prince rebelle fut assez heureux pour se sauver, & pour se retirer dans les bois de la *Caste*, qui depuis ce temps-là a esté beaucoup plus soumise au gouvernement.

Ce fut donc par le milieu de ces bois que je passai sans aucun danger, & que je me rendis à *Ariepaty*, une de leurs principales bourgardes. Nous y avions

autrefois une Eglise, mais elle a esté ruinée depuis quelques années avec la forteresse que le Prince de Maduré fit démolir, aprés s'en estre rendu maistre. Estant arrivé, je me retirai avec mes gens sous des arbres un peu à l'écart, pour laisser passer la chaleur du jour: mais à peine y eus-je demeuré un quart d'heure que je vis venir à moy le Chef d'*Ariepaty* accompagné des principaux habitans, qui me saluerent en se prosternant de la maniere que les Chrestiens ont coûtume de le faire devant les Ouvriers Evangeliques dans toute la Mission, pour monstrer aux Idolâtres l'honneur & le respect qu'ils portent à ceux qui leur enseignent la sainte Loy. Comme il y avoit plusieurs Gentils parmy ceux qui vinrent me saluer, les Chrestiens s'en séparérent,

pour venir en particulier recevoir ma benediction. Ils me marquerent les uns & les autres beaucoup de joye de mon arrivée, & m'inviterent à entrer dans leur Bourgade. Comme je témoignai que j'estois pressé de me rendre à mon terme, & que je ne pouvois m'arrester, ils m'envoyerent du lait, du ris, des herbes, & des fruits pour moy & pour ceux, qui m'accompagnoient.

Aprés que les hommes se furent retirez, les femmes vinrent me saluer à leur tour, & me prierent instamment de presser les Peres que j'allois trouver, de leur envoyer quelque Missionnaire, pour rebastir l'Eglise d'*Aviepaty*, & pour instruire un grand nombre de leurs compatriotes, qui estoient disposez à entendre la parole de Dieu, & à se con-

vèrtir. Je les asseurai que les Peres souhaitoient ardemment de leur rendre service, de bastir des Eglises, & d'augmenter parmy eux le nombre des Adorateurs du vray Dieu, qu'il en viendroit bien-tost quelqu'un, & que moy-mesme je demeurerois volontiers dans leur pays, si je n'avois ordre de me rendre au plustost à *Aour*. On fut content de ma réponse, & l'on me donna des guides, pour me conduire jusqu'à deux journées de là.

Je me remis donc en chemin, & j'arrivai ce jour-là mesme à un petit village situé entre deux montagnes, & fameux par les vols qui s'y commettent. J'avois déja choisi un lieu pour y passer la nuit, lorsqu'un des principaux habitans de ce Village me vint trouver, & me dit que je n'estois pas là en seureté, qu'on

craignoit qu'il ne m'arrivast quelque accident pendant la nuit, qu'il me prioit de le ſuivre, & qu'il me mettroit hors d'inſulte : *Car ſi quelque étourdi venoit à perdre le reſpect qui vous eſt dû*, m'ajouſta-t-il, *la faute en retomberoit ſur le Village entier, qui deviendroit par là odieux à toute la Nation.* Je m'abandonnai à la conduite de ce bon homme, qui me mena dans un grand Pagode le plus beau & le mieux baſti que j'aye veu dans ce Royaume. Il a quarante huit pieds de large ſur prés de quatre-vingt de long, mais la voute n'eſt pas aſſez élevée, c'eſt le défaut de tous les Temples des Indes. Elle eſt ſoutenuë par divers pilliers aſſez bien travaillez & tous d'une ſeule pierre. Le Portique qui fait l'entrée de ce Pagode, & qui regne ſur toute ſa largeur,

est appuyé de mesme sur huit colomnes de pierre ciselées, qui ont leurs bases & leurs chapiteaux d'un goust à la verité different du nostre, mais qui n'est point barbare, & qui plairoit en Europe. Le Temple, qui est basti de belles pierres de taille, n'a aucune fenestre. Les épaisses tenebres & la puanteur insupportable, qui y regnent, semblent avertir que ce lieu est consacré aux Démons Je passai la nuit sous le Portique ; l'eau qu'on m'y apporta pour me rafraischir, me parut estre tirée d'un cloaque, tant elle sentoit mauvais ; je n'en pûs boire, & pour ne pas augmenter ma soif, je m'abstins entierement de manger.

Je continuai mon chemin le jour suivant, & fus coucher dans un village, où j'esperois trouver

quelques rafraiſchiſſemens. Mais la guerre, qui déſole ce pays, en avoit fait fuïr tous les habitans; ainſi je fus obligé de paſſer encore ce ſoir-là ſans manger. Cependant je partis le lendemain, qui eſtoit un Dimanche, long-temps avant le jour, parce que je voulois dire la Meſſe à une petite Egliſe que nos Peres ont baſtie depuis peu au milieu des bois. Auſſi-toſt que j'y fus arrivé, & que j'eus averti les Chreſtiens de mon deſſein, ils me ſupplierent de leur donner le temps d'aſſembler les Fideles des environs. Ils s'y rendirent en ſi grand nombre que l'Egliſe ſe trouva trop petite ce jour-là. Il ſeroit difficile de vous exprimer la joye, dont ces bons Neophytes eſtoient penetrez, d'avoir le bonheur d'entendre la Meſſe. Je confeſſai les mala-

des, & je me disposois à partir, lorsque je vis arriver une grosse troupe de Chrestiens, qui venoient d'une ville éloignée de trois heures de chemin, pour m'inviter d'y aller passer quelques jours. Je leur marquai que ce seroit pour moy une grande consolation, mais que le temps n'y estoit pas propre, parce qu'on m'avoit assuré que l'Armée devoit passer en peu de jours par leur ville, & qu'ayant pris la route des bois pour l'éviter, il y auroit de l'imprudence de m'engager sans necessité dans un peril, d'où par la grace de Nostre-Seigneur, je m'estois garanti jusqu'alors; que sçachant d'ailleurs qu'un des Peres les avoit visitez depuis peu, je les priois de trouver bon que je continuasse mon voyage, ce qu'ils m'accorderent avec re-

gret, & en se recommandant à mes prieres.

J'arrivai de-là en deux jours à *Serrhine*, qui est la demeure ordinaire d'un de nos Missionnaires. Je ne l'y trouvai point, parce qu'il estoit allé depuis quelques mois visiter les Chrestiens des montagnes de Maduré: mais j'eus le bonheur d'y rencontrer le Pere Bouchet, qui estoit venu administrer les derniers Sacremens à un Chrestien moribond, & qui m'y attendoit depuis quatre ou cinq jours. Quoyque j'eusse déja veu cet illustre Missionnaire à Pondichery, je vous avouë que je l'embrassai avec des sentimens tout nouveaux de tendresse & de respect, pour s'estre interessé à me faire recevoir dans cette chere Mission. Comme il n'y avoit que trois mois qu'il estoit sorti d'une

affaire tres-fâcheuse, & qu'il n'estoit pas encore bien remis d'une maladie, qui luy estoit encore survenuë depuis, je le trouvai fort changé & dans une grande foiblesse. Voicy le sujet de la persecution, dont je parle.

Trois Catechistes ayant oublié leur devoir & la sainteté du ministére qu'on leur avoit confié, causerent de si grands scandales, qu'on fut obligé de les priver de leurs employs. Ces malheureux, au lieu de se reconnoistre & de profiter des salutaires avis qu'on leur donna, leverent le masque, devinrent Apostats, & prirent la résolution de perdre les Missionnaires & la Mission. Pour venir à bout d'un si détestable dessein, ils formerent trois chefs d'accusation contre les Prédicateurs de

l'Evangile. Le premier fut qu'ils estoient *Pranguis*, c'est-à-dire, Européans, gens infames par conséquent & execrables à toute la Nation. Le second que quoyqu'ils fussent depuis longtemps établis dans le Royaume, & qu'ils y eussent la direction & le gouvernement d'un grand nombre d'Eglises, ils n'avoient cependant jamais rien payé au Prince. Enfin la passion, qui aveugloit ces perfides, les porta à accuser nos Missionnaires d'avoir fait assassiner un Religieux d'un autre Ordre, ce qui les avoit rendus, disoient-ils, si odieux au souverain Pontife, qui est le Chef de tous les Chrestiens, qu'il avoit refusé de mettre au nombre des Saints le Pere Jean de Brito martyrisé pour la Foy dans le *Marava*. Quoyque ce fust une calomnie

atroce & ridicule que cette accusation, & que le Religieux qu'ils prétendoient avoir esté assasiné fust actuellement à Surate de retour de Rome où le Pape l'avoit fait Evesque, il y avoit cependant beaucoup à craindre qu'à la faveur de vingt mille écus qu'ils offroient au Prince pour exterminer les Chrestiens, ces miserables revoltez ne fissent chasser du Royaume tous les Ouvriers Evangeliques, & sur tout le Pere Bouchet, à qui ils en vouloient particulierement.

D'abord ce zelé Missionnaire eut recours à Dieu, & luy recommanda pendant plusieurs jours une affaire si importante. Ensuite pour prévenir les pernicieux desseins de ces scelerats, il prit la résolution d'aller saluer le Prince Regent, & de luy

demander sa protection. Cette démarche estoit si hardie qu'aucun Missionnaire ne l'avoit osé faire jusqu'alors, dans la crainte que la couleur de son visage ne le trahist, & ne le fist reconnoistre pour Européan, ce qu'il falloit éviter sur toutes choses; parce que ce Prince a une si grande horreur des *Pranguis*, que quoyqu'engagé dans une facheuse guerre, il chassa il n'y a pas long-temps des Canoniers fort habiles, qui estoient à son service, & dont il sembloit qu'il ne se pouvoit passer, dés le moment qu'il apprit qu'ils estoient Européans.

Le Pere Bouchet mettant toute sa confiance en Dieu prépare ses presens, va à la ville, se presente à la porte du Palais, demande audience au Prince, qui gouverne sous l'autorité de

la Reyne *, comme je l'ay déja dit. Car cette Princesse qui est comme dépositaire de la Couronne, fait élever avec un grand soin son petit-Fils, Prince âgé de quatorze à quinze ans, à qui le Royaume appartient, & confie cependant tout le gouvernement de l'Estat au *Talavay*, ou Prince Regent, qui en est le maistre absolu, & qui dispose de tout à sa volonté; mais avec tant de sagesse & un si parfait desinteressement, qu'on le regarde comme le plus grand Ministre, qui ait jamais gouverné le Maduré.

Mais quelque désinteressé que

* Cette Princesse s'appelle *Mangamal*. Elle a eu du Roy *Clocanada-naïken* son mari, un fils nommé *Renga-muttu-vira-Krisnapa-naiken* Prince d'une grande esperance, qui mourut de la petite verole, & qui laissa la Reine sa femme enceinte d'un fils, qui est aujourd'huy Roy de Maduré sous la tutelle de sa grand'Mere.

ſoit ce Prince, le Pere Bouchet crut qu'il ne falloit point paroiſtre en ſa preſence ſans garder le Ceremonial du pays, c'eſt-à dire, ſans faire quelques preſens. Ceux qu'il prépara eſtoient peu de choſe, mais ils eſtoient nouveaux, & c'eſtoit tout ce qu'il avoit. Il fit donc porter avec luy un Globe terreſtre d'environ deux pieds de diametre, où les noms de tous les Royaumes, Provinces, Coſtes, Mers, eſtoient eſcrits en langue *Tamul*; un autre Globe de verre d'environ neuf pouces de diametre, étamé en dedans comme les miroirs; quelques verres de multiplication, quelques verres ardens, pluſieurs curioſitez de la Chine qu'on luy avoit envoyées de la Coſte de *Coromandel*, des braſſelets de Jaís garnis d'argent; un Coq fait de coquilles
&

& travaillé avec beaucoup d'art & de propreté ; enfin des Miroirs ordinaires, & d'autres curiositez pareilles qu'on luy avoit données ou qu'il avoit achetées. De plus le Pere crut qu'il falloit mettre dans ses interests quelques Seigneurs de la Cour ; afin qu'ils parlassent en sa faveur, & qu'ils luy procurassent une audience favorable. Car il estoit de la derniere importance pour l'honneur de la Religion, & pour le bien de l'Eglise de Maduré, que la premiere fois que les Docteurs de la sainte Loy paroissoient à la Cour, ils y fussent reçûs avec quelque consideration, afin d'autoriser par-là leur Ministére auprés d'un Peuple, qui suit plus aveuglément que tout autre les volontez & les inclinations de ses Souverains.

Le Pere ayant pris ainsi les

mesures de sagesse qu'il crut necessaires, pour réussir dans son dessein, il espera tout de la bonté de Dieu, qui tient les cœurs des Princes entre ses mains, & qui les tourne comme il luy plaist. Il ne fut point trompé : le *Talavay* ou le Prince Regent le reçût avec tant d'honneur & de distinction, qu'il n'eust jamais osé esperer un accueïl si favorable. Car non-seulement il se leva dés que le Pere parut, mais il le salua de la maniere que les disciples ont coustume icy de saluer leurs maistres, & les peuples leurs Seigneurs ; ce qui consiste à joindre les deux mains, & à les élever ainsi jointes jusqu'au front. Le Pere Bouchet pour soutenir son caractere, & pour répondre à un accüeil si prévenant, salua le Prince comme les maistres font leurs disciples,

c'est-à-dire, en ouvrant les mains & en les étendant vers le Prince, comme pour le recevoir. Aprés quoy le Prince Regent fit asseoir le Pere auprés de luy sur une espéce de Sopha avec cette nouvelle marque de distinction, que ce siége se trouvant trop étroit pour tenir deux personnes commodément, le Prince se serra, pour faire asseoir le Pere auprés de luy, & mit mesme ses genoux sur ceux du Pere.

Il faut estre instruit, comme nous le sommes ici, des coustumes du pays, & de l'horreur naturelle que ces Peuples, & sur tout les *Brames* ont pour les Européans, pour comprendre combien cette reception estoit honorable. Le Pere Bouchet en fut surpris jusqu'à l'admiration aussi bien que tous les Seigneurs de la Cour, qui estoit ce jour-

là fort grosse; car il y avoit plus de cinq cens personnes, dont la plus grande partie estoient *Brames*. Le Pere estant assis auprés du Prince, de la maniere dont je viens de le marquer, fit son compliment. Il dit qu'il estoit venu du Nord, & des quartiers de la grande ville de Rome, pour faire connoistre aux Peuples de ce Royaume l'Estre souverain & les instruire de sa sainte Loy; que depuis plusieurs années estant témoin de ses actions heroïques & de tant de victoires qu'il avoit remportées sur les ennemis de l'Estat, il s'estoit senti pressé du desir de voir enfin un si grand Prince, & de luy demander l'honneur de sa protection en faveur du Ministére qu'il exerçoit; qu'un des principaux articles de la Loy qu'il enseignoit, obligeant les sujets

à estre parfaitement soumis à leur Souverain, & à luy garder une fidelité inviolable, il pouvoit s'assurer de sa fidelité, & de celle qu'il ne manquoit pas d'inspirer à tous ses disciples.

Le Prince répondit qu'il falloit que le Dieu qu'il adoroit fust bien puissant, & qu'il meritast de grands honneurs pour obliger un homme de son merite à entreprendre un si long voyage dans la veuë de le faire connoistre à des Peuples, qui n'en avoient jamais entendu parler ; qu'on voyoit assez par la maigreur de son visage, qu'il menoit une vie extrémement austere, & par les presens qu'il avoit apportez que ce n'estoit point par necessité qu'il avoit quitté son pays ; qu'on luy avoit déja parlé fort avantageusement de son esprit & de sa doctrine ;

que des occupations ſans nombre ne luy permettant pas d'entendre, comme il l'euſt ſouhaité, l'explication des figures, qui eſtoient tracées avec tant d'art ſur le Globe, qu'il luy avoit preſenté ; il avoit donné ordre au premier Aſtrologue du Royaume de conferer avec luy, pour apprendre l'uſage de cette merveilleuſe machine ; que comme il voyoit parmy ſes preſens quelque choſe, qui feroit plaiſir à la Reyne, il le quittoit pour quelques momens, afin d'aller luy-meſme l'offrir à ſa Majeſté. Le Prince ſe leva au meſme tems, & ordonna à quelques Seigneurs de mener le Pere dans le Jardin, où ils luy tiendroient compagnie juſqu'à ſon retour.

La Reyne, charmée de la nouveauté des preſens, les reçut avec joye, & en fit de grands

éloges. Elle admira sur tout le Globe de verre, les Brasselets & le Coq de coquilles qu'elle ne pouvoit se lasser de regarder. Elle ordonna au Prince Regent de remercier de sa part le Docteur étranger, de luy faire toute sorte d'honneurs, & de luy accorder tout ce qu'il demanderoit.

Comme le Pere Bouchet avoit disparu aux yeux de la Cour, & qu'on l'avoit mené au Jardin, le bruit se répandit dans le Palais, & du Palais dans la ville qu'on l'avoit arresté & mis en prison. Cette nouvelle fit triompher pour fort peu de temps les ennemis de nostre sainte Religion, & jetta dans une terrible consternation les Chrestiens, qui attendoient avec inquietude quel seroit le succez de cette visite. Mais la tristesse des Fide-

les se changea bientost en des transports de joye, dont ils n'estoient pas les maistres. Car le Prince estant de retour de l'appartement de la Reyne, reçut le Pere en presence de toute la Cour avec les mesmes honneurs, qu'il a coustume de recevoir les Ambassadeurs, c'est-à-dire, qu'il luy mit sur la teste en forme de voile une piece de Brocard d'or longue d'environ huit pieds, & répandit sur luy des eaux de senteur, aprés quoy il luy déclara qu'il avoit un ordre exprés de la Reyne de luy accorder tout ce qu'il demanderoit.

Si le Pere eust voulu alors dire un mot contre les Catechistes Apostats, qui depuis plusieurs mois causoient tant de troubles & tant de scandales dans son Eglise, il est certain que le Prin-

ce

ce les eust fait punir severement, & les eust mesme peut-estre bannis du Royaume. Mais le Missionnaire animé de l'esprit du Sauveur, & se souvenant qu'il estoit Pere, ne voulut pas perdre ses enfans, quoyqu'ingrats & traistres à Jesus-Christ & à son Eglise. Il se contenta de les pouvoir mettre par sa visite hors d'estat de nuire à la Religion, & de tromper desormais les Peuples par leurs calomnies & par leurs noires accusations. Aprés avoir donc marqué à ce Prince qu'il estoit infiniment sensible à ses bontez, il luy demanda tout de nouveau pour luy & pour ses disciples la grace de vouloir bien les proteger, luy promettant que pour reconnoistre la faveur qu'il leur feroit, luy & eux prieroient tous les jours le Seigneur du Ciel & de la Terre, qu'ils

adoroient, de le combler de toute sorte de prosperitez, & de le rendre toûjours victorieux de ses ennemis. Le Prince de son costé promit de ne le pas oublier, & aprés l'avoir salué, comme il avoit fait d'abord, il se retira ordonnant à ses Officiers de faire porter le Pere par toute la ville dans le plus beau Palanquin de la Cour, afin que tout le monde sçeust qu'il honoroit ce Docteur étranger, & qu'il le prenoit sous sa protection.

La modestie du Pere Bouchet eut beaucoup à souffrir en cette occasion, il délibera, s'il ne devoit pas refuser cet honneur public qu'on luy vouloit faire; mais aprés y avoir pensé devant Dieu, il crut qu'il estoit de la gloire du Seigneur & de l'honneur du Christianisme, que tous

les habitans de la Capitale du Royaume fussent convaincus que le Prince estimoit la Religion qu'il enseignoit, & qu'au besoin elle trouveroit dans luy un azile. Il entra donc dans le Palanquin qu'on luy avoit préparé, & souffrit qu'on le portast par toute la ville au bruit des instrumens. Cette pompe attira bientost dans les ruës par où il passoit, une multitude infinie de peuple, qui le saluoit avec beaucoup de respect. Les Fideles, qui avoient esté jusqu'alors dans la crainte de voir leur Religion méprisée & condamnée par le Prince, suivoient en foule avec des applaudissemens, & des cris de joye qu'on ne sçauroit exprimer, publiant tout haut qu'ils estoient Chrestiens & disciples du Docteur étranger. Le succez de cette espéce de triom-

phe affermit les Neophytes dans leur foy ; & acheva de détermi-ner un grand nombre d'Idolâ-tres à demander le saint Bapteſ-me. On ne ſe contenta pas de conduire le Pere Bouchet par toute la ville de *Ticherapali*, on le porta de la meſme maniere juſqu'au lieu de ſa réſidence, qui eſt éloignée de la Capitale d'en-viron quatre lieuës. Sitoſt qu'il y fut arrivé, il aſſembla les Chreſtiens dans l'Egliſe, qui eſt dédiée à la ſainte Vierge, pour remercier Dieu tous enſemble de la grace qu'il venoit de leur faire dans une occaſion ſi déli-cate & ſi importante.

Le croiroit-on? la voix de Dieu, qui prenoit ſi viſiblement la défenſe du Pere contre ſes calomniateurs, ne fit aucune im-preſſion ſur l'eſprit des trois A-poſtats, on les preſſa encore de

rentrer dans leur devoir, & de ne pas continuer à scandaliser leurs freres avec un danger si manifeste de s'attirer quelque chastiment d'éclat. Ils demeurerent opiniastres, & le Pere se vit forcé de renouveller publiquement l'excommunication, qui avoit déja esté fulminée contre eux par un de nos Missionnaires. Comme on n'avoit point encore vû dans cette Chrestienté d'exemple d'une severité pareille, les Fidelles en furent vivement frappez, & regardant ces trois rebelles comme des membres veritablement pourris depuis qu'on les avoit retranchez du corps de l'Eglise, ils ne voulurent plus avoir de commerce ni aucune sorte de communication avec eux. Ces malheureux jusqu'alors incapables de revenir à eux,

mesmes, sentirent vivement ce dernier coup, qui les rendoit tout à la fois un objet d'horreur pour les Chrestiens, & les exposoit aux railleries des Infideles, qui les montrant au doigt, se disoient les uns aux autres; *voilà les traitres à leurs Docteurs*, c'est-à-dire, selon les idées qu'on a en ce pays-cy de la trahison, *voilà les plus méchans hommes, & les ames les plus noires qui soient au monde.* Deux d'entre-eux ne pouvant soutenir ces reproches sanglans, aprés six mois entiers de revolte, vinrent se jetter aux pieds du Pere, penetrez de douleur de leur apostasie, & des maux effroyables qu'ils avoient voulu causer à cette Eglise naissante. Le Pere, qui soupiroit depuis long-temps aprés le retour de ces brebis égarées, les reçût avec bonté,

& aprés une confession publique & une retractation autentique qu'ils firent dans l'Eglise, de leur desertion infâme, de leurs calomnies & noires accusations, ils receurent l'absolution, & furent remis au nombre des Fideles. Pour le troisiéme, il demeura obstiné dans son Apostasie, & il y a peu d'apparence qu'il se reconnoisse jamais, si Dieu par un coup de grace extraordinaire ne le convertit.

Quoyque cette affaire se fust heureusement terminée, les peines & les fatigues que le Pere Bouchet s'estoit données, pour la faire reussir, estoient si grandes qu'il en tomba malade, & il n'estoit pas encore bien rétabli, lorsque je le trouvai à *Serrhine*. Nous n'y demeurasmes qu'un jour, & dés le lendemain

nous nous rendiſmes à *Aour*, qui n'en eſt éloigné que d'une petite journée. Quand le Pere Bouchet vint dans la Miſſion de Maduré, il y a environ douze ans, les Miſſionnaires y vivoient encore dans une ſi grande crainte & avec tant de circonſpection, qu'ils n'oſoient entrer que de nuit dans les Bourgades : mais les choſes, graces à Dieu, ont bien changé depuis ce temps-là. Car non-ſeulement nous entraſmes en plein jour dans *Aour*; mais les Chreſtiens des Bourgades voiſines s'eſtant aſſemblez, nous y reçûrent au ſon des inſtrumens, & avec des cris d'allegreſſe, qui me penetrerent juſques au fond de l'ame, & me firent verſer bien des larmes de joye & de conſolation. Il eſt incroyable quel eſt l'amour, la tendreſſe & le reſpect que les Chreſ-

tiens de cette Bourgade ont pour le Pere Bouchet, qu'ils portent tous dans leur cœur, parce qu'ils sont persuadez qu'il les aime tous aussi comme comme ses veritables enfans. Nous allasmes droit à l'Eglise, que nous trouvasmes ornée, comme si c'eust esté le jour de Pasques. On y rendit graces à Dieu & à la tres-sainte Vierge de l'heureux succez de mon voyage, avec des démonstrations d'affection que j'attribuai à l'estime que le Pere Bouchet s'est acquise à luy-mesme & à tous ceux, qui sont profession du mesme institut que luy.

Peu de jours aprés, je reçûs visite de ceux de nos Peres, qui sont leur demeure proche d'*Aour*, & ceux qui en sont plus éloignez, me firent l'honneur de m'escrire. Je m'estois toujours

formé une haute idée de la vertu & du merite de ces hommes Apostoliques; mais depuis que j'ay eu l'avantage d'en voir plusieurs & de les pratiquer, j'avoüe que je ne les connoissois qu'à demy. Ce sont de vrais Apostres. A la maniere dont ils vivent, & dont ils attirent sur leurs travaux les benedictions du Ciel, je ne suis point surpris qu'ils fassent tant de conversions: Mais je me trouve bien temeraire d'avoir esperé pouvoir atteindre à leurs hautes vertus, & j'admire leur charité de me souffrir parmy eux. Je vous parle, Mon cher Pere, dans une parfaite ouverture de cœur, & sans aucune veuë de flatterie ou d'humilité.

Comme il est à propos qu'un nouveau Missionnaire se forme auprés de quelqu'un des anciens

à la maniere admirable, dont on cultive cette précieuse vigne du Seigneur, tous les Peres furent d'avis que je demeurasse à *Aour* avec le Pere Bouchet Visiteur de la Mission, parce qu'en mesme temps je pourrois le soulager dans les travaux, dont il estoit accablé. Je fus tres-sensible à la grace qu'on me faisoit de me donner un maistre si experimenté. *Aour* est aujourd'huy sans contredit la Mission la plus considerable de Maduré, non-seulement à cause du voisinage de la Capitale du Royaume, mais parce qu'il y a vingt-neuf Eglises qui en dépendent; dans lesquelles on compte plus de trente mille Chrestiens. C'est le fruit des travaux du Pere Visiteur. Il n'y avoit à *Ticherapaly*, quand il y vint, que des Eglises de *Parias* la derniere de toutes

les *Castes*, ce qui donnoit aux Gentils tres-peu d'idée de nostre sainte Religion. Aujourd'huy il y a quatre Eglises pour les *Castes* hautes dans quatre endroits differens de cette grande ville. Quoyque toutes ces Eglises ne soient basties que de terre & couvertes de paille, elles ne laissent pas d'estre fort propres & fort ornées au dedans. Mais nous souhaiterions ardamment qu'il y en eust au moins une de pierre, qui égalast ou qui surpassast les Temples des Idoles. Ce ne sçauroit estre que quand il plaira à Dieu d'inspirer la pensée en Europe à quelque ame genereuse de nous en donner le moyen. Cela serviroit beaucoup au progrez de la Religion, au moins si nous en jugeons par ce qui est arrivé à *Aour*.

Lorsque le Pere Bouchet s'y

établit, ce n'estoit qu'un méchant petit village, où il y avoit tres-peu de Chrestiens. Comme il connoist parfaitement le genie de ces Peuples, qui se laissent prendre par les sens, il résolut d'y bastir une Eglise assez belle pour donner de la curiosité, & y attirer les Infidelles. Elle ne fut pas plustost achevée qu'on venoit la voir de toutes parts ; & sur tout de la ville Capitale, qui n'en est, comme j'ay déja dit, qu'à quatre lieuës. Cela donnoit occasion au Pere de parler de Dieu à une grande multitude de peuple ; plusieurs se convertirent, & vinrent s'établir à *Aour*, qui est devenu par là une des plus grosses Bourgades du Royaume. Vous ne serez peut-estre pas fasché de sçavoir comment est faite cette Eglise, & qu'avec assez peu de

dépenſe dans un pays où rien n'eſt cher, il ſeroit aiſé d'en faire plus d'une ſemblable.

Elle eſt baſtie au milieu d'une grande Cour. Les murailles de diſtance en diſtance ſont peintes & ornées en dedans de hautes colomnes, qui ſoutiennent une corniche laquelle regne tout autour du baſtiment. Le pavé eſt ſi propre & ſi bien uni qu'il paroiſt n'eſtre que d'une ſeule pierre de marbre blanc. L'Autel eſt au milieu de la croiſée, afin qu'on le puiſſe voir de tous coſtez. Huit grandes colomnes, qui ſoutiennent une couronne Imperiale, en font tout l'ornement, l'or & l'azur y brillent de toutes parts, & l'architecture Indienne meſlée avec celle d'Europe y fait un tres-agreable effet. Comme cette Egliſe eſt dédiée à la ſainte Vierge, les Chreſ-

tiens y viennent en pelerinage de tous les endroits du Royaume, & les graces continuelles qu'ils y reçoivent par la puissante intercession de la Mere de misericorde, animent & soutiennent leur foy, qui est encore pure & en sa premiere vigueur. J'espere que vous lirez un jour avec plaisir dans l'histoire de l'Eglise de Nostre-Dame d'*Aour*, que le Pere Bouchet a dessein de composer, un grand nombre de miracles, dont plusieurs personnes dignes de foy ont esté témoins oculaires. Mais je ne puis m'empescher de vous escrire ce qui arriva peu de temps avant mon arrivée à une femme idolâtre.

Elle demeuroit à trois journées de chemin d'*Aour*, & elle estoit affligée d'un mal, qui depuis quatre ou cinq ans lui avoit

osté l'usage de la parole. Sa famille, qui l'aimoit beaucoup, avoit essayé tous les remedes naturels & mesme les diaboliques pour la guerir, mais toujours inutilement. On l'avoit enfin abandonnée, & le mal estoit jugé desormais incurable, lorsqu'un Chrestien entrant par hazard dans cette maison, & voyant l'estat pitoyable où estoit cette femme, en fut touché. Aprés avoir oüi le détail des médicamens, & les sortiléges qu'on avoit épuisés sur elle: *Vous avez grand tort*, s'écria-t-il penetré d'une vive foy, *de n'avoir pas eu recours au Dieu que nous adorons. Il commande à la nature comme il luy plaist, & si vous me promettez de vous faire Chrestiens, je vous apprendrai un moyen infaillible de rendre la santé à vostre malade.* On lui promit tout ce qu'il voulut;

lut; *Eh bien*, repartit-il, *que quelques-uns d'entre vous viennent donc avec moy à Aour; c'est là que se trouve le remede, dont je parle.* Il partit le jour mesme avec trois ou quatre des parens de cette pauvre malade, ils arrivent à *Aour*; la beauté de l'Eglise & l'air majestueux de la statuë de la sainte Vierge, qui est placée sur l'Autel, les charma d'abord. On leur expliqua le pouvoir qu'avoit auprés de Dieu, celle, dont ils admiroient l'image. Ils promirent de nouveau de se faire Chrestiens, si leur parente recouvroit la parole & la santé par l'intercession de la Mere de Dieu; aprés quoy on leur donna dans un petit vase de l'huile de la lampe qui brule devant l'Autel. Le Chrestien, qui les accompagnoit toujours, estant de retour chez la malade, se

mit à genoux devant une Image de la sainte Vierge qu'il avoit apportée, & aprés avoir fait sa priere avec beaucoup de ferveur, il versa sur la langue de la muette deux ou trois goutes de la liqueur qu'on avoit apportée. Il fit la mesme chose le lendemain & les jours suivans; enfin le cinquiéme jour au grand étonnement des parens & de plusieurs gentils, qui se trouverent assemblez, la malade commença à parler avec une entiere liberté, & se trouva quelques jours aprés en parfaite santé. Elle vint à *Aour* avec cinq de ses parens remercier Dieu & la sainte Vierge de sa guérison; tous se firent instruire, & remporterent chez eux la précieuse grace du Baptesme.

Je ne puis non plus omettre icy la faveur particuliere, dont

je me suis crû redevable à la sainte Vierge. Il n'y avoit que deux jours que j'estois arrivé à *Aour*. Aprés avoir assisté le soir avec le Pere Bouchet aux prieres & aux autres exercices de pieté qu'on a coustume de faire à l'Eglise, nous entrasmes dans la chambre, où deux de nos Peres, qui estoient venus me rendre visite, recitoient ensemble leur Breviaire à la lumiere d'une petite lampe. Je crûs voir au milieu de la chambre une espéce de corde, semblable à celles, dont nous nous servons à lier nos cheveux sur le haut de la teste, je la ramassai pour voir à la lampe à quoy elle pouroit estre bonne. Je fus bien surpris d'apercevoir que ma corde prétenduë estoit un serpent, qui se dressoit pour me piquer. Je le laschai tout effrayé, & on le tua

dans le moment. Je ne conçois pas comment je n'avois pas ſenti plutoſt le mouvement de ce ſerpent, ou comment il ne m'a-voit pas piqué, dés qu'il ſe ſentit touché. Je n'en ſerois pas rechapé; car la morſure de cette eſpéce de ſerpent eſt ſi dangereuſe, qu'il n'y a point de remede, quoyqu'il y en ait en ce pays d'excellens contre les bleſſûres de preſque tous les autres. J'attribuai ma conſervation à la protection de la Mere de Dieu, qui ne voulut pas que je perdiſſe la vie, avant que d'avoir travaillé dans cette Miſſion à procurer la gloire de ſon fils. Je m'y engageai ſur l'heure meſme par de nouvelles promeſſes.

Le Pere Bouchet pourroit dire d'*Aour* à peu prés ce que ſaint Gregoire le Thaumaturge diſoit en mourant, de ſa ville Epiſco-

pale. *Il n'y avoit que dix-sept Chrestiens, quand j'y vins ; graces à Jesus-Christ, je n'y vois aujourd'huy que dix-sept Infideles.* Il ne reste dans toute cette grosse Bourgade que deux ou trois familles de gentils. De là vient aussi que tous les exercices de la Religion chrestienne s'y pratiquent avec autant de liberté & de paix qu'on le pourroit faire en France. Tous les matins à la pointe du jour on se rend à l'Eglise pour la priere. On commence par reciter en commun la couronne ou chapelet de Nostre-Seigneur, qui est composé de trente-trois *Pater* en mémoire des trente-trois années qu'il a vescu sur la terre. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'aprés chaque *Pater* on demande à Dieu la grace d'acquerir quelque vertu, de vaincre quelque

vice, ou de garder quelqu'un de ses Commandemens. On prie ensuite pour les necessitez communes & particulieres de la Mission, pour les Ames du Purgatoire, & enfin pour ceux qui sont en peché mortel, selon l'ancien usage établi dans les Indes par saint François Xavier. Dans la difficulté qu'ont nos Peres de se trouver par tout pour baptiser les enfans & pour absoudre les adultes moribonds, ils se sont particulierement appliquez à apprendre à tout le monde à former un Acte de Contrition, & à bien prononcer la forme du Baptesme. Pour cela tous les matins sans manquer, aprés la priere, on recite tout haut la formule de l'un & de l'autre. Nos Missionnaires se trouvent fort bien d'avoir introduit cet usage. Les Chrestiens baptisent

chaque année un grand nombre de petits enfans des gentils, quand ils les voyent prests d'expirer, & nous avons sujet de croire que l'habitude de s'exciter à la contrition est un remede bien salutaire aux adultes, qui ont receu le Baptesme, lorsqu'ils sont surpris ou qu'ils meurent dans les voyages loin des Eglises & des Missionnaires.

Il y a peu de jours qu'il ne se fasse des Confessions, des Communions & des Baptesmes. Voicy l'ordre qu'on y tient. Les premiers exercices du matin estant finis, le Pere ou le Catechiste préparent en public à la Confession, ceux qui veulent se confesser. Pendant que le Pere entend les Confessions, le Catechiste dispose au Baptesme ceux, qui doivent estre baptisez. Les Confessions

eſtant achevées, on fait les Baptefmes, à moins que les Confeſſions n'emportent trop de temps ; car ces jours-là on remettroit les Baptefmes à l'aprés-dinée. La Meſſe ſe dit enſuite, avant laquelle on prépare auſſi à la Communion ceux, qui ſont jugez dignes d'en approcher: de ſorte que jamais les Fideles ne ſe confeſſent, ni ne communient qu'on ne les inſtruiſe de nouveau, comme s'ils ne l'avoient point encore fait. Le reſte du jour depuis la Meſſe juſqu'au ſoir les Miſſionnaires font le Catechiſme ou aprennent les prieres aux Catechumenes. Au coucher du ſoleil, on vient à la priere du ſoir, qui n'eſt pas moins longue que celle du matin, on y fait l'examen de conſcience, on y recite chaque jour à deux chœurs la troiſiéme partie du Roſaire,

Rosaire, ajoustant à la fin de chaque dixaine une priere particuliere à l'honneur d'un des Mystéres de la tres-sainte Vierge. On finit par le *Salve Regina*, qui chaque jour est suivi d'une exhortation ou d'une instruction que le Pere fait sur quelqu'un des devoirs de la vie chrestienne, ou si le Pere est absent, le Catechiste lit un Chapitre de quelqu'un des Livres que les Missionnaires ont composé.

L'exercice des Dimanches est à peu prés semblable, excepté que le peuple estant plus nombreux, on multiplie plusieurs fois les mesmes exercices, & que le travail est beaucoup plus grand. Ce n'est que vers le midy qu'on dit la Messe à cause des Confessions. Le Prestre montant à l'Autel, on lit une courte methode pour assister avec

fruit au ſacrifice. Enſuite on chante des Cantiques au ſon des inſtrumens juſqu'au temps de la Communion qu'on recite tout haut les Actes que doivent faire ceux qui reçoivent J. C. Pendant que le Celebrant ſe des-habille, qu'il fait l'action de graces, & qu'il ſe recüeille un moment pour la Prédication, qu'on ne manque jamais de faire les Dimanches, on repete encore tout haut les principales prieres du Chreſtien & l'abregé de la doctrine du ſalut. Le Pere monte en chaire qui eſt placée ordinairement à la porte de l'Egliſe, afin qu'on l'entende & dedans & dehors. Ainſi il eſt toujours deux ou trois heures aprés midy avant qu'on ſe retire. Il paroiſt qu'aprés un travail auſſi violent que celuy-là dans un climat brulant ; un repas de ris &

d'herbes cuites à l'eau ſans pain, ſans vin, ſans chair, ſans poiſſon, n'eſt gueres capable de ſoutenir ni de fortifier un homme, qui outre ce que je viens d'expliquer, a ſouvent confeſſé prés de la moitié de la nuit. Encore ne prend-on gueres en repos ce peu de nourriture: car il faut quitter preſque auſſi-toſt, pour aller adminiſtrer le Bapteſme, qui ſe donne à bien plus de monde les feſtes que les jours ouvriers: mais Dieu ſupplée par ſa bonté, & nous fait trouver des forces. Je ne vous parle point d'un travail qu'on peut regarder comme un caſuel, quoyqu'il ſoit ſouvent de tous les jours & de toutes les heures du jour: c'eſt de prévenir les querelles, de reconcilier les ennemis, d'accorder les differens, de répondre à des doutes de

conſcience, de viſiter les malades, d'examiner les empeſchemens des mariages & d'en relever quand on le peut. Ce dernier point nous embarraſſe ſouvent, à cauſe d'une infinité de couſtumes de ce pays differentes des noſtres, & auſquelles il faut avoir de grands égards. Au milieu de tant d'occupations, ce ſont les Confeſſions qui nous accablent. En cinq mois que j'ay demeuré à *Aour*, il n'y a eu que trois ou quatre jours où nous n'en ayons point eu à entendre, & il eſt aſſez ordinaire que dans la ſuite de tant d'exercices differens la nuit vienne, ſans que nous ayons pû trouver un moment pour reciter noſtre Breviaire; de ſorte que dans l'accablement où l'on ſe trouve, il faut encore dérober au ſommeil le temps neceſſaire pour prier Dieu.

Mais je puis vous asseurer que les exercices, dont je viens de parler, ne sont pourtant rien encore, en comparaison de ceux des Festes les plus solemnelles. Je fus témoin de ce qui se passa le jour de l'Assomption de Nostre Dame derniere. Les Chrestiens se rendirent à *Aour* plusieurs jours auparavant pour se confesser : car le jour de la solemnité on ne pourroit contenter qu'une tres-petite partie de ceux qui veulent faire leurs dévotions. On commença donc huit jours avant la Feste à se préparer à la passer saintement. Chaque jour on fit sur le mystére & sur une des principales vertus de la sainte Vierge, un Sermon qui estoit suivi de prieres & d'autres exercices de pieté. Plusieurs jeûnerent pendant les huit jours, & quelques-uns

ne mangerent que des herbes. On chanta tous les jours des Cantiques à l'honneur de la Mere de Dieu, & l'on diſpoſa un grand nombre de Catechumenes à recevoir ce jour-là le ſaint Bapteſme. Comme la perſécution arrivée dans une Province éloignée avoit obligé deux de nos Peres à ſe retirer à *Aour*, nous nous trouvaſmes quatre Miſſionnaires, qui fuſmes ſi occupez pendant tout ce temps-là, qu'à peine puſmes-nous fournir aux penitens qui ſe preſentoient. Le jour de la Feſte nous chantaſmes une grand'Meſſe. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer quelle eſt la joye & la dévotion qu'ont ces Peuples, de nous voir officier ſolemnellement. La Meſſe fut precedée & ſuivie de deux Proceſſions, qui ne ſe firent pas avec moins d'appareil. La

multitude des Chreſtiens & des Gentils, qui y aſſiſterent, fut innombrable. Il eſtoit plus de trois heures aprés midy, quand la ceremonie fut achevée. J'eus le bonheur d'administrer le Bapteſme ce jour-là à ſoixante & dix-huit perſonnes. Il en reſtoit encore cent trente-ſept à baptiſer que je remis au lendemain. Je fus ſi fatigué du travail de ces deux jours-là, de la prononciation des prieres & des Onctions, des ſignes de Croix, de l'infuſion de l'eau, qu'il m'avoit fallu recommencer tant de fois, que je puis dire ſans exaggeration qu'il me falloit ſoutenir les bras ſur la fin, & que je n'avois preſque plus de voix pour prononcer les paroles Sacramentales & les Oraiſons du Rituel. Ce qu'il y a de conſolant pour nous, c'eſt que nous ne cele-

brons aucune Feſte avec cet appareil, qu'elle ne ſoit ſuivie de la converſion de pluſieurs Idolâtres. Ainſi on regarde peu à la peine, par l'eſperance qu'on a de faire connoiſtre la Religion à une multitude de gens qui viennent là par curioſité, dont il y en a toujours quelques-uns, qui ſe laiſſent gagner.

La tranquilité avec laquelle vous voyez que nous faiſons nos fonctions, n'empeſche pas que nous n'ayons de frequentes allarmes, & que nous ne ſoyons chaque jour à la veille de quelque perſecution. Pendant le peu de ſéjour que j'ay fait à *Aour*, nous nous ſommes trouvez trois fois ſur le point de prendre la fuite & de nous retirer dans les bois, où l'on avoit déja porté ce que nous avions de plus précieux, c'eſt-à-dire les Ornemens

de l'Eglise & nos Livres. Mais aprés beaucoup de travail l'esperance du martyre est tout ce qui doit flater un Missionnaire. Et en attendant cette grace, si Dieu nous en jugeoit dignes, nous ne manquons pas d'occasions de souffrir pour nous y préparer.

J'avois oüi dire, & je m'estois bien attendu avant que de venir icy qu'on n'y trouvoit ni pain, ni viande, ni œufs, ni poisson, ni vin que celui dont on use à la Messe: mais je vous dirai naturellement que ce que j'ay veu est toute autre chose encore que ce que je m'estois figuré. On ne boit que de l'eau, qui est souvent tres-bourbeuse, & qui jamais n'est bien pure, estant puisée dans des estangs, où les hommes & les animaux se lavent tous les jours. On ne man-

ge que des herbes & des legumes, le goust en est insipide ou si amer, que rien dans nos racines d'Europe n'en approche. Il faut y estre accoustumé dés l'enfance pour en pouvoir manger sans degoust. Je me souviens à cette occasion d'un mot que dit fort agréablement un Missionnaire nouvellement arrivé. On luy demanda ce qu'il pensoit des herbes qu'on luy servoit. *J'avois crû jusqu'à present*, répondit-il en riant, *qu'il n'y avoit que les animaux qui eussent du fiel; mais je vois que dans ce pays les herbes mesmes & les légumes n'en manquent pas.* Il nous est permis de nous servir de beurre pour les assaisonner, mais ceux qui nous les préparent (car ce seroit deshonorer le Ministére au jugement des Indiens, que de nous faire nous-mesmes à manger)

ceux, dis-je, qui nous les préparent, le font si mal, que c'est toujours une vraye mortification pour nous que de manger. D'ailleurs le ris, qui sert de pain, estant cuit dans l'eau simple, oste le goust qu'il pourroit y avoir. On croit dans les commencemens qu'avec un peu de courage on s'accoustumera à cette nourriture, toute insipide qu'elle est; mais l'estomach en prend peu à peu une si grande horreur que ce n'est que par pure necessité, qu'on se resout à manger. Les fruits sont si rares qu'on regarde comme un regal d'avoir pour sa collation quelque rave ou quelque petit concombre. Il nous est souvent arrivé au Pere Bouchet & à moy de n'avoir le soir, les jours mesmes que nous ne jeusnions pas, qu'un méchant morceau de ga-

lette cuite ſur la braiſe & à demi brulée.

Les peines d'eſprit paſſent ſouvent de beaucoup celles du corps. Ce que ſaint Paul appelloit la ſollicitude des Egliſes, ſe fait ſentir icy d'une maniere bien vive. Apprendre que les Temples du vray Dieu ſont abbatus ou brulez, les Fideles mis en priſon ou tourmentez avec danger de perdre la Foy, les Bourgades Chreſtiennes ravagées ou détruites par les guerres continuelles que ſe font les *Rajas* & les petits Princes, à qui le Roy de Maduré laiſſe vuider leurs querelles particulieres par les armes ; voir ceux ſur qui l'on croyoit pouvoir compter, tomber dans une apoſtaſie honteuſe, ou retourner à l'Idolâtrie, aprés avoir eſté long-temps Catechumenes, & les Catechiſtes enfin eſtre quel-

quefois les premiers à ſcandaliſer le peuple par leurs mauvais exemples, ou à troubler par enteſtement & opiniaſtreté les Miſſionnaires dans l'exercice de leur Miniſtére, ſans qu'on oſe les punir, pour ne pas attirer à toute la Miſſion une cruelle perſecution, ſont des peines que l'on ſouffre ſouvent ici. Peut-on voir de telles foibleſſes, ſans en eſtre affoibli ſoy-meſme au ſens que le dit l'Apoſtre des Nations; & eſtre témoin de tels ſcandales ſans en avoir une vive douleur?

Ajoutez la ſolitude affreuſe dans une Miſſion éloignée pour l'ordinaire de toute connoiſſance, nulle ſocieté qu'avec des gens ſans agréement & ſans politeſſe, un ceremonial le plus embarraſſant & le plus ridicule preſque en tout qu'on puiſſe imaginer; la privation durant les

années entieres de tous les ſecours ſpirituels qu'on ne peut recevoir que par le miniſtére, d'autruy, la communication des lettres tres-rare & tres-difficile par la crainte d'eſtre reconnus pour Européans ou de donner quelque ſoupçon, ſi l'on nous ſçavoit en commerce avec les Portugais & les autres Européans de la Coſte, & d'attirer enſuite ſur nous des perſécutions comme il eſt arrivé plus d'une fois. Au milieu de tout cela on gagne beaucoup d'ames à Jeſus-Chriſt, & comme j'ay dit, l'on conſidere tout cela comme une préparation au martyre. On n'en ſçauroit trop acheter la grace: voilà ce qui ſoutient.

Pendant le temps que j'ay demeuré à *Aour*, le Pere Bouchet a eſté preſque toujours incommodé, ce qui m'a obligé de me

charger du ſoin des malades pour leur adminiſtrer les Sacremens. On n'attend pas icy à l'extremité, pour appeller un Confeſſeur: avant qu'il y ait du danger, on nous envoye chercher d'une, de deux & de trois journées, d'où il arrive ſouvent que le mal n'ayant point eu de ſuite, nous trouvons à noſtre arrivée le malade en parfaite ſanté. Outre ces voyages, qui ont eſté aſſez frequens, j'ay fait la viſite de toutes les Egliſes de la dépendance d'*Aour.* J'arreſtai prés d'un mois à *Coulmeni.* C'eſt une groſſe Bourgade, où il y a une belle Egliſe, fondée par un fervent Chreſtien nommé *Chinapen.* Cet homme eſtant encore jeune, rencontra par hazard un Catechiſte, qui expliquoit la doctrine chreſtienne à quelques Neophytes, il

y prit gouſt, & ſe trouvant bientoſt inſtruit, il demanda le Bapteſme. On differa dans la crainte que ſes parens ne le pervertiſſent ; mais il fallut enfin ceder à ſa ferveur. Aprés qu'il fut baptiſé, il eut à ſouffrir de grandes perſecutions de ſa famille & de ſes voiſins, eſtant le ſeul de la Bourgade qui fuſt Chreſtien. Loin de ſe rendre à leurs inſtances, il travailla ſi utilement qu'il gagna pluſieurs de ſes compatriotes & toute ſa famille, qui eſtoit nombreuſe. Il baſtit d'abord une petite Chapelle, & enſuite une grande Egliſe, où s'aſſemblerent pendant mon ſéjour diverſes troupes de Chreſtiens des lieux circonvoiſins, & entr'autres de *Chirangam*, qui n'eſt éloigné de *Coulmeni* que d'environ quatre lieuës.

Le *Chirangam* eſt une Iſle que forme

forme le fleuve *Caveri* vis-à vis de la ville de *Tichcrapali*, Capitale du Royaume. C'est un lieu des plus fameux, qui soient dans l'Inde. Il y a un Temple entouré de sept enceintes de murailles, qui passe pour le plus saint de tout le pays. Ainsi il ne faut pas s'étonner que les habitans de cette Isle soient plus superstitieux & plus obstinez que les autres dans l'Idolâtrie. Il n'y a que peu d'années que la Foy a commencé d'y penetrer, & que le Pere Bouchet y a fait élever une petite Eglise. Les Chrestiens au nombre d'environ quatre-vingt ont coustume de s'y assembler au son d'une clochette, ce qui chagrine fort les Prestres du Temple voisin. Ils ont souvent tenté de bruler le petit édifice : mais Dieu n'a pas permis qu'ils soient encore

venus à bout d'exécuter leur mauvais dessein.

En sortant de *Coulmeni*, où j'eus la consolation de baptiser en un mois trente & un Catechumenes, je passai par le village d'*Adatura*; j'y confessai & communiai ceux, qui n'avoient pû venir à *Coulmeni*, & je me rendis à *Aour*, où le Pere Bouchet de son costé avoit baptisé en mon absence quarante-trois personnes. Le lendemain m'entretenant avec ce saint Missionnaire, je luy disois que par la misericorde de Nostre-Seigneur, il me sembloit que nostre Mission joüissoit d'une assez grande paix. *Helas, mon cher Pere*, me répondit-il, *le calme trop grand est toujours icy la marque de quelque prochaine tempeste. Vous l'éprouverez.* En effet dés ce soir-là mesme nous receusmes deux

nouvelles, qui nous affligerent beaucoup. La premiere fut l'embrasement de l'Eglise de *Calpacam*, la plus belle de la Mission aprés celle d'*Aour*. Elle avoit esté brulée par un parti de Cavalerie du Roy de *Tanjaour*, qui estant en guerre avec celui de Maduré, désoloit la campagne, & ravageoit tout ce qu'il rencontroit.

L'autre nouvelle plus triste encore, fut l'emprisonnement du Pere Borghese, qu'on avoit enlevé de sa maison & mené au Gouverneur general des Provinces Meridionales de ce Royaume. Il y avoit long-temps qu'on le menaçoit de cette insulte, mais il s'observoit, & sans donner aucune prise à ses ennemis, il continuoit ses exercices à l'ordinaire, & convertissoit un grand nombre d'Idolâtres, sur tout de

la Caste des *Chanes*, qui ont soin des Palmiers. Un Gentil proche parent de celuy qui avoit excité contre le Pere Bernard de Saa la persecution, dont j'ai parlé au commencement de ma Lettre ; & peut-estre mesme à son instance, alla trouver le Gouverneur, & luy promit deux mille écus, s'il vouloit faire arrester le Pere. Le Gouverneur gagné, donna l'ordre que l'on souhaitoit, mais il traita le Pere Borghese avec bien plus d'humanité, qu'on n'avoit fait le Pere Bernard de Saa. Car il défendit qu'on luy fist aucune violence, peut-estre par respect pour la haute réputation de science & de vertu, que le Pere s'estoit acquise depuis plusieurs années dans sa Province.

Dés que nous sceusmes cette

nouvelle, le Pere Bouchet envoya ses Catechistes à la Cour demander au Prince Regent la liberté du serviteur de Dieu : mais comme ils ne rapportoient pas de réponse, le Pere Bouchet crut devoir aller en personne solliciter la délivrance de son frere. L'affaire estoit difficile, il s'agissoit d'arracher un prisonnier des mains d'un Gouverneur, qui par malheur se trouvoit estre propre Gendre du Prince Regent, & de le délivrer d'un Tribunal, dont il est inoüi qu'aucun ait esté élargi, sans payer une grosse somme, qu'il ne nous estoit ni expedient ni possible de consigner. Mais Dieu, qui conduisoit l'affaire, donna au Pere Bouchet d'autres moyens de réussir. Le Gendre du Prince Regent ayant esté démis de son Gouvernement, je

ne ſçai pourquoy, huit jours préciſément aprés avoir fait arreſter le Pere Borgheſe, il vint à la Cour implorer l'aſſiſtance de ſes Patrons, & taſcher de ſe faire rétablir. L'Ambaſſadeur d'un Prince tributaire de *Maduré*, qui avoit beaucoup de credit à la Cour, & qui eſtimoit & protegeoit les Chreſtiens, prit leur défenſe & demanda au Gouverneur la délivrance du Pere Borgheſe. Le Gouverneur, eſperant à ſon tour quelques bons offices de l'Ambaſſadeur, la luy promit, & eſcrivit en effet deux ou trois fois ſur ce ſujet au Lieutenant de la Province. Mais celui-cy, qui ne redoutoit peut-eſtre gueres l'autorité d'un homme dépoſſedé, loin d'exécuter ſes ordres, menaçoit tous les jours le Pere de le tourmenter, s'il ne ſe racheptoit prompte-

ment à prix d'argent. Il fit mesme étaler en sa presence les instrumens de plusieurs supplices : mais le Pere sans s'étonner, disoit en souriant que ces instrumens n'estoient propres qu'à tourmenter des enfans, & qu'en quittant son pays pour venir annoncer l'Evangile aux Peuples de Maduré, il s'estoit resolu à en souffrir, s'il falloit, beaucoup d'autres. *Nous verrons*, reprit le Lieutenant, *si vos disciples seront aussi fiers que vous, ou si vous n'aurez point compassion d'eux.* Et faisant prendre un des Catechistes, il ordonna qu'on luy disloquast tous les os. Ce Catechiste sans attendre ce que son Maistre répondroit : *Remercions Dieu, mon cher Pere*, s'écria-t-il en se jettant à ses pieds, *de la grace qu'il me fait : C'est maintenant que je commence à estre*

veritablement vostre disciple. Nous n'avons commis d'autres crimes que de faire connoistre Dieu, & de porter les hommes à l'adorer & à le servir. Je m'estime heureux de souffrir pour une si bonne cause. Ne craignez pas que je recule ni que je fasse rien d'indigne d'un Chrestien. Donnez-moy seulement vostre benediction, & me voilà prest de tout souffrir. Le Pere fut attendri, & le Lieutenant avec ceux de sa suite frappé d'étonnement, en demeura là & n'osa pas aller plus avant.

Cependant le Prince Regent rétablit son Gendre dans son Gouvernement, & luy ordonna à la priere du Pere Bouchet, d'escrire de sa part au Lieutenant, non-seulement de mettre incessamment le Pere Borghese & ses Catechistes en liberté, mais encore de restituer tout ce qu'on

qu'on leur avoit enlevé. Puis le regardant d'un œil severe: *N'avez-vous point de honte*, ajouta-t-il, *de persecuter un étranger, qui ne vous fait aucun mal, & qui est venu de si loin faire penitence en ce pays-cy: qu'on execute mes ordres, & que je n'entende plus parler de cette affaire.* Ces paroles & le ton de Maistre, dont elles furent prononcées, eurent avec un peu de temps l'effet qu'on en devoit attendre. Le Lieutenant parut vouloir obéïr; mais avant que de délivrer le Pere, il luy representa que jamais prisonnier, quelque puissant qu'il fust, n'avoit esté traité avec plus de respect que luy, & que tant d'égards meritoient bien quelque petite somme au moins par reconnoissance. *Seigneur*, dit le Pere, *je ne vous suis obligé que de m'avoir fait*

souffrir quelque chose pour ma Religion, & ce service ne sçauroit se payer avec de l'argent. Si vous me croyez coupable pour avoir annoncé la loy du vray Dieu, je suis encore entre vos mains, voilà ma teste; il me sera tres-glorieux de la donner pour une si bonne cause, mais il me seroit honteux de donner la moindre chose pour ma délivrance.

On admira plus que jamais la fermeté du Docteur étranger, & on le laissa sortir aprés quarante jours de prison. Mais comme si l'on s'en estoit repenti, à peine estoit-il à un quart de lieuë de la ville qu'on l'envoya reprendre, & qu'on fit encore des tentatives pour tirer quelque chose de luy. Les habitans indignez qu'on revinst tant de fois à la charge, crioient hautement que la famine, dont

ils estoient menacez, ne venoit que de la colere du Dieu des Chrestiens, qui suspendoit les pluyes, & les empeschoit de tomber, pour venger l'innocence de ses Docteurs. Cependant il fallut encore comparoistre devant le Lieutenant: c'estoit toujours de l'argent qu'on vouloit, à moins que le Missionnaire par un écrit signé de sa main, ne s'obligeast à ne plus prescher l'Evangile; *Car ceux qui vous ont fait arrester*, ajousta sans déguisement le Lieutenant, *refusent de payer la somme qu'ils ont promise, si l'on n'obtient cela de vous.*

Vous me connoissez bien mal, Seigneur, luy repartit le Pere: *Croyez-vous que j'aye quitté mon Pays, & tout ce que j'avois de plus cher au monde; que je sois venu prescher icy la Loy du vray*

Dieu, & que je l'aye preſchée depuis tant d'années, pour garder maintenant le ſilence. Je vous déclare que bien loin de ſigner ce qu'on me demande, j'employerai plus que jamais ce qui me reſte de vie & de force à faire de nouveaux diſciples au Dieu du Ciel. Les Gentils s'entreregardoient, & ſe diſoient les uns aux autres que cet homme eſtoit un rocher, au pied duquel toutes les paroles & les menaces n'eſtoient que de foibles ondes, qui venoient ſe briſer. Le Lieutenant remit donc pour la ſeconde fois le Pere en liberté, & comme dés le lendemain il plût ſi abondamment, que les eſtangs en furent remplis & les campagnes inondées, les Idolâtres ne manquerent pas de dire que la ſechereſſe, qui avoit deſolé ſi long-temps le pays, n'avoit pû eſtre, comme

ils l'avoient jugé, qu'un chastiment de l'injuste détention du Pere Borgheſe & de ſes Catechiſtes.

Il arrive icy d'autres marques bien plus ſenſibles de la protection que Dieu donne à la ſainte Religion que nous annonçons. Il n'eſt pas croyable combien le Bapteſme y produit d'effets miraculeux. On m'apporta à la Feſte de l'Aſſomption un enfant de ſix à ſept ans tourmenté du démon, qui le faiſoit tomber preſque continuellement dans des convulſions tout-à-fait étranges. Lorſque je voulus le baptiſer les convulſions augmenterent d'une maniere ſi violente que le Pere Bouchet fut obligé de le prendre entre ſes bras, & de le tenir de toutes ſes forces: mais à peine avois-je verſé l'eau ſur ſa teſte que par la vertu du

Sacrement, il se trouva parfaitement délivré, sans que depuis ce temps-là il ait paru dans luy la moindre marque de possession. Il estoit d'un village où il n'y avoit que sa mere, qui fust baptisée. Les Idolâtres du lieu témoins de la possession ou de la maladie de cet enfant pendant plus de deux ans, le voyant revenir de l'Eglise des Chrestiens si parfaitement gueri, conçûrent une si haute idée de nostre sainte Religion, que quinze ou vingt resolurent de l'embrasser. Ils demanderent qu'on leur envoyast quelqu'un pour les instruire. Tous nos Catechistes estoient dispersez de costé & d'autre, & il ne restoit que celui qui est attaché au service de cette Eglise : on le leur envoya. Il les presche actuellement, & ils l'écoutent avec beaucoup de ferveur & de docilité.

Voilà, Mon cher Pere, de ces occasions prétieuses où faute d'avoir assez de Catechistes, nous sommes exposez à manquer l'œuvre de Dieu & la conversion de toute une Bourgade. D'y aller nous-mesmes, il ne seroit pas quelquefois expedient; car outre que nous sommes en trop petit nombre, & que nostre presence est necessaire à l'Eglise pour l'administration des Sacremens, la couleur de nostre visage nous trahiroit, & pourroit donner horreur pour toûjours de la Religion que nous annonçons. Les Catechistes nous déchargent de beaucoup de travail, & préviennent les esprits en nostre faveur. On nous passe ensuite plus aisément les difficultez que nostre air étranger fait naistre dans les esprits. Enfin l'expérience de prés d'un

ſiecle nous a appris que toutes les premieres ébauches des converſions doivent ſe faire par les Catechiſtes, & c'eſt pour cela que dans toutes nos lettres vous nous voïez faire tant d'inſtances pour en avoir un plus grand nombre. C'eſt une des plus groſſes dépenſes que vous faſſiez pour nous, quoyque leur penſion n'aille pas au de-là de cinq ou ſix piſtoles pour chacun: mais n'y ayez pas de regret, & faites bien comprendre aux perſonnes genereuſes, qui nous aident de leurs charitez, que c'eſt de l'argent, qui produit au centuple, & que de toutes les bonnes œuvres qu'on peut entreprendre pour le ſervice du prochain, il n'en eſt point de plus meritoire. Le Pere Bouchet a ordinairement une douzaine de Catechiſtes; c'eſt peu pour trente Egliſes dont

il a ſoin. Pour les bien deſſervir, il faudroit que chaque Egliſe euſt ſon Catechiſte. J'ay eſté teſmoin que pluſieurs Gentils eſtant venus nous demander à eſtre inſtruits, il a fallu faute de ſecours les remettre à un autre temps. Dans cet intervalle les bons deſirs paſſent, & ſouvent ils ne reviennent plus.

Au défaut des Catechiſtes, on engage les plus fervens Chreſtiens & les moins groſſiers à en faire l'office dans leurs villages. Un enfant de neuf à dix ans le fait actuellement dans le ſien. Sa converſion a quelque choſe de merveilleux. Il eut envie d'eſtre baptiſé. Pour exécuter ce deſſein, il alloit trouver tous les jours en ſecret dans les champs un Berger Chreſtien, qui l'inſtruiſoit en gardant ſes troupeaux. Il apprit du Berger les

Commandemens de Dieu & les prieres des Chreſtiens ; aprés quoy il preſſa ſon pere, ſa mere & ſa ſœur de vouloir les apprendre de luy. D'abord on le traitoit d'enfant, mais il réïtera ſi ſouvent & ſi vivement ſes inſtances qu'on commença à l'écouter. Quand il voyoit qu'on vouloit offrir quelque ſacrifice aux Idoles, il menaçoit de tout briſer. Comme c'eſtoit un fils unique, & qu'il eſtoit tendrement aimé, on n'oſoit le contredire, on quittoit tout ou bien on attendoit qu'il fuſt abſent de la maiſon. Enfin cet admirable enfant n'a eu aucun repos qu'il n'ait perſuadé au pere, à la mere, à la ſœur de ſe faire tous trois Chreſtiens.

Le petit Prince ſur les terres duquel cette famille demeure, ayant appris qu'ils ſe diſpoſoient

à recevoir le Bapteſme, en fit un jour des reproches au pere, qui l'eſtoit allé voir, diſant que ceux qui embraſſoient la Loy des Chreſtiens ne vivoient pas long-temps, & pour preuve de cela, qu'une femme Chreſtienne eſtoit morte depuis fort peu de jours. Le diſcours du Prince frappa cet homme encore foible dans la Foy, & eſtant retourné tout triſte dans ſa maiſon, il redit à ſa famille ce que le Prince venoit de luy raconter. L'enfant prit la parole; *Je m'étonne, mon pere*, luy dit-il, *que vous n'ayez demandé un eſcrit, par lequel le Prince vous garentiſt de la mort, pourveu que vous demeuraſſiez Infidele. Eſt-ce que les Chreſtiens ne vivent pas auſſi long-temps que les Gentils? Où eſt-ce que les Gentils ne meurent pas auſſi bien que les Chreſtiens? Le Prince meſ-*

me n'a-t-il pas perdu depuis quatre jours sa femme, qui estoit Idolâtre? Gardez-vous donc bien, mon cher pere, de vous laisser ainsi surprendre.

Ces paroles dignes de sortir, non de la bouche d'un enfant de neuf à dix ans, mais d'un Missionnaire experimenté, toucherent si vivement ce pauvre pere, qu'il vint peu de jours aprés avec toute sa famille demander à estre instruit & baptisé. Je fus sur tout charmé des airs, de la candeur, & de l'esprit de l'enfant, qui a une douceur d'Ange, & la plus heureuse physionomie que j'aye jamais veüe. Son pere souhaiteroit fort qu'il apprist à lire & à escrire: mais il ne sçauroit l'obtenir. *Si je sçai lire & escrire*, dit l'enfant, *l'on me mettra dans quelque employ, où je serai exposé à faire tous*

les jours des pechez, qui m'empeſcheront d'aller au Ciel; au lieu que ſi je ne ſçais rien, je reſterai à la maiſon, où je ne m'occuperai qu'à travailler & qu'à prier Dieu. C'eſt la réponſe que je luy ay entendu faire moy-meſme, lorſque je le preſſois de s'attacher à l'eſtude, admirant à cet âge la force des lumieres de la grace, qui ſans doute en fera un jour un des plus fervens appuis de cette Egliſe naiſſante.

Je n'admirai pas moins la réponſe que me fit une femme baptiſée depuis peu d'années par le Pere Bouchet. Ce Pere paſſoit un jour par un village de Gentils, cette femme venoit de perdre ſon mari qu'elle aimoit tendrement, & dans l'excez de ſa douleur, pouſſant des cris lamentables, elle vouloit abſolument ſe bruler avec le corps du

défunt. Le Pere, qui entendit ses gemissemens de fort loin, envoya un de ses Catechistes sçavoir quelle en estoit la cause. L'ayant apprise il alla à la maison de la Veuve, où estoient tous ses parens assemblez, qui ne pouvoient luy persuader de vivre. Le Pere fut plus heureux, car non-seulement il la détourna de se jetter dans le bucher de son mari ; mais à l'occasion de ces flammes passageres, il luy parla si fortement des veritez de l'autre vie, & sur tout du feu d'enfer, que saisie de crainte, elle changea la résolution qu'elle avoit prise de se bruler toute vive, en celle de se faire Chrestienne pour éviter les peines éternelles de l'enfer. Depuis son Baptesme elle a toujours esté tres-fervente, & quoyque fort éloignée de l'Eglise,

elle y vient souvent faire sa priere. Un jour donc qu'elle me racontoit sa conversion, & que je luy faisois faire quelques reflexions sur le malheur éternel qu'elle avoit évité : *Il est vray, mon Pere*, me répondit-elle d'un air gay & content, *que Dieu m'a délivrée de l'enfer par sa misericorde, & je l'en remercie tous les jours; mais je ne laisse pas de souffrir en cette vie les peines du Purgatoire pour la satisfaction de mes pechez:* Et disant ces paroles elle me montra ses mains, qui estoient fort enflées & crevées en plusieurs endroits, par la violence du travail; car depuis la mort de son mari, de riche qu'elle estoit, estant tombée dans la pauvreté, elle est obligée de gagner sa vie à piler du ris. Je luy dis pour la consoler que le partage des Chrestiens devoit estre

la peine & l'affliction ; qu'on n'alloit au Ciel que par la voye des souffrances, que Jesus-Christ nous a tracée ; qu'elle avoit raison d'appeller son travail son Purgatoire, & que si elle l'offroit bien à Dieu, il luy tiendroit lieu de celuy de l'autre vie, qui est incomparablement plus rigoureux, & luy procureroit une gloire prompte & un repos éternel. Elle me remercia & me parut fort consolée.

Ce que le Pere Simon Carvalho m'a raconté d'un Catechumene a quelque chose de plus surprenant. Cet homme natif de *Tanjaour* Capitale du Royaume de mesme nom avoit fait bastir un Temple d'Idoles dans l'esperance de devenir fort heureux : mais voyant que son bonheur ne croissoit pas, à proportion que le Temple s'avançoit,

vançoit, il se dégousta, perdit la confiance qu'il avoit en ses Idoles, & ayant entendu parler de *Vastou*, qui èn langue *Tamul* signifie *l'Estre Souverain* ou *la premiere & supréme cause de toutes choses*, il se mit en teste de connoistre *Vastou*, & de luy parler. De tous les moyens qu'il imagina, il crut que le plus efficace, pour meriter cet honneur, estoit de faire de longs jeusnes, & de se retirer du commerce & de la conversation des hommes. Pendant huit mois entiers qu'il vescut en solitude, il perdit tout l'embonpoint qu'il avoit naturellement, & devint extrémement maigre. Au bout de ces huit mois le Démon s'empara du corps de son frere, & commença à le tourmenter terriblement. Le Penitent surpris de voir qu'au lieu d'attirer *Vas-*

tou chez luy par ses austéritez, il y avoit attiré le Diable, interrompit sa retraite, & visita pendant plusieurs jours quelques Temples d'Idoles, où il fit divers sacrifices pour la délivrance de son frere possedé : mais ce fut en vain, jusqu'à ce qu'un jour, par je ne sçai quelle inspiration, il menaça le Diable que s'il ne se retiroit, il meneroit son frere à l'Eglise des Chrestiens. Depuis cette menace le Démon sembla se retirer, & le frere du Penitent demeura tranquille, & ne donna plus aucune marque de possession : mais il mourut quatre jours aprés.

Les Gentils, qui furent témoins de cette mort, ne manquerent pas de dire au Penitent que le Démon avoit osté la vie à son frere, pour le punir de sa curiosité, & qu'il la luy osteroit

à luy-mesme, s'il ne cessoit de chercher *Vastou.* Le Penitent méprisant leurs avis, rentra dans sa solitude, & continua encore pendant un an son silence & ses jeusnes rigoureux. Une nuit qu'il estoit éveillé, il oüit, sans voir personne, une voix distincte qui luy disoit ; *Je suis Vastou que tu cherches, j'ay tué ton frere, & je te tuërai aussi dans huit jours.* Le Penitent fut terriblement effrayé ; mais comme il avoit beaucoup d'esprit, & que Dieu vouloit l'éclairer, il fit cette judicieuse reflexion, que la voix qu'il avoit entenduë ne pouvoit estre celle de *Vastou* ; *Car Vastou*, disoit-il, *est le souverain Estre, la cause & le principe de tout ce qui est, je cherche à le connoistre pour le servir, & pour l'adorer, cette recherche ne peut luy estre desagreable, & ce seroit sans raison qu'il*

auroit tué mon frere, & qu'il me menaccroit moy-mesme de me tuer. Ainsi il faut que ce soit le Diable qui contrefait Vaston, & qui a osté la vie à mon frere. Sur cela il prit la résolution d'avoir recours au *Gourou* ou Docteur des Chrestiens, pour s'instruire de leur Loy, dont il avoit déja entendu parler, sans sçavoir qu'ils adorassent *Vastou.* Il alla trouver le Pere Simon Carvalho, qui est chargé de la Chrestienté de *Tanjaour.* Le Pere commença à l'instruire des Mystéres de nostre sainte Religion, & aprés l'avoir convaincu qu'elle seule rendoit à *Vastou* le culte, qui luy estoit dû, il le remit entre les mains d'un de ses Catechistes, pour luy apprendre les prieres de l'Eglise, & achever de l'instruire. Le Pere eust bien voulu se charger seul de l'inst-

truction d'un homme que Dieu vouloit si visiblement sauver, mais il estoit alors accablé de travail, ayant en deux mois & demy baptisé plus de cinq cent Catechumenes, & confessé prés de quatre mille personnes; quoy-que le feu de la guerre fust allumé de toutes parts dans ce Royaume.

Ce Pere, l'un des plus illustres & des plus zelez ouvriers de cette Mission, est de la Province de Goa, où il passoit sans contredit pour le plus bel esprit qu'il y eust. Il y enseignoit la Theologie avec un grand applaudissement n'ayant encore que trente & un an, & il estoit dés lors dans une si haute réputation de vertu, qu'on ne l'appelloit communément que le saint Pere. Quoy qu'il s'occupast tres-utilement au service

du prochain dans la ville & aux environs de Goa, il se sentit vivement pressé de se consacrer à la Mission de Maduré. Il communiqua son dessein aux Provinciaux des Provinces de Goa & de Malabar, & prit des mesures si justes avec eux, qu'il fut incorporé à la Mission de Maduré, avant mesme qu'on soupçonnast qu'il eust envie de s'y consacrer, & que personne pust s'y opposer. Il y est un grand exemple de zéle, de mortification, de charité, & de toutes les autres vertus propres d'un homme Apostolique. Pour moi je regarde comme un prodige qu'estant presque toujours malade, il puise soutenir les travaux immenses de sa Mission. Il est vray que dans la crainte qu'on a, qu'il n'y succombe enfin, on a résolu de m'envoyer prendre sa place

au retour du voyage que je vais faire à Pondichery.

C'est une chose extraordinaire de voir la douleur, dont ce saint homme paroist saisi, quand il arrive des disgraces à quelqu'une de nos Eglises; son zéle le dévore, comme autrefois le Prophete, il a le cœur si serré qu'il ne peut prendre de nourriture, il est les deux & trois jours sans manger, il déperit à veuë d'œil. Ainsi on luy cache tout ce qu'on peut de traverses, dont le Démon ne manque pas de nous affliger. Mais Dieu paroist prendre plaisir à l'éprouver. Nul Missionnaire ne souffre plus de persécutions que luy dans le lieu où il travaille. Il n'y a qu'un an & demy qu'il eut la douleur de voir renverser une belle Eglise qu'il venoit de bastir. Elle estoit située entre la

ville de *Tanjaour*, & un fameux Temple d'Idoles. Les Preſtres, qui avoient la direction du Temple, l'avoient vûë s'élever avec un chagrin mortel, ils réſolurent de la détruire, & voicy l'artifice dont ils ſe ſervirent. Ils répandirent parmi le Peuple que les Dieux de leur Temple vouloient qu'on détruisiſt l'Egliſe des *Brames* du Nord; (c'eſt le nom qu'on donne à nos Peres en ce Pays,) autrement qu'ils abandonneroient leur demeure, *parce que quand il falloit aller au travers de l'air, de ce Temple à la ville de Tanjaour, ils trouvoient en chemin l'Egliſe de ces étrangers, & que leur eſtant impoſſible de paſſer par deſſus, ils eſtoient contraints par une force inviſible de prendre un fort long détour, ce qui leur eſtoit tres-incommode & les fatiguoit beaucoup.* Quelque groſ-
ſieres

ſieres que fuſſent les plaintes de ces Dieux imaginaires, les Idolâtres y furent ſenſibles, ils s'aſſemblerent, & conclurent d'abbattre l'Egliſe ſous les auſpices d'un Miniſtre d'Eſtat, qu'ils avoient gagné, & qui eſtoit d'ailleurs grand ennemi des Chreſtiens.

Pendant que j'eſtois occupé à *Aour*, ſoit auprés des Chreſtiens, qui s'y rendent tous les jours en foule pour y faire leurs dévotions, ſoit auprés des Catechumenes qu'on y inſtruit ſans ceſſe, ſoit enfin auprés des Gentils que la beauté de noſtre Egliſe y attire, & à qui on taſche de rendre utile leur curioſité, le Pere Bouchet, qui eſtoit à *Tichcrapaly*, m'invita d'aller paſſer quelques jours avec luy. C'eſtoit, il y a quelques années, une affaire pour nous d'entrer dans cet-

te grande ville, & nous n'y demeurions qu'avec inquietude: mais depuis que le Prince Regent a eu la bonté d'accorder sa protection au Pere Bouchet, comme je vous l'ay raconté, nous y allons en plein jour teste levée, & les gardes qui sont aux portes, loin de nous faire aucune peine, nous saluënt avec un tres-grand respect. J'allai donc trouver le Pere Bouchet, & je traversai une grande partie de la ville, qui me parut extrémement peuplée mais mal bastie, la pluspart des maisons n'estant que de terre & couvertes de paille. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens assez puissans, qui pourroient en faire bastir de belles & de solides; mais ou leur avarice, ou la crainte de paroistre riches les empesche de se loger avec plus de propreté & de com-

moditez. Je trouvai le Pere Bouchet en parfaite santé, & j'eus la consolation de voir auprés de luy un grand nombre de Chrestiens distinguez par leur pieté & par leur zéle. J'admirai sur tout la ferveur d'une vertueuse Veuve, qui dans le desir qu'elle a de peupler le Ciel d'ames innocentes, s'est appliquée depuis quelques années à donner des remedes aux enfans, qui sont malades. Comme ses remedes sont bons & ses cures heureuses, on l'envoye querir de toutes parts ; ce qui luy donne la facilité de baptiser un grand nombre d'enfans, lorsqu'elle les voit dans un danger évident de mort. Il n'est point d'année qu'elle n'en baptise au moins quatre cens. La benediction que Dieu luy donne, a fait naistre à quelques autres person-

nes de ſon ſexe l'envie de l'imiter, & il y en a preſentement deux ou trois qu'elle inſtruit elle-meſme de ſes ſecrets, pour leur donner accez par ce moyen dans toutes les maiſons, où il y a des enfans qu'on peut ſecourir. Les perſonnes qui ont la charité de nous envoyer des remedes, ſeront bien-aiſes d'apprendre ce nouvel uſage que nous en faiſons.

Il y a encore à *Ticherapaly* un homme que ſa pieté diſtingue beaucoup. C'eſt le premier Receveur du Domaine des Provinces Meridionales du Royaume. Sa converſion a couſté la vie à un de nos plus fervens Catechiſtes. Cet homme, eſtant encore Idolâtre, ne laiſſoit pas de vivre fort reguliérement ſelon ſa ſecte. Il obſervoit avec une exactitude ſcrupuleuſe toutes les

ſuperſtitions des Payens, & il ne manquoit jamais, au temps meſme le plus froid de l'année, d'aller tous les jours de grand matin à la riviere s'y plonger juſqu'au cou, & faire en cet eſtat de longues prieres à ſes Dieux; ce que ces pauvres aveugles regardent comme une action trés-meritoire. Le Catechiſte homme fort zelé, & qui connoiſſoit d'ailleurs combien le Receveur eſtoit régulier dans ſa conduite, reſolut de le gagner, à quelque prix que ce fuſt, perſuadé que ſi on le convertiſſoit à Jeſus-Chriſt, dans une Religion ſi ſainte, il deviendroit capable de tout. Pour trouver l'occaſion de l'aborder & de l'inſtruire, il entreprit d'aller comme luy, tous les matins à la riviere, où ſans ſe faire connoiſtre, mais prenant ſoin ſeulement de ſe laiſſer aper-

cevoir, retiré à l'écart, il se plongeoit dans l'eau, & offroit au vray Dieu avec de ferventes prieres la mortification d'un bain si long, & auquel il n'estoit pas accoustumé, pour la conversion d'une ame, qui se faisoit ainsi tous les jours la victime du Démon. Il continua plusieurs jours ce penible exercice, jusqu'à ce que le Gentil étonné de voir son assiduité à venir se laver, & ne croyant pas qu'un autre que luy pust tenir contre le froid qu'il faisoit alors, eut la curiosité de sçavoir qui estoit cet homme, & quelle dévotion l'amenoit. Le Catechiste qui n'attendoit que cet heureux moment, luy dit: *Ce n'est pas à des Dieux sourds & impuissants comme les vostres, que j'adresse mes vœux, mais au Souverain Maistre du Ciel & de la Terre, au Createur de toutes cho-*

ses, qui seul merite le culte & l'adoration de tous les hommes. Les Dieux que vous adorez, outre qu'ils ne sçauroient vous faire ni bien ni mal, sont encore indignes d'estre regardez mesme comme des hommes, puisqu'ils ont vescu d'une maniere plus barbare & plus impure que les bestes farouches, & les animaux les plus immondes. Il n'avançoit rien qu'il ne prouvast par des faits tirez des histoires authentiques du pays, que le Gentil ne pouvoit revoquer en doute. Ce discours ne fit d'impression sur l'Idolâtre qu'autant qu'il falloit pour vouloir en sçavoir davantage. Il pria le Catechiste, qui ne cherchoit que cela, de vouloir l'instruire plus à fond de nostre Religion, & luy en expliquer les mystéres. Les jours suivans se passerent à l'explication de plusieurs points

ſauver ſon prochain. Il fut fort regretté des Chreſtiens, mais ſur tout de noſtre Neophyte, qui eſtoit inconſolable de perdre ſon premier Maiſtre en Jeſus-Chriſt, & d'avoir eſté la cauſe innocente de ſa mort. Il ne s'eſt point démenti depuis le moment de ſa converſion, & il n'a rien relaſché de ſes jeuſnes rigoureux & de ſes longues prieres ; enſorte que la vie ſainte & exemplaire qu'il mene, anime & ſoutient toute cette Chreſtienté.

A une des extrémitez de *Ticherapaly*, il y a une Egliſe que le Pere Bouchet y a fait baſtir ſur les ruines d'un Pagode. On en avoit autrefois donné l'emplacement aux premiers Miſſionnaires de Maduré ; mais les guerres, qui ſont, comme j'ay dit, aſſez frequentes en ces Eſtats, eſtant ſurvenuës, les Peres fu-

rent obligez de quitter la Ville, & d'aller se cacher dans les bois. Pendant leur absence un Idolâtre s'empara de l'emplacement, & y fit bastir un petit Temple qu'il remplit de Pagodes de toutes les grandeurs. Il n'y a que peu d'années que le Pere Bouchet s'est remis en possession de ce lieu, & qu'il a obligé le Prestre des Idoles d'en sortir. Ce fut un spectacle bien glorieux à la Religion, & bien digne de compassion tout ensemble de voir les mouvemens inutiles que se donnoit ce pauvre homme pour enlever ses Dieux. Les Chrestiens le pressoient de déloger, & pour finir plus viste, ils prenoient les Idoles, & les mettoient eux-mesmes par terre sans beaucoup de précaution. Plusieurs se trouvoient brisées, & il en ramassoit les morceaux

épars, pleurant à chaudes larmes, mais n'osant se plaindre, parce qu'on le faisoit sortir d'un lieu qui ne luy appartenoit pas, & qu'il avoit usurpé. Le Temple fut abbatu, & sur ses ruines on bastit une Eglise & une petite maison, qui sert à loger les Missionnaires.

Pendant le peu de temps que je fus à *Ticherapaly* avec le Pere Bouchet, nous ne laissasmes pas de baptiser une quarantaine de Catechumenes que nos Catechistes avoient instruits, & je retournai à *Aour* pour y celebrer la Feste de saint François Xavier, & pour me disposer au voyage de Pondichery. Je suis sur le point de partir aprés avoir eu la consolation de baptiser à *Aour* & dans les succursales de sa dépendance environ six cens personnes en cinq mois que j'y

ay demeuré. Je me donnerai l'honneur de vous écrire ſitoſt que je ſerai arrivé à Pondichery, & de vous rendre compte de mon voyage par la premiere occaſion qui ſe preſentera. En attendant je recommande noſtre chere Miſſion au zéle liberal de vos amis, & je vous prie de ne pas oublier en vos prieres,

MON REVEREND PERE,

Voſtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur, PIERRE MARTIN, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE

DU PERE

TACHARD

SUPERIEUR DES MISSIONS de la Compagnie de JESUS dans les Indes Orientales, à M. le Comte de Crecy.

A Pondichery le 4. de Fevrier 1703.


ONSIEUR,

Il est bien juste que je vous fasse part des premiers fruits de

noſtre Miſſion Françoiſe de *Carnate*, puiſque cet établiſſement ſi important pour la publication de l'Evangile, & pour la converſion de pluſieurs nations, eſt une ſuite du zéle, de l'habileté & de la fermeté avec leſquelles vous nous avez conſervé par les Traitez de paix le Fort & la Miſſion de Pondichery, d'où l'on envoye avec tant de benedictions du Ciel des Ouvriers Evangeliques dans les Royaumes voiſins.

Aprés le debris de noſtre Miſſion de Siam, dont la perte vous fut ſi ſenſible, la pluſpart de nos Peres ſe retirerent à Pondichery ſur la Coſte de *Coromandel*, où je les fus joindre aprés mon troiſiéme voyage en France. En voyant le grand nombre d'Idolâtres, qui nous environnoient à l'Oüeſt & au Nord,

nous fusmes touchez d'un veritable desir de travailler à leur conversion. Les grands progrez que les Jesuites Portugais avoient faits vers le Sud, où ils avoient formé une Chrestienté de prés de deux cens mille ames, nous firent juger qu'en employant les mesmes moyens pour la conversion des Indiens situez au Nord de Pondichery, nous pourrions peut-estre avec le temps obtenir de Nostre-Seigneur les mesmes benedictions. Pour y réussir, nous commençasmes par nous establir à Pondichery: mais les Hollandois nous en ayant chassez presque aussi-tost que nous eusmes commencé à faire nos premieres fonctions dans l'Eglise que nous y avions bastie, nos esperances alloient estre perduës sans ressource, si la Providence n'eust mis entre vos mains

la conclusion de la paix generale. Ce fut, Monsieur, par vostre moyen que Pondichery fut rendu à la Royale Compagnie, & vous devinstes en mesme temps comme le Restaurateur de nostre Mission chancelante, dont vous estiez déja en tant de manieres le Bienfaicteur, comme de toutes nos autres Missions du Levant, des Indes Orientales & de la Chine.

Quand j'arrivai à Pondichery à mon cinquiéme voyage, je trouvai le Pere Mauduit, qui avoit déja commencé un establissement à trente ou quarante lieües d'icy vers le Nord-Oüest, aprés avoir quitté la Mission de Maduré, où il avoit appris la langue & les coustumes du pays. Il estoit allé à *Carouvepondi*, où il cultivoit une centaine de Chrestiens qu'il avoit baptisez

baptisez depuis qu'il s'y estoit establi. Ce mesme Pere avoit fait divers voyages & diverses découvertes dans les pays voisins, & sur tout vers le Nord-oüest, où il avoit eu occasion d'annoncer l'Evangile à divers peuples, & de baptiser quelques personnes. Pendant ces courses Apostoliques il jetta les fondemens de l'Eglise de *Tarcolan*, autrefois le centre de l'Idolâtrie de *Carnate* & de celle de *Ponganour*, grande ville & fort peuplée, éloignée de Pondichery d'environ cinquante lieuës, où il avoit eu le bonheur de conferer le Baptesme à plus de quatre-vingt Idolâtres.

Avant que de partir de France cette derniere fois, j'avois obtenu de Nostre Pere General que le Pere Bouchet revinst dans nostre nouvelle Mission Françoi-

se. Ce Pere aprés la révolution de Siam avoit passé dans la Province de *Malabar* & s'estoit consacré à la Mission de Maduré, où Dieu avoit donné tant de benediction & de succez à son zéle, qu'il avoit formé à *Aour* à quatre lieuës de *Ticherapaly*, qui est aujourd'huy la Capitale du Royaume, une Eglise de plus de vingt mille Chrestiens qu'il avoit baptisez de sa main. Dés que je luy eus signifié la volonté de nos Superieurs, il se mit en estat de quitter sa Mission, & malgré les larmes & les instantes prieres de ses chers Neophytes, il se mit en chemin. Cette séparation se fit avec des circonstances, dont le seul recit m'a souvent tiré les larmes des yeux, & il est difficile de voir l'empressement, la tendresse & la douleur de tant de milliers

de fervens Chrestiens, sans en estre vivement touché. Cependant il nous falloit necessairement un homme de son expérience & de sa capacité pour donner à la nouvelle Mission de *Carnate* une forme convenable à nos desseins, je veux dire, afin que ses fondemens fussent solides, & qu'on fust dés-lors en estat de s'y employer efficacement au salut des ames. Le Pere Bouchet amena avec luy d'*Aour* un autre Missionnaire François nommé le Pere de la Fontaine, qu'il avoit formé de sa main, desorte qu'au mois de Mars de l'année 1702. ils se trouverent trois Missionnaires dans le Royaume de *Carnate*. Le Pere Bouchet fut nommé Supérieur de la nouvelle Mission, il estoit difficile de faire un meilleur choix, comme vous le ver-

rez dans la ſuite. Il s'eſtablit à *Tarcolan*, & ayant laiſſé le Pere Mauduit dans ſon Egliſe de *Carouvepondi*, il envoya le Pere de la Fontaine à *Ponganour*, où l'on parle la langue *Talangue*, qui eſt auſſi differente du Malabar que l'Eſpagnol l'eſt du François.

Les Miſſionnaires, qui s'eſtoient aſſemblez à *Carouvepondi* avoient reſolu entr'eux en entrant dans cette nouvelle Miſſion de prendre l'habit & la maniere de vivre des *Sanias Brames*, c'eſt-à-dire, des Religieux Penitens. C'eſtoit prendre un engagement bien difficile, & il n'y a que le zéle & la charité Apoſtolique, qui en puiſſe ſoutenir la rigueur & les auſteritez. Car outre l'abſtinence de tout ce qui a eu vie, c'eſt-à-dire, de chair, de poiſſon & d'œufs, les

Sanias Brames ont des coustumes extrémement gesnantes. Il faut se laver tous les matins dans un estang public en quelque temps que ce soit, faire la mesme chose avant le repas, qu'on ne doit prendre qu'une fois le jour. Il faut avoir un *Brame* pour cuisinier, parce que ce seroit se rendre odieux & indigne de son estat, que de manger quoyque ce soit, qui eust esté préparé par des gens d'une *Caste* inferieure. Cet estat les oblige à une extresme solitude, & à moins qu'un *Sanias* ne sorte pour le bien de ses disciples, ou pour secourir le prochain, il ne luy est pas permis de paroistre hors de son hermitage. Je ne parle point ici d'autres loix aussi gesnantes, qu'un Missionnaire *Sanias* doit garder inviolablement, s'il veut retirer quelque

avantage de ſes travaux pour le ſalut des pauvres Indiens.

Tarcolan eſtoit une ville conſiderable, pendant que les Roys de *Golconde* en ont eſté les maiſtres, & il y a trente ans qu'ils l'eſtoient encore : mais elle a beaucoup déchû de ſa grandeur & de ſes richeſſes depuis que les Maures s'en ſont emparez par la conqueſte du Royaume de *Golconde*. Si l'on en croid les traditions fabuleuſes des Gentils, elle eſtoit anciennement ſi belle & ſi magnifique que les Dieux du pays y tenoient leurs aſſemblées generales, quand il leur plaiſoit de deſcendre ſur la terre. Les Maures aprés l'avoir conquiſe, la voyant preſque deſerte par la fuite des habitans, qui craignoient l'avarice & la cruauté de leurs vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, aprés

avoir rasé presque tous les magnifiques Pagodes, que les Gentils y avoient basties. Ils n'ont gardé que le principal, dont ils ont fait une forteresse, où ils entretiennent une petite garnison. L'étenduë des terres que le Grand Mogol a subjuguées, & le nombre infini des Villes qu'il a prises, ne luy permettent pas d'y establir des gens de sa Religion, qui est la Mahometane: il a confié la garde de la plusspart des Villes moins importantes à des Gentils, & il en doit estre content, car il en est parfaitement bien servi.

L'Empereur pour recompenser les services de ses *Omeraux*, qui sont les Grands de l'Empire, leur donne comme en souveraineté pendant leur vie, des Provinces particulieres, à condition d'entretenir dans ses ar-

mées un certain nombre de Cavaliers, quand il en a besoin. Quelque puissans que soient ces Gouverneurs, ils ont des surveillans, qu'on appelle les *Divans*, charge qui répond à celle des Intendans de nos Provinces de France. L'employ de ces *Divans*, qui sont indépendans des Gouverneurs ou *Omeraux*, est de lever les tributs de l'Empereur, & d'empescher les injustices que ces petits Souverains exercent ordinairement sur les peuples. Le Gouverneur general de *Cangibouran*, d'où dépend la ville de *Tarcolan*, s'appelle *Daourkan*. C'est un homme de fortune, qui s'est élevé par son merite, & qui a rendu des services importans à l'Estat; ce qui a porté le grand Mogol à lui donner *Tarcolan* de la maniere, dont je viens de le dire. *Daourkan* a establi cinq

cinq Gouverneurs particuliers dans cette grande ville, on les appelle *Cramani* : le premier de ces cinq Gouverneurs qui avoit un *Topo* auprés de *Tarcolan*, l'a donné au Pere Bouchet qui y a fait bastir une petite Eglise & une maison, où il demeure depuis qu'il est dans le Royaume de *Carnate*.

Peu de temps aprés que cet ancien Missionnaire eut paru dans ce *Topo*, c'est ainsi qu'on appelle icy ces sortes de bois de haute futaye, le bruit se répandit dans la ville & aux environs, qu'il y avoit un fameux Penitent auprés de *Tarcolan*. Le *Cramani* son bienfaicteur fut le premier à lui rendre visite dans ce petit hermitage, le Pere Bouchet qui sçait parfaitement la langue & les coustumes du Pays, le receut avec tant d'honneste-

té, que le *Cramani* fut charmé, non-seulement de la vie austére du *Sanias Brame* & de son désintereffement à ne rien prendre de personne sous quelque pretexte que ce soit ; mais encore de ses manieres polies & de la sainteté de ses discours. Il faut connoistre la curiosité naturelle des Indiens pour n'avoir pas de peine à croire ce que ce Missionnaire m'écrit de la foule du peuple qui venoit continuellement à son hermitage. Il m'assure qu'il avoit de la peine à trouver le temps de reciter son Breviaire, de faire ses prieres & de prendre le petit repas qu'il fait chaque jour. Ces frequentes visites ont esté interrompuës à diverses reprises par la jalousie des *Brames* & des *Joguis* qui faisoient courir le bruit par leurs émissaires que le *Sanias* du *Topo* estoit

de la *Caste* abominable des *Pranguis*, qui habitent les Costes des Indes, qu'il beuvoit du vin en secret, qu'il mangeoit de la viande avec ses disciples, & qu'il commettoit toutes sortes de crimes. Ces calomnies jointes à la couleur du *Sanias* qui rendoit fort probable ce qu'on disoit de son pays, ont ralenti assez souvent l'ardeur des peuples à venir se faire instruire ; mais le *Cramani* son bienfaicteur, ayant examiné luy-mesme durant quatre ou cinq mois la vie penitente du Missionnaire, & son exactitude à garder toutes les pratiques les plus severes de son estat, s'est converti. Il a long-temps disputé, mais enfin il s'est rendu de bonne foy, & c'est asseurément un fervent Chrestien.

Ces bruits si desavantageux à

la Religion s'évanoüirent tout-à-fait par deux ou trois visites importantes que le *Sanias* Romain reçût dans sa solitude. Le premier qui contribua beaucoup à détruire la calomnie des *Brames* fut un celebre *Brame* Intendant de *Daourkan*. Il y a divers degrez de noblesse parmi les *Brames*, comme il y en a en Europe parmi les Gentilhommes. Cet Intendant general estoit *Tatouvadi*, c'est-à-dire, de la premiere Noblesse ou du premier rang. Il fit de grandes honnestetez au Missionnaire, & aprés un long entretien qu'il eut avec luy, il convint qu'il n'y avoit qu'un seul Estre souverain, qui meritast nos adorations. La seconde visite fut encore plus importante & plus avantageuse à nostre sainte Religion. *Daourkan*, qui est le Gouverneur ge-

neral du Royaume de *Carnate*, comme j'ay déja dit, a adopté un *Rajapour* nommé *Sek*, & l'a fait son Lieutenant general. Celui-cy ayant eu ordre de son pere de se rendre à *Velour* derniere place des *Marastes*, qui estoit assiegée depuis plusieurs mois par les Maures, & qui estoit sur le point de se rendre, comme elle a fait depuis deux mois, passa à *Tarcolan*, & alla voir le *Sanias* Penitent. Comme les visites des Grands de cet Empire ne se font qu'en grande ceremonie & qu'avec beaucoup de pompe, *Sek* vint à l'hermitage au son des tambours & des timbales, accompagné d'un gros corps d'Infanterie & de Cavalerie. On ne peut pas se comporter d'une maniere plus respectueuse que fit ce Seigneur avec le *Sanias* Romain. Il luy

offrit des terres, l'asseura de sa protection, & aprés s'estre recommandé à ses prieres, il monta à cheval pour continuer son voyage.

Depuis ce temps-là la persécution qu'on faisoit au Missionnaire sur le *Pranguinisme*, c'est-à-dire, en l'accusant d'estre Européan, a diminué, & les Gentils ne peuvent s'empescher d'avoir beaucoup d'estime pour *la* doctrine & la personne du Pere, aprés avoir esté témoins des honneurs que luy font leurs vainqueurs & leurs Maistres.

Le Gouverneur particulier de *Tarcolan* vint ensuite, & tous les habitans de cette ville suivirent son exemple ; de sorte que la Loy de Dieu ne paroist plus avec opprobre : au contraire chacun s'empresse de l'écouter & de s'en instruire. Il faut ce-

pendant de la patience, pour laisser fructifier cette divine semence, car ces Idolâtres ont des obstacles presque insurmontables pour le salut.

Le Pere Mauduit aprés avoir establi deux Eglises, l'une à *Carouvepondi* & l'autre à *Eroudourgan*, ville qui n'est qu'à trente lieuës de *Pondichery* vers le Nord-oüest, s'est appliqué à l'estude du *Grandan* qui est la langue sçavante du Pays. Pour rendre son ministére plus utile aux Indiens, il faut entendre leurs Livres, qui sont écrits en cette langue, & paroistre sçavans dans les sciences, dont leurs Docteurs font profession. Les *Brames*, qui veulent estre seuls les dépositaires des sciences, ne permettent point qu'on traduise les Auteurs, qui en traitent, & d'ailleurs ils en sont infiniment jaloux; per-

ſuadez que la ſcience eſt le veritable caractere de la Nobleſſe.

Le Pere de la Fontaine a eu un bonheur extraordinaire dés le commencement de ſa Miſſion. Il a ſçû gagner la bienveillance du Prince de *Ponganour*, où il s'eſt eſtabli & de la Princeſſe ſon Ayeulle, qui eſt Regente de ſes Eſtats pendant ſa minorité. Outre prés de cent Adultes tous de *Caſtes* diſtinguées, qu'il a baptiſez, il compte neuf *Brames* parmi ſes Neophytes ; c'eſt-à-dire qu'il a luy ſeul en huit mois baptiſé plus de *Brames* adultes que preſque tous les Miſſionnaires de Maduré n'en ont baptiſé en dix ans. Si ces converſions continuent, comme nous avons lieu de l'eſperer, on pourra l'appeller l'Apoſtre des *Brames*, & ſi Dieu fait la grace à un grand nombre de ces Nobles ſçavans

d'embrasser le Christianisme, on convertira aisément toutes les autres *Castes*. Ce n'est pas que de si grands succez au commencement d'une Mission naissante ne me fassent de la peine, dans la crainte qu'ils ne soient suivis de quelque violente persécution, qui ruine toutes nos esperances : mais Dieu est le maistre, c'est à nous à nous conformer en tout & partout à sa sainte volonté. Il y a cinq ou six jours que deux de nos Missionnaires se sont joints aux trois premiers; j'espere que Nostre-Seigneur leur accordera les mesmes benedictions.

Voilà, Monsieur, un petit détail des conquestes Apostoliques de nos Missionnaires, ausquelles vous contribuez si liberalement par vos aumosnes. Si leurs prieres & celles de leurs Neophytes

ſont exaucées, comme il n'y a pas lieu d'en douter, quelle ſera la meſure de la reconnoiſſance de ce Pere de famille qui recompenſe juſques à un verre d'eau preſenté à ſes ſerviteurs? Je n'oſerois vous dire que je joins mes foibles prieres à celles de ces hommes Apoſtoliques: mais vous me permettrez de vous aſſeurer qu'il n'y en a point qui ſoit avec plus de reſpect & de reconnoiſſance que moy,

MONSIEUR,

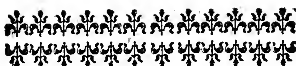
Voſtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur GUY TACHARD de la Compagnie de JESUS.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le *sixiéme Recueil de Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*. En Sorbonne le 15. du mois de Juillet 1705.

C. De Precelles.



PERMISSION DU R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay receu de nostre Reverend Pere General, permets au Pere Charles Le Gobien de faire imprimer le *sixiéme Recueil des Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*, qui a esté lû & approuvé par trois Theologiens de nostre Compagnie. En foy de quoy j'ay signé la Presente. Fait à Paris le 25. de Septembre 1705.

C. DE LAISTRE.

PRIVILEGE

FAUTES A CORRIGER.

PAge 49. Praguis, *lisez*, Pranguis.
Page 56. une fameuse Pagode, *lisez* un fameux Pagode.
Page 64. le Temple, *ajoûtez*, qu'il avoit fait bastir devant sa maison.
Page 77. de d'Ouho, *effacez*, de.
Page 97. Cummim, *lisez* Tsommin.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. LE PERE CHARLES LE GOBIEN, de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit donner au Public un Livre intitulé, *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*; s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Pere Le Gobien, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera; & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de six années consécutives, *à compter du jour de la datte des Presentes*. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre Obéïssance; & à tous Imprimeurs Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer & contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent li-

vres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; Que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles VOUS MANDONS ET ENJOIGNONS de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. VOULONS que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, foy y soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le

vingt-ſeptiéme jour d'Octobre l'an de grace mil ſept cens cinq, & de nôtre Regne le ſoixante-troiſiéme.

Par le Roy en ſon Conſeil, LE COMTE.

Regiſtré ſur le Regiſtre n° 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs, page 43. conformément aux Réglemens; & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris ce neuviéme jour de Novembre mil ſept cens cinq.

Signé GUERIN, *Syndic.*